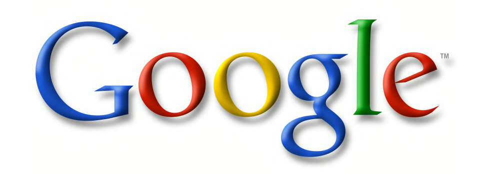
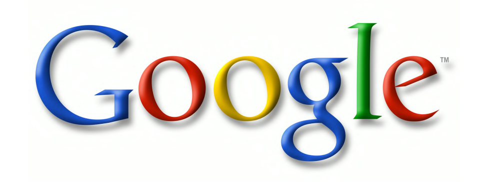
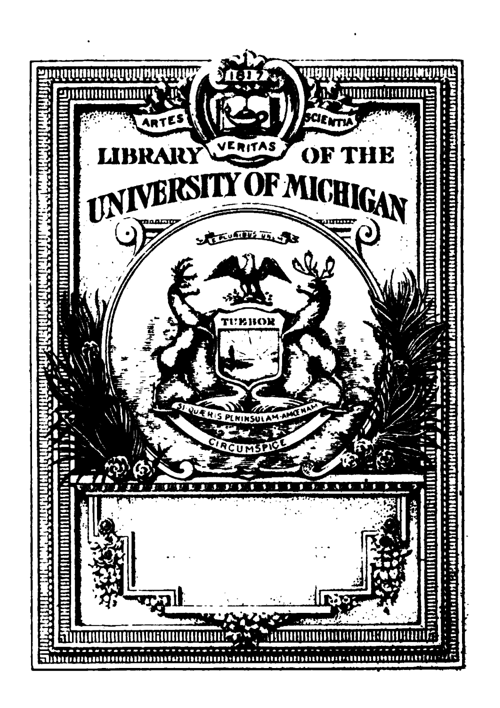





ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



ÉTIENNE DE RANCOURT

FAZENDAS
ET
ESTANCIAS

NOTES DE VOYAGE
SUR
LE BRÉSIL ET L'ARGENTINE

Orné de seize gravures d'après des photographies
ET D'UNE CARTE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1901

FAZENDAS ET ESTANCIAS

Ce volume a été déposé au ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en février 1901.

Il a été tiré de cet ouvrage :

Deux exemplaires sur papier du Japon, numérotés 1 et 2,

Quinze exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 3 à 17.

PARIS. IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1688.

ÉTIENNE DE RANCOURT

FAZENDAS ET ESTANCIAS

NOTES DE VOYAGE

SUR

LE BRÉSIL ET LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Orné de seize gravures d'après des photographies

ET D'UNE CARTE



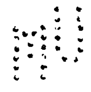
PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

1901



On sait qu'au Brésil on parle le portugais, et dans la République Argentine, l'espagnol. Les termes *fazendas* en portugais et *estancias* en espagnol sont à peu près synonymes de *fermes* ou *propriétés rurales* en français. C'est donc à un court voyage dans les propriétés agricoles du Brésil et de l'Argentine que je convie le lecteur, sous ce titre : *Fazendas et Estancias*.

E. R.

FAZENDAS ET ESTANCIAS

CHAPITRE PREMIER

A BORD DU *BRÉSIL*

28 juillet 1899.

Le petit bateau à aubes qui doit nous transporter de Bordeaux à bord du *Brésil,* ancré en eaux profondes un peu en avant de Pauillac, vient de larguer sa dernière amarre; et tandis que les passagers agitent leurs mouchoirs et saluent la foule de parents et d'amis venus leur souhaiter le gracieux bon-voyage, je rêve, solitaire, aux dernières heures passées en France...

C'est d'abord le départ du « Nid » de famille où se sont écoulées les primes années de mon enfance, ce sont les parents venus en grand nombre me dire un affectueux « au revoir ». Ces séparations, même quand elles sont consenties ou voulues, sont toujours pénibles.

C'est ensuite une journée fiévreuse à Paris, presque

toute employée aux achats et aux commissions de la dernière heure. A la gare, des amis et des parents ont tenu à venir me donner l'ultime accolade et à parer de leur délicate affection les tristesses du départ.

Accoudé au bastingage, je rêve, solitaire et ému, aux dernières heures passées en France...

Cependant le petit bateau file, rapide, sur cette merveilleuse Gironde dont la descente de Bordeaux à Royan offre, par la multiplicité et la diversité de ses lumineux points de vue, un des plus beaux panoramas de France. Bientôt nous apercevons *le Brésil*, tout seul, majestueux et imposant, au milieu du large fleuve; nous ne tardons pas à l'accoster et à embarquer.

Le Brésil, de la Compagnie des Messageries maritimes, est un steamer qui date déjà de plusieurs années. S'il n'a pas tout le confortable dont sont pourvus ses frères cadets, il les vaut largement comme solidité et stabilité. Mesurant 145 mètres de long du gaillard d'avant jusqu'à l'arrière, et 14^{m},50 dans sa plus grande largeur, il donne l'illusion d'un véritable petit Etat dont le souverain absolu est le commandant Blanc, vieux marin de carrière. Les autres officiers avec lesquels les passagers se trouvent en rapport direct sont le commissaire et le médecin. Le bon docteur C..., qui navigue depuis trente ans, n'a jamais pu, dit-il, s'habituer à l'existence du bord... On se demande pourquoi il ne s'est pas alors empressé d'en

changer, mais on n'ose lui poser la question. Il a du reste tout un sac d'histoires et d'anecdotes qu'il raconte sur un ton de bourru bienfaisant du plus amusant effet. Le commissaire est M. Archainbeau. Il est secondé dans ses fonctions par le très sympathique sous-commissaire, M. d'Orcival de Peyrelongue.

Nous levons l'ancre assez tard, et il fait nuit noire au moment où nous nous trouvons en face de Royan, dont les lumières scintillent au loin. Nous passons relativement assez près du phare de Cordouan, dont le feu changeant nous inonde par instants d'une lumière blafarde très crue. Mais *le Brésil* prend alors sa grande vitesse et les feux de Cordouan, très vite, se font déjà plus petits.

Accoudé à l'arrière du pont, je reste les yeux fixés sur eux; bientôt on ne voit plus qu'un point imperceptible dans l'espace; il disparaît à son tour, dernier vestige de la France... cette « France »! tant aimée de ses enfants que beaucoup préfèrent y vivre pauvres au lieu d'aller au loin tenter la fortune, qui, si elle ne fait pas le bonheur, assure du moins la tranquillité et le repos des vieux ans.

La mer est très calme et il fait délicieux; la lune — une lune si blanche qu'on la dirait crayonnée par Willette — surgit tout à coup, étendant un linceul d'argent sur l'immensité des flots endormis; le spectacle est monotone et cependant attirant. Je me décide enfin à quitter ma place et à gagner ma cabine pour me

coucher. Brisé par la fatigue des jours précédents, je m'endors bientôt d'un sommeil pesant.

Le lendemain, je monte de bonne heure sur le pont, où je trouve quelques passagers. Ils sont peu nombreux : M. V... rejoint, accompagné de sa femme, son poste de premier secrétaire de la légation de France à Buenos-Ayres; Mlle Roca, fille de l'actuel président de la République Argentine, retourne dans son pays avec les deux ménages argentins qui ont fait le voyage de Paris avec elle. Quelques commerçants rentrent à Rio, à Montevideo ou à Buenos-Ayres; tous caressent l'espoir de revenir à Paris l'an prochain pour l'Exposition, car quiconque a vu cette ville étrange ne veut plus être « qu'en passant » dans les autres pays. Une dizaine de Pères bénédictins, appelés par le gouvernement argentin pour fonder une école d'agriculture, complètent la liste des passagers de cabine.

J'allais oublier une bande joyeuse de jeunes lieutenants qui viennent d'être nouvellement promus dans l'infanterie de marine et vont rejoindre leurs postes au Sénégal et au Soudan. Le hasard fait que je connais l'un d'eux. Aussi nous formons bien vite un petit cercle et leur bonne humeur abrégera pour moi les heures longues de la traversée jusqu'à Dakar.

Le 1er août, au matin, nous nous réveillons dans une brume intense et c'est le chant lugubre de la sirène qui me sert de réveille-matin. Il est horrible, ce cri prolongé et sinistre, et vraiment on devrait bien trouver

quelque chose de moins triste pour s'appeler dans le brouillard. Je monte sur le pont; quelques passagers se promènent mélancoliquement; on ne voit pas à plus d'une dizaine de mètres, et c'est énervant, ce bandeau de coton que l'on a sur les yeux. Tout d'un coup, un écho lointain a répondu à l'appel plaintif de notre sirène... puis, plus près maintenant, il éclate, menaçant. Nous stoppons. Cet arrêt brusque du bruit de l'hélice, que nous entendions depuis Bordeaux, a quelque chose d'empoignant : on dirait un homme qui retient sa respiration à l'approche d'un danger sérieux... Notre sirène déchire l'air, et l'autre — qu'on ne voit pas — lui répond, mais plus loin déjà, par un cri étouffé. Nous repartons doucement; bientôt, le soleil s'étant mis de la partie, le brouillard se dissipe comme par enchantement et le cauchemar s'évanouit avec lui.

Par bâbord, nous apercevons maintenant les côtes du Portugal. Elles ont un aspect pelé et misérable ; la terre, mouchetée çà et là de maigres oliviers, ne doit pas bien nourrir son homme en cet endroit. Puis, comme nous marchons à toute vapeur, pour rattraper le temps perdu dans le brouillard, l'aspect change très vite : le rivage se couvre de coquettes villas et derrière les hautes falaises nous apercevons les frondaisons de quelques boqueteaux. A mesure que nous avançons, le paysage se fait plus riant encore, et par tribord nous entrevoyons aussi la terre, mais très loin,

et trop brutalement éclairée par le soleil : nous sommes dans le vaste estuaire du Tage. Voici la tour de Belem, dernier vestige de la domination des Maures, et Lisbonne apparaît dans le rayonnement éclatant d'un soleil de feu : la ville, bâtie très irrégulièrement en amphithéâtre, offre, vue du fleuve, un panorama du plus pittoresque effet. Il semble qu'un cataclysme bizarre s'est plu à faire grimper les maisons les unes sur les autres, et des jardins, tout en haut, sont accrochés dans l'air!

La cloche du déjeuner nous arrache à ce spectacle, et, durant le repas, nous projetons de descendre à terre, car *le Brésil* ne repartira pas avant huit heures du soir. Sous la conduite d'un vieux passager qui habite le Brésil depuis de nombreuses années et qui en est à sa vingtième traversée, nous frétons deux voitures qui nous véhiculent dans toute la ville.

Il fait une chaleur accablante, et comme nous sommes en plein midi, heure de la sieste, la capitale du Portugal nous semble une ville morte, une petite ville de province sans commerce, sans industrie, sans mouvement, — sans vie. Cette impression première ne sera pas effacée complètement ce soir, quand, vers quatre heures, les habitants de Lisbonne consentiront à sortir et à remplir un peu les rues. Par l'avenue de la Liberté, une assez belle promenade rappelant de très loin nos Champs-Elysées, nous allons au Jardin Botanique, où se trouve une remarquable collection de plantes tro-

picales, puis au Jardin Zoologique, situé en dehors des fortifications. Le Jardin Zoologique appartient, je crois, à une entreprise particulière qui avait lancé l'affaire dans de vastes proportions ; mais, le visiteur se montrant très rare et la subvention gouvernementale se faisant attendre, il a fallu en rabattre; peu à peu les animaux sont morts et n'ont pas été remplacés; aujourd'hui, c'est tout au plus si on trouve, en cherchant bien, une demi-douzaine de singes, un lion et deux oursons ayant l'air de s'ennuyer presque autant que le voyageur égaré dans ces parages.

Un peu déçus, nous rentrons en ville, où nous retrouvons cette fois un semblant d'animation; mais les rares voitures attelées de maigres mules, les Portugaises allant nu-pieds et portant sur leur tête de lourds paniers de fruits, ne parviennent pas à nous donner l'impression que nous sommes dans la capitale d'un Etat européen et dans un port de mer important.

Nous rentrons à bord pour le dîner et, à huit heures du soir, nous levons l'ancre. Dans la nuit, alors qu'on ne voit pas la vétusté des maisons, Lisbonne a l'air d'une ville immense avec toutes ses lumières grimpant sur la montagne et dont les dernières se confondent, là-haut, avec les étoiles.

La traversée jusqu'à Dakar, où nous arrivons le 5 août, s'écoule sans incidents. Le temps passe à se promener sur le pont avec les lieutenants d'infanterie de marine et à causer avec un vieux colon argentin. La

gaieté des premiers est très communicative, et c'est avec un regret très réel que je leur fais mes adieux sur la terre d'Afrique. On se promet de se revoir en France... à Paris! dans deux ou trois ans... A ce rendez-vous éloigné, quels sont ceux d'entre nous qui manqueront à l'appel?...

Tous les voyageurs ayant fait escale à Dakar ont parlé des nègres plongeurs et vanté leur adresse et leur agilité. C'est en effet la plus grande curiosité de l'endroit et l'unique distraction des passagers pendant la longue et fastidieuse journée qu'ils doivent subir dans ce port, où les bateaux de la Compagnie font leur provision de charbon. Deux d'entre eux excitent tout particulièrement notre admiration; ils sont montés, non pas dans une pirogue, mais chacun dans une moitié de pirogue, ou mieux dans un tronc d'arbre creusé un peu d'un côté. L'eau entre à plaisir dans cette barque tout à fait primitive et d'une stabilité très douteuse; mais mes deux nègres n'en ont cure et font des prodiges d'adresse pour s'y maintenir. Le docteur me raconte avec un très grand sérieux que ce sont les deux frères : leur père, en mourant, leur a légué une unique pirogue, et, ne pouvant s'entendre pour le partage, ils l'ont sciée en deux parties égales et voguent maintenant à leur aise, au gré de la vague, dans le port de Dakar...

Nous descendons à terre avant le déjeuner; mais à peine avons-nous commencé cette promenade, qu'une



p. 8

SON EXCELLENCE LE DOCTEUR CAMPOS SALLES

Président de la République des États-Unis du Brésil

pluie torrentielle se met à tomber, transformant les rues de Dakar en véritables fleuves. Nous rentrons à bord aussi vite que nous pouvons, ce qui ne nous empêche pas d'y arriver absolument trempés. Je n'ai donc conservé de cette colonie française qu'une impression plutôt fraîche, ce qui n'est pas banal dans un pays où la température oscille entre 30 et 40 degrés.

Je pensais m'ennuyer beaucoup pendant les huit jours de traversée qui séparent Dakar de Rio-de-Janeiro, et cette semaine a passé au contraire avec une très grande rapidité, grâce aux très intéressantes et très instructives conversations que j'ai eues avec un Français émigré depuis de longues années en Amérique et qu'on me permettra de désigner ici sous le nom du Vieux Colon, puisqu'il m'a prié de lui garder l'incognito.

Grand, maigre et osseux, une barbe en pointe et grisonnante comme les cheveux, un nez long et fort, légèrement recourbé, un teint très coloré, des yeux bleus très doux mais qui prennent, dans l'ardeur de la discussion, une dureté extraordinaire, le Vieux Colon a un peu l'air d'un Don Quichotte vieilli, qui aurait bien dîné. Il a été un peu partout, et, après une jeunesse assez agitée, je crois, assagi par l'âge et l'expérience, il s'est fixé en Amérique; au Mexique d'abord, où il s'est marié, et plus tard en Argentine, où il possède d'importantes propriétés.

« Voyez-vous, me disait-il un jour, au cours de nos longues causeries, ce qui nous perd, en France, c'est notre peu de goût et même notre crainte des voyages. Chez nous, pour un petit voyage de quelques mois, ce sont, avant le départ, de grandes réunions de famille, des adieux éplorés, de véritables déchirements de cœur, comme si l'on ne devait jamais revenir... Eh, mon Dieu! est-ce donc si terrible que cela?

« Regardez au contraire autour de vous sur ce steamer et examinez les gens qui nous accompagnent : voici une vieille dame à cheveux blancs qui retourne dans son pays après un séjour en France; ce n'est pas le premier, et vous pouvez l'interroger, elle vous dira que ce n'est pas le dernier. Cette femme qui a vu d'autres horizons que ceux qui bornaient son pays natal verra partir, non pas sans regret, mais avec sérénité, la fille qu'elle a nourrie et élevée. Elle sait. Elle sait qu'elle peut laisser aller son enfant là où son mari doit la conduire, et, pour elle, une séparation par delà les mers n'est pas forcément éternelle. Examinez maintenant cette jeune Argentine qui voyage seule avec un enfant et sa nourrice : fille d'une mère comme celle que je viens de vous montrer, elle s'est mariée à un Espagnol dont les affaires sont en Europe; elle l'a suivi sans difficulté et sans que la séparation fût trop cruelle. Maintenant, elle s'en va seule, tout tranquillement, embrasser sa mère, qui est là-bas dans les plaines de la Plata; et son mari, que les intérêts de sa maison

ont sans doute retenu en Espagne, l'a laissée partir sans trop récriminer, sachant que cette absence de trois mois ne deviendra pas définitive, comme on semble toujours le croire chez nous. Et voyez ce gamin de quinze ans qui s'en va tout seul à Rio-de-Janeiro passer ses grandes vacances dans sa famille et qui reviendra de même au mois d'octobre. Verrez-vous cela en France, où le père ou la mère ne manqueront pas d'amener eux-mêmes leur fils de dix-huit ans passer son examen et l'attendent religieusement à la porte de la Faculté? Croyez-vous que celui-là, qui a dû prendre lui-même ses billets de chemin de fer et de bateau, qui a dû se préoccuper de ses bagages et des mille petits ennuis du voyage, n'est pas déjà mieux trempé que celui-ci pour qui toute initiative, même futile, a été soigneusement évitée?... Et ne riez pas! l'un sait déjà voyager et sera prêt à partir pour n'importe où, alors que l'autre, qui est de trois ans plus âgé, cherchera toute une nuit la sortie de la salle des Pas-Perdus de la gare Saint-Lazare... »

Je ne cherche pas à interrompre le Vieux Colon quand il est lancé ainsi; il énonce sur un ton un peu doctoral des idées et des théories qu'il pousse parfois à l'extrême et jusqu'au paradoxe, mais souvent très justes et très sensées.

« Une autre cause, me dit-il encore, de nos défaites dans la grande guerre commerciale qui se livre sur le globe entre toutes les nations européennes, c'est notre

manie de la peau d'âne, du « parchemin » qui ne prouve pas grand'chose et qui ne mène à rien. Ce n'est pas que je n'admette point les études classiques, et je ne voudrais pas voir notre belle France sans ses penseurs, ses philosophes et ses savants, qui la font plus grande et plus glorieuse tous les jours; mais rien que des savants, ça en fait trop! Et vouloir absolument que tous nos petits Français soient polytechniciens, officiers, docteurs, ou, pour le moins, bacheliers, c'est là une manie qui nous est trop nuisible pour que tous ceux qui ont une action quelconque sur le public ne la combattent avec insistance. Car enfin, où nous mène-t-il, ce genre d'éducation, et que deviennent tous ces jeunes gens?

« Voici d'abord ceux qui réussissent : je prends dans la classe moyenne de la société; le fils d'un de ces gentilshommes de province qui ont attendu pendant plusieurs générations, dans leurs terres, le retour d'un régime qui leur permît de reprendre du service ailleurs que dans l'armée. Ce jeune homme-là est pauvre, et fier à sa façon. Il devra vivre avec sa solde, qui est, je crois, d'un peu moins de 200 francs par mois. Il a déjà 140 ou 150 francs de nourriture et de logement, et, avec le reste, il lui faudra s'acheter des tenues militaires, qui coûtent cher; des tenues civiles, qui ne coûtent guère moins; puis se blanchir, se chauffer, s'éclairer, et aussi s'amuser, car il a vingt-deux ans! Vous pensez bien qu'il n'arrivera à boucler un bud-

get aussi mal équilibré qu'avec l'aide d'usuriers louches qui lui prêteront à la petite semaine jusqu'au jour où il pourra faire un mariage riche. Et ici une question se pose, et on se demande quelle est cette morale bizarre qui leur interdit de salir leurs mains aristocratiques dans le négoce et qui leur permet d'y chercher leurs femmes avec la dot que les papas ont su amasser; et est-ce donc bien plus «chic» de prendre une fortune faite dans le saindoux ou la moutarde que de l'y avoir faite soi-même? J'avoue ne pas comprendre.

« — Vous me permettrez de vous dire que le mariage riche n'est pas toujours l'idéal du jeune homme qui entre à Saint-Cyr, et l'Idée de Revanche dont M. Déroulède ne veut pas avoir et n'a pas le monopole, quoi qu'on en dise, n'est pas forcément morte dans tous les cœurs français.

« — Le ton sur lequel vous venez de prononcer ces paroles me prouve que vous n'avez pas bien compris ma pensée. Si vous avez cru voir dans mes paroles un dénigrement systématique de notre armée, vous vous êtes trompé, et nul plus que moi ne l'aime et l'admire, surtout dans les temps troublés et les épreuves que nous traversons actuellement si péniblement avec elle. Mais ce que je me demande, c'est si parmi les intelligences, les énergies, les activités qui entrent à Saint-Cyr, il n'en est pas qui seraient mieux employées ailleurs, pour le plus grand bien de la France. Je crois avec vous que les générations qui se sont succédé à

Saint-Cyr pendant les vingt années qui ont suivi la guerre étaient animées de ce souffle d'Idéal et avaient au cœur ce sublime Espoir devant lequel nous devons nous incliner respectueusement. Mais ceux qui ont suivi? Etes-vous bien sûr que ce n'est pas surtout la crainte de la caserne, obligatoire avec la loi de trois ans, qui les a fait se presser aux portes de nos Ecoles militaires?

« Vous ne répondez plus. Et tenez, une autre catégorie de jeunes gens qui se présentent à Saint-Cyr est celle des fils de bourgeois enrichis dans le commerce. Le père a dit : « Mon fils sera officier et ne risquera pas ainsi dans les affaires le capital que je lui ai amassé. » La mère approuve, et elle est fière de se promener avec son enfant, qui porte si gentiment le « casoard » et la jolie tunique! Songe-t-elle, cette mère, que ce fils unique peut mourir demain sur un champ de bataille? Non. Trente années de paix ont endormi ses inquiétudes; elle est tranquille de ce côté, et, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que son fils est tranquille aussi. Evidemment, si demain la guerre éclate, il partira comme tout le monde, mais il n'a pas le désir de partir. Envisagé à ce point de vue, l'état d'officier n'est plus une « vocation », c'est un « métier ». Et alors j'ai le droit de le juger comme métier et de dire qu'il en est de plus agréables et de plus utiles pour la patrie.

« Mais laissons dans leurs garnisons les jeunes gens qui ont été « reçus », et suivons un peu ceux pour qui

l'examinateur s'est montré trop sévère... Que deviennent-ils, ceux-là ?

« Ils font leur service militaire, et après — à vingt-quatre ans — ils font des « bureaucrates » ou des « agriculteurs ». Vous savez comme moi ce qui se cache, en France, derrière ce mot « agriculteur ». Quelques-uns, prenant leur rôle au sérieux, font valoir leurs terres eux-mêmes et y engloutissent, en général, une partie de leur avoir. D'autres se contentent de se marier et d'élever leurs enfants en vivant maigrement sur leur patrimoine. Le reste sombre dans le désœuvrement vicieux des petites villes de province.

« Le sort des « bureaucrates » est-il plus enviable, et cette nuée d'inutilités, entravant par leur routine et leur inertie la marche du progrès, est-elle profitable à la France ? Je crois réellement que, dans cet air empesté de cartons et de ronds-de-cuir, l'intelligence la plus vive finit par s'atrophier.

« Et tous, vous entendez bien, tous ont fait des études complètes, tous ont été, pour le moins, jusqu'aux portes de la Sorbonne ou d'une faculté de province; beaucoup d'entre eux peuvent même vous montrer un parchemin qui leur donne le titre de bachelier ès lettres ou bachelier ès sciences.

« A quoi leur sert-il, ce titre ?

« A gratter du papier pour trois francs cinquante par jour ; à tirer de leurs terres un revenu égal à celui que leur en donnerait un fermier ou à engloutir dans des es-

sais malheureux tout ou partie du patrimoine que leurs pères leur ont laissé pour le transmettre à leurs enfants.

« Si au contraire nous examinons l'éducation de l'Anglais...

« — Je vous avoue que j'attendais l'Anglais depuis quelque temps déjà...

« — Pourquoi ?

« — Parce que dans toutes les conversations que j'ai eues, ou dans toutes les lectures que j'ai faites, ou dans toutes les conférences que j'ai écoutées sur ce sujet, la comparaison agaçante entre l'Anglais et nous a toujours été faite. Je crois que c'est une faute. L'Anglais n'a pas la même nature, les mêmes sentiments, le même cœur que nous; jamais, quoi qu'on fasse, nous ne parviendrons à agir comme lui ni *à sentir* comme lui. On change un caractère, on ne change pas une race.

« — Permettez; on ne change pas un caractère, on le modifie; et je crois qu'on peut modifier aussi une race. Et en tout cas, je ne vous parle pas ici de modifier une race; je vous dis que son éducation est défectueuse, qu'elle n'est plus en rapport avec les nécessités de notre temps. Je cherche alors quelle est celle des nations dont l'éducation est le plus en rapport avec ces nécessités, et tout naturellement, comme les auteurs que vous avez lus ou les conférenciers que vous avez écoutés, je suis amené à vous parler de l'Anglais.

« Remarquez tout d'abord qu'en Angleterre comme chez nous il y a des savants et des docteurs; et aussi



p. 16

SON EXCELLENCE LE GÉNÉRAL ROCA
Président de la République Argentine

des universités renommées; mais tous les Anglais ne sont pas obligés de frapper à leurs portes, et ceux que leurs goûts ou leurs aptitudes n'entraînent pas vers les sciences ou les études classiques ne sont pas forcés de perdre un temps précieux sur les bancs du collège à apprendre sans plaisir des choses qui, par la suite, dans le cours de leur existence, leur seront parfaitement inutiles. Ce temps précieux, ils le passent en France, en Allemagne ou ailleurs, à apprendre non seulement la langue, mais le commerce du pays étranger dans lequel ils vont résider. Et ce que j'avance ici m'a été prouvé surabondamment pendant le dernier séjour que je viens de faire en France.

« Je possède au Havre, dans le monde des commissionnaires, de nombreuses relations, et j'y compte même quelques bons amis. Or, il y a quelques semaines, je me suis adressé à l'un d'eux pour lui demander de prendre dans sa maison un jeune homme qui m'avait été recommandé.

« Savez-vous ce que m'a répondu mon ami ?

« Il pouvait, m'a-t-il dit, prendre mon jeune protégé, mais sans appointements, car il lui arrivait tous les jours des lettres de parents anglais demandant à faire entrer *pour rien* leurs enfants dans sa maison. Ces jeunes gens de quinze et seize ans sont souples, sérieux et travailleurs, et pendant deux ans, tout en apprenant le français, ils lui rendent gratuitement les mêmes services qu'un employé qu'il devrait payer 150

ou 200 francs par mois... Je n'ai pu m'empêcher de dire à mon ami qu'il était en train de se couper des verges pour être battu plus tard par ces mêmes Anglais à qui il donnait bénévolement les moyens d'apprendre non seulement le français, mais aussi le commerce français, et qu'il retrouverait un jour ses jeunes commis devenus — grâce à lui — ses concurrents redoutables. Quant à mon jeune protégé, il se trouvait dans une situation ne lui permettant pas d'attendre deux ans des appointements problématiques et dut chercher ailleurs son pain quotidien.

« Mais que pensez-vous de ces Anglais possédant une certaine aisance, puisqu'ils peuvent facilement supporter l'entretien de leurs enfants à l'étranger et qu'ils leur facilitent les moyens d'un enseignement commercial et pratique dans lequel ils apprendront non seulement une langue, mais encore les rouages, la comptabilité et... les ficelles du commerce d'un pays concurrent? Que dites-vous de cette mère qui consent à se séparer d'un enfant de quinze ans et à l'envoyer bien loin d'elle; car si le Havre est en face, Marseille, Hambourg ou Buenos-Ayres sont plus loin? Que dites-vous enfin de cet enfant qui consent, lui, fils de famille, aux besognes les plus pénibles et les moins récréatives d'un travail commercial, exigeant souvent que l'on mette *la main à la pâte*, selon une formule consacrée, et d'ailleurs très exacte?...

« Quinze ans, vous entendez bien?... Les nôtres en

ont encore pour trois années, au minimum, à chercher la conquête d'un parchemin inutilement glorieux. Quand ils l'auront obtenu, — s'ils l'obtiennent, — ils ne seront pas plus avancés qu'avant et ne sauront pas tenir une comptabilité commerciale, ni écrire une lettre d'affaires, ni se présenter chez un client; quelques-uns — très peu — auront quelques notions d'allemand, mais insuffisantes pour tenir une conversation.

« —Ils ne sont pas forcés de faire tous des commerçants. »

A cette timide interruption, mon Vieux Colon fronce les sourcils, car il n'aime guère la contradiction : « Mais, encore une fois, je vous répète que je laisse de côté les vrais ingénieurs, les vrais officiers, les vrais docteurs, les vrais savants, etc. ! — Je vous parle du troupeau des intelligences moyennes qui, à cette heure, se croient obligées de suivre de très loin le sillage des premiers. Ceux-là ont trois ou quatre ans de retard sur les Anglais semblables à eux comme situation sociale, comme âge et comme intelligence. Et comme leurs goûts et la direction de leurs parents ne les portent pas vers la vie active, où il faut travailler, où il faut lutter, souffrir et développer de l'initiative, ils se retireront, mollusques vivants, dans la coquille d'une administration qui leur assurera un pain très maigre, mais gagné sans fatigues et sans soucis. Et si, par aventure, quelques-uns veulent se lancer dans cette vie active

dont je vous parlais, ils s'y lanceront dans de mauvaises conditions, avec une infériorité évidente, et seront brisés.

« Voilà le résultat de notre éducation actuelle. »

Le Vieux Colon dit tout cela sur un ton sec et tranchant qui lui donne toujours un peu l'air d'être en colère, et cependant c'est un homme fort doux. A juste titre, il est fier de son œuvre, et il en parle avec orgueil et avec joie. « Voyez-vous, me disait-il un jour, je suis un des rares Français aimant à voyager et à voir du pays. A l'époque où je me suis embarqué pour la première fois sur un voilier qui a mis trois mois pour faire un trajet que l'on fait maintenant en vingt jours, les voyages n'étaient pas chose facile; les communications étaient rares, nous n'avions pas de câble nous reliant à l'Europe, et il fallait absolument ne compter que sur soi-même. Du reste, j'étais parti par un coup de tête et je ne voulais rien demander à ma famille. J'ai travaillé. Je ne vous dis pas que j'ai toujours réussi; j'ai eu souvent des crises pénibles et de grands soucis, mais enfin j'ai vécu. Et, non content d'élever mes huit enfants, j'ai eu la joie de leur faciliter les moyens de gagner leur vie à leur tour, ce qui ne serait certainement pas arrivé si j'étais resté employé surnuméraire dans la Régie des tabacs, où la sollicitude paternelle m'avait agréablement casé. Deux de mes fils sont au Mexique, où ils gèrent une importante usine de tissus que j'ai

là-bas; un autre est chez mon banquier de New-York; un de mes gendres et mon plus jeune garçon sont avec moi à l'estancia et mes filles sont bien mariées en Argentine. Tout le monde travaille et gagne largement son existence; tout le monde est content; et j'ai la satisfaction de me dire que c'est moi qui ai su aiguiller ainsi toutes ces existences. Cela vaut mieux, je le crois, que d'être resté à végéter en France, où je me serais constamment privé pour donner à mes enfants une complète éducation, après quoi j'aurais pensé, comme les autres, que mon devoir était accompli. En sont-ils bien sûrs, ces pères, que leur devoir est accompli quand ils ont pu donner ou faire donner à leurs enfants une instruction classique complète, leur laissant ensuite le soin de se créer à eux tout seuls une situation? Le jeune arbrisseau que vous laissez ainsi sans tuteur n'est pas encore bien robuste, et si vous aviez su, par votre travail personnel, lui acquérir une position presque immédiate, soit chez vous, soit chez une des nombreuses relations que vos affaires vous auraient entretenues, cela, je crois, eût mieux valu pour vous et pour lui.

« Et tenez, ce souci de l'enfant non seulement à élever, mais encore à caser, ne serait-il pas une des causes de cette effrayante décroissance des naissances que de journalières statistiques nous font toucher du doigt? Les peuples qui travaillent font des enfants. Et vous verrez en Argentine et au Brésil, dans toutes ces con-

trées que vous pensez visiter, ces bandes de gamins qui se roulent dans le «Patio» des *estancias* ou des *fazendas*. Les familles de douze ou quinze enfants se voient souvent; celles de sept ou huit forment, je crois, la majorité; on compte celles où il n'y a qu'un fils ou une fille unique. En France, on pourrait, je pense, retourner la phrase pour être dans l'exacte vérité... Et pourtant nous avons besoin d'enfants pour lutter dans la guerre commerciale, nous avons besoin d'enfants pour en faire des colons pour nos colonies; mais de vrais colons, car, jusqu'à ce jour, ceux qui se parent de ce titre ne sont, en général, pas brillants, vous pouvez m'en croire. Et comment pourrait-il en être autrement?... Quand un garçon a fait toutes les sottises et toutes les folies que sa jeunesse ou ses mauvais penchants ont pu lui suggérer, sa famille l'expédie dans quelque pays lointain où il vient rejoindre les déserteurs insoumis, les banquiers en fuite et les notaires malhonnêtes, principal appoint de nos colonies françaises dans les grandes villes du Sud-Amérique...

« — Je pense, monsieur, que vous exagérez beaucoup, et, en tout cas, je puis vous affirmer que cet état de choses que vous blâmez, avec juste raison, je crois, est à la veille de changer.

« Tout d'abord, on se préoccupe beaucoup de l'orientation et de la réorganisation, sur de nouvelles bases, de l'instruction et de l'éducation en France. Vos idées et vos opinions sur ces matières sont celles de

plusieurs de nos grands écrivains. Le temps est passé où le jeune homme vraiment sérieux, travailleur et intelligent était forcé de se brouiller avec sa famille pour s'expatrier, et de la quitter par un coup de tête, ainsi que vous m'avez dit l'avoir fait vous-même. Depuis quelque temps on sent un mouvement très réel se dessiner dans le sens même de l'expatriation, et tel qui, voilà cinq ou six ans, aurait traité vos théories d'utopies les écoutera aujourd'hui avec intérêt. Je connais des pères de famille qui songent à soutenir de leurs capitaux des entreprises coloniales afin de ménager pour leurs enfants ce que l'on pourrait appeler « des débouchés de carrière ». Ces pères de famille ont une situation acquise qu'ils ne peuvent plus quitter; ils ont tracé leur sillon et, bon gré, mal gré, doivent le suivre. Mais les jeunes gens qui tournent autour de la trentième année se décident à partir et à « tenter quelque chose »; leurs cadets les suivent — quelquefois les précèdent — sur cette route nouvelle pour eux et que vous semblez croire être la bonne.

« Et moi-même, je vais en Amérique visiter des amis qui tentent de gagner leur vie dans l'agriculture au Brésil; j'en trouverai un autre en Argentine, établi depuis cinq ans dans une estancia où il mène la vie pastorale; un autre plante du tabac au Mexique; un quatrième est au Tonkin à faire du riz; j'ai un camarade qui est à Madagascar et d'autres en Algérie, et si je voulais visiter tous mes amis, il me faudrait poser le

pied sur tous les continents. Tous sont partis depuis cinq ans environ, et cependant aucun d'eux jusqu'ici n'a fait fortune. »

Le Vieux Colon, qui m'a écouté silencieusement en ponctuant mes phrases de hochements de tête approbatifs, bondit à ces mots.

« Ah çà! jeune homme, comptez-vous encore découvrir l'Amérique? »

Je veux protester en souriant de la pureté de mes intentions, mais le Vieux Colon ne m'en laisse pas le temps. « Voilà bien, s'écrie-t-il, notre bourgeoisie française! Depuis cinquante ans et plus, elle s'est assoupie dans une inaction coupable, traitant de fous ceux qui voulaient partir, ou simplement travailler. Aujourd'hui, poussée par le besoin, elle se décide à se remuer un peu, et ceux de ses enfants qui ont tenté cet acte si simple, mais qu'elle considère comme extrêmement courageux, de traverser les mers s'étonnent de ne point trouver au port de débarquement une fortune accrochée aux branches du premier cocotier aperçu dans le jardin botanique de l'endroit.

« Mais d'autres, avant eux, étaient partis, qui n'ont point fait fortune!

« Ils trouveront sur ces rives nouvelles des gens riches et d'autres qui le sont moins, des gens du peuple qui balayent les rues et de petits employés qui assurent les services publics; et si les fortunes étaient si faciles à trouver, il est probable qu'eux aussi en auraient pris leur part.

« Qu'ils se persuadent, ces jeunes gens, qu'ils se persuadent bien, avant de partir, que nulle part on n'acquiert sans travail si l'on a la prétention de rester un honnête homme.

« Faire fortune en Amérique!... Mais, monsieur, il vous suffit, pour faire fortune, de rester à Paris : traversez le boulevard, c'est moins long que de traverser l'Océan, allez à la Bourse, achetez de la rente au cours le plus bas et vendez au plus haut; au bout de quelque temps, si vous avez de la chance, vous serez probablement millionnaire. En Amérique, comme partout, la chance guide la Fortune, qui, vous le savez, marche les yeux bandés. »

Tout cela a été prononcé si vite que je n'ai pu placer un mot pour dire à mon irascible compagnon qu'il ne m'avait compris qu'à moitié. Il reprend maintenant sur un ton plus calme : « Non, voyez-vous, il ne faut pas dire qu'on fait fortune en Amérique; ce qu'il faut dire, c'est que *les conditions du travail n'y sont point les mêmes qu'en France.*

« Là-bas, dans aucune classe de la société, le travail, *sous quelque forme que ce soit,* n'est une déchéance. Seule, la fainéantise est une tare, et l'homme qui ne fait rien est le seul auquel on pourrait refuser la main. Il n'y a pas de classification du travail comme en France et l'ouvrier se considère comme l'égal de son patron. On verra, se coudoyant dans un salon, le diplomate, l'officier et le négociant : tous sont des

« hommes du monde », mais on ne voit pas l'« homme du monde », ce représentant d'un état que l'on semble considérer en France comme un véritable métier; que dis-je? comme un sacerdoce!...

« Tout le monde travaille. Et tel qui n'aura pas réussi dans l'agriculture apprendra le négoce et s'établira marchand de nouveautés sans que personne trouve cela extraordinaire en levant les bras au ciel; et surtout, pendant le temps où la dure nécessité l'aura forcé à être commis de magasin, il pourra marcher dans les rues la tête haute, il ne verra jamais un de ses anciens amis essayer de prendre une autre rue pour l'éviter.

« Voilà ce que l'on peut dire de l'Amérique, et ce qu'il faut dire très haut, car c'est un titre de gloire, et ce sera sa force... »

J'ai cru devoir rapporter ici cette longue conversation parce qu'elle m'a paru intéressante à beaucoup de points de vue et rentrant un peu dans le plan que je me suis tracé, c'est-à-dire renseigner mes compatriotes, ou du moins ceux qui voudront bien me lire, sur ce que l'on peut tenter encore en Argentine et au Brésil, principalement dans l'agriculture. Mais cette conversation n'est qu'un chapitre menu des longues causeries faites à bord du *Brésil* avec le Vieux Colon, qui avait, sur toutes les questions, des aperçus vraiment originaux. Ces causeries font oublier la monotonie de la traversée, rompue par de très rares incidents, tels que l'appari-

tion d'un marsouin, d'un vapeur dont on aperçoit la fumée à l'horizon ou d'un voilier dont les voiles blanches éclairées par le soleil égayent pour un instant notre morne paysage.

Le relevé du point, tous les jours à midi, est un des petits incidents qui rompent cette monotonie : on s'est séparé après le déjeuner, qui finit vers onze heures, et chacun s'en est allé vers son fauteuil ou son coin de banc préféré; les solitaires reprennent le bouquin sur lequel, tout à l'heure, ils vont s'endormir; les gens sociables se mettent en rond pour mieux causer, tandis que les enfants et aussi les grandes personnes jouent au tonneau ou font une fastidieuse partie de palets; les gens malades ont été se coucher; les enragés cartonnent au fumoir. Tout d'un coup, on entend à l'avant la cloche de l'officier de quart qui sonne trois coups et la sirène qui mugit. — Il est exactement midi. — Tout le monde d'abord regarde sa montre, qu'il faut encore retarder de dix ou quinze minutes... Quelques entêtés — des émules du « Passe-Partout » de Jules Verne — l'ont laissée à l'heure de Paris et sont maintenant en avance sur nous de près de deux heures. Puis, peu à peu, joueurs, causeurs ou solitaires, tous se lèvent et viennent voir « le point », qui est affiché à la porte des appartements du commandant. Ce sont alors des commentaires, des discussions, des paris pour savoir quel jour et à quelle heure nous arriverons à Rio. « Moi, monsieur, je sais cela, c'est ma huitième traversée. — Et

moi, monsieur, c'est ma seizième... » Puis, lentement, chacun s'en va reprendre sa place, où, distrait, nonchalant ou rêveur, il attendra le dîner.

Les jours passent cependant, et le 13 août, de très bonne heure, la vigie signale les feux du cap Frio. Quand je monte sur le pont vers sept heures, nous sommes dans l'archipel d'îlots et de rochers indiquant le voisinage de la baie de Rio. Au loin, on aperçoit le Pain de Sucre (Pão do Assucar) qui en marque l'entrée. Nous approchons et les îlots se multiplient et semblent autant de petits pains de sucre jetés là pour défendre l'entrée de la capitale du Brésil.

Tout à coup, alors que nous doublons un dernier promontoire, le spectacle merveilleux de la baie de Rio surgit dans toute la splendeur de son panorama.

Près de nous, énorme maintenant, le Pain de Sucre nous domine de toute sa hauteur pelée; à notre droite, le fort de Santa-Cruz, dont on voit briller les canons au soleil, lui fait face. Aussi loin que le regard peut aller, c'est la baie profonde, encombrée de navires, de trois-mâts et de chaloupes à vapeur. Sur sa gauche, Rio s'étend paresseusement tout le long du rivage, tandis que derrière et plus loin, tout à fait au fond, on entrevoit les hauts sommets d'une chaîne de montagnes.

Nous passons près de trois beaux navires de la flotte argentine. Nous stoppons non loin d'eux pour attendre la visite de la santé et de la douane. Nous apprenons

p. 28

ENTRÉE DE LA BAIE DE RIO-DE-JANEIRO ET BAIE DE BOTAFOGO



alors que le général Roca, président de la République Argentine, est à Rio, en visite chez son collègue brésilien; cette nouvelle comble de joie Mlle Roca; elle va pouvoir embrasser son père huit jours plus tôt qu'elle ne pensait.

La douane et le médecin s'étant déclarés satisfaits, nous repartons doucement pour aller nous ancrer un peu plus près du quai, tandis que les passagers au terme de leur voyage font leurs derniers préparatifs.

En compagnie de quelques passagers, nous montons sur une petite chaloupe à vapeur qui s'éloigne rapidement. Je quitte à regret ce *Brésil*, où j'ai passé, en somme, quinze jours fort agréables, et dont le pavillon, qui flotte à l'arrière, me rappelle encore la « France », qu'il me semble quitter une seconde fois !

CHAPITRE II

RIO-DE-JANEIRO

Le bon camarade qui nous sert de guide dans notre première promenade sur le continent américain, nous conduit tout d'abord chez un changeur de la rue 1er-de-Mars où l'on va nous prendre notre bel or français en échange du papier brésilien, qui est la seule monnaie courante au Brésil.

Dès à présent, et bien que l'explication n'en soit pas très récréative, je crois devoir rapporter ici le mécanisme du change, qui est une des questions vitales de ce pays.

L'étranger nouvellement débarqué et qui n'a fait aucun stage financier chez un banquier, ou simplement chez un commissionnaire, est un peu surpris par ce change et n'y comprend pas grand'chose tout d'abord, d'autant mieux que très peu de gens lui en expliquent clairement le mécanisme. Les uns vous disent : « Le change est à 8 11/32 ; » les autres : « Le change

est 1143;» ceux-ci se frottent les mains parce que le change baisse; ceux-là s'arrachent les cheveux pour la même raison; et l'étranger continue à ne pas comprendre.

Le système décimal est adopté au Brésil pour les poids et mesures. Les monnaies sont basées sur ce système : l'unité est le *real*, qui fait *reis* au pluriel. Mais on a établi une unité plus en rapport avec les transformations usuelles. Cette unité est le *milreis*, c'est-à-dire *mille reis*.

Le papier-monnaie a cours forcé au Brésil. Les billets émis par le Trésor national ou par les banques d'Etat ont les valeurs suivantes :

500 ou cinq cents *reis*.
1 $ 000 ou un *milreis*.
2 $ 000 ou deux *milreis*.
5 $ 000 ou cinq *milreis*.
10 $ 000 ou dix *milreis*.
20 $ 000 ou vingt *milreis*.
25 $ 000 ou vingt-cinq *milreis*.
30 $ 000 ou trente *milreis*.
50 $ 000 ou cinquante *milreis*.
100 $ 000 ou cent *milreis*.
200 $ 000 ou deux cents *milreis*.
500 $ 000 ou cinq cents *milreis*.

Il existe une monnaie d'or et d'argent; mais je n'en ai jamais vu. Il y a aussi des pièces de nickel de 200, 100 et 50 reis et des pièces de billon de 40, 20 et

10 reis; par suite de la baisse continue du change, l'usage des monnaies de billon est de moins en moins fréquent.

Si nous voulons maintenant établir le rapport de la valeur entre la monnaie brésilienne et la monnaie européenne, nous devons considérer que la première est soumise aux fluctuations du change :

On dit que le change est *au pair* ou à *27* quand les Anglais donnent pour l'unité brésilienne, qui est le *milreis*, 27 deniers. Dans ce cas, un franc vaut 354 *reis*.

Le change est donc *au pair* quand il est à *27* ou à *354*.

Mais le pair est loin... et lorsque je suis débarqué, le change était à 8, c'est-à-dire que les Anglais donnaient 8 deniers pour un milreis et que pour un franc le changeur m'a remis 1 $ 192 (un *milreis* et 192 *reis*). Le change était à *8*, — ou à *1,192* pour nous autres Français.

Le change peut avoir de très faibles fluctuations; aussi, pour faciliter la rapidité des calculs, les changeurs et tous les gens d'affaires ont des petits carnets tout faits appelés *tabella de cambio* (table de change), qui donnent tous les cours du change, avec, en regard, la valeur en monnaie des principales places avec lesquelles le Brésil est en relations. Voici une page détachée d'un de ces petits carnets dont l'étranger qui pense faire un long séjour au Brésil fera bien de se munir dès son arrivée pour éviter d'être trompé lors-

qu'il changera la monnaie de son pays pour des *milreis* brésiliens :

CAMBIO	LIBRA	SHILLING	PENNY	FRANCO	MARCO	DOLLAR
8	30.000,000	1.500,000	125,000	1.192,392	1.472,082	6.179,630
1/32	29.883,268	1.494,163	124,513	1.187,752	1.466,354	6.155,585
1/16	29.767,441	1.488,372	124,031	1.183,149	1.460,671	6.131,726
3/32	29.652,509	1.482,625	123,552	1.178,581	1.455,031	6.108,051
1/8	29.538,461	1.476,923	123,076	1.174,048	1.449,435	6.084,559
5/32	29.425,287	1.471,264	122,605	1.169,549	1.443,881	6.061,247
3/16	29.312,977	1.465,648	122,137	1.165,085	1.438,370	6.038,112
7/32	29.201,520	1.460,076	121,673	1.160,655	1.432,901	6.015,153
1/4	29.090,909	1.454,545	121,212	1.156,259	1.427,473	5.992,360
9/32	28.981,132	1.449,056	120,754	1.151,895	1.422,088	5.969,750
5/16	28.872,180	1.443,609	120,300	1.147,565	1.416,741	5.947,313
11/32	28.764,044	1.438,202	119,850	1.143,267	1.411,434	5.925,039
3/3	28.656,716	1.432,835	119,402	1.139,004	1.406,168	5.902,930
13/32	28.550,185	1.427,509	118,959	1.134,767	1.400,940	5.880,986
7/16	28.444,444	1.422,222	118,518	1.130,564	1.395,752	5.859,205
15/32	28.339,483	1.416,974	118,081	1.126,392	1.390,601	5.837,584

D'après ce tableau, le cours du change étant affiché un peu partout, et se trouvant dans tous les journaux, il est facile de se rendre compte de la somme que doit donner un changeur pour la somme que vous désirez changer.

Mais ce qui est tout simple pour le touriste le devient moins pour le commerçant et plus particulièrement pour le commerçant importateur. En effet : je suppose être un importateur de vins de Bordeaux faisant venir pour mille francs de marchandises (1,000 fr.). Le change, au jour de la réception de cette marchan-

dise, est à 1,000 (9 $^{17}/_{34}$), c'est-à-dire qu'un *franc* représente presque exactement un *milreis*. Si je veux gagner un bénéfice honorable de 25 %, par exemple, je dois vendre le total des marchandises reçues 1,150 fr., c'est-à-dire 1,250 *milreis* ou 1 *conto* 250 *milreis* (1,250 $ 000).

Mon fournisseur de vins de Bordeaux a tiré sur moi pour se couvrir de ses 1,000 francs de marchandises une traite de 1,000 francs à 90 jours. Or, trois mois après la réception des marchandises, le jour où je dois payer les 1,000 *francs*, le change a baissé et se trouve à 1,400 (6 $^{13}/_{16}$), c'est-à-dire que je dois donner 1 *conto* 400 *milreis* (1,400 $ 000) pour payer ma traite de 1,000 *francs*, qui, elle, représente des marchandises que je n'ai vendues que 1 *conto* 250 *milreis* (1,250 $ 000). Par le fait de la baisse du change, je perds mon bénéfice, plus 150 milreis (150 $ 000) que j'ai dû ajouter de ma poche pour parfaire les 1,000 francs.

On pourrait m'objecter que le change, au lieu de baisser, peut avoir monté pendant ces trois mois qui séparent la réception de mes marchandises de la date de leur payement, et qu'alors c'est un bénéfice nouveau qui vient s'ajouter à mon bénéfice prévu. Cela est vrai; mais alors nous tombons dans l'agio et la spéculation et nous ajoutons un élément nouveau aux difficultés déjà nombreuses du commerce dans ces pays, difficultés sur lesquelles j'aurai l'occasion de revenir.

Si nous envisageons maintenant les conséquences de

la baisse du change au point de vue de l'exportation des produits brésiliens, qui se bornent à peu près jusqu'ici au café et un peu au caoutchouc, nous devons reconnaître que la baisse serait plutôt favorable à ces produits; mais néanmoins les fluctuations du change doivent forcément influer sur les transactions et en paralyser un peu l'activité, car l'exemple qui a été pris plus haut pour l'importateur dans le sens de la baisse peut être repris pour l'exportateur dans le sens de la hausse, et tout négociant ici — importateur ou exportateur — doit être doublé d'un spéculateur qui sera attentif aux moindres fluctuations du change et aux bruits de la Bourse, un écart de 1/16 ou 1/8 de point pouvant avoir pour lui, s'il opère sur une grande échelle, les plus désastreuses conséquences.

Pour l'agriculteur proprement dit, ces conséquences se font moins immédiatement sentir; cependant il en subira finalement les effets fâcheux, parce qu'il payera ses machines agricoles ou les objets manufacturés dont il a besoin beaucoup plus cher, le négociant qui les lui vendra devant majorer ses prix dans de notables proportions. Et puis, jusqu'à présent, le *fazendeiro* brésilien s'est surtout occupé de la culture du café. Ainsi que nous le verrons par la suite, il a négligé l'élevage, la culture des céréales, des légumes, des fruits, etc. Il s'est contenté de planter, de récolter et de vendre son café, s'en remettant à d'autres du soin de lui fournir du pain, de la viande et des légumes pour se nourrir, et

des vêtements pour s'habiller. Tout cela, on l'apporte au Brésilien, et naturellement c'est lui, en fin de compte, qui paye les déficits éventuels de la baisse ou de la hausse du change. Si le Brésil produisait lui-même tous ces produits de première nécessité, — et il peut les produire, — la situation changerait complètement.

Je ne prétends pas indiquer les causes de la baisse du change, n'étant ni un financier ni un économiste. Elles sont du reste très complexes, et tout le monde ne s'accorde pas sur les origines de cette baisse.

Il y a un fait certain : le change en 1875 était à 28 3/8, c'est-à-dire *au-dessus du pair;* on le voit à 21 1/2 en 1887, et, depuis, il baisse continuellement (avec quelques soubresauts), pour arriver à moins de 6 en 1898 et remonter en 1899 aux environs de 7 1/2 et 8 (1).

On ne peut contester cependant qu'une des principales causes, celle, en tout cas, que l'on s'explique et que l'on comprend le mieux, est l'abus de la faculté d'émission du papier-monnaie.

Il y a encore très peu d'années, la circulation du papier-monnaie était de 175,000 contos de reis

(1) Depuis le mois de janvier 1900 (époque où j'écrivais ces lignes), le change a monté dans des proportions fantastiques. De 8, il s'est élevé à 10, puis à 12 et à 14. A mon avis, cette hausse, que je prévoyais à cette date, ainsi qu'on le lira plus loin, et qu'aujourd'hui comme hier j'attribue en grande partie à la sage et prudente administration du président Campos-Salles, n'a pas dit son dernier mot.

(175,000,000 $ 000); aujourd'hui, le papier mis en circulation par le Trésor et les banques d'émission représente une valeur de 750,000 contos de reis (750,000,000 $ 000).

Ceci revient à dire que 175,000 contos représentaient l'escompte de la fortune publique, et, aujourd'hui, cette même fortune est hypothéquée pour 750,000 contos. Cette fortune n'ayant pas augmenté dans les mêmes proportions, la confiance s'est limitée, le crédit s'est retiré.

On pourrait dire qu'à l'heure actuelle le Brésil se trouve dans la situation d'un propriétaire qui a trop emprunté sur son champ. A la fin, il trouve encore de l'argent, mais à des taux tout à fait exagérés. Le Brésil a escompté sa fortune en émettant du papier-monnaie. Les places étrangères avec lesquelles il est en relations lui ont pris ce papier pour un prix convenu, mais lorsque ces places ont reconnu que ce papier ne représentait plus la valeur primitivement convenue (et effective au début), elles ne l'ont plus accepté que pour la valeur qu'elles croyaient pouvoir encore lui donner.

Est-ce à dire que le change doive encore baisser et ne jamais se relever? Qu'il doive encore baisser, c'est possible; parce que cette baisse est soumise non seulement à des lois économiques, mais encore — et surtout — à la spéculation. Et la spéculation ne se raisonne pas. Mais je crois que dans un temps plus ou

moins éloigné le change, qui devrait être en quelque sorte le thermomètre de la fortune publique, devrait se relever.

En effet, le Brésil, dont la principale fortune, je l'ai déjà dit, est le café, traverse en ce moment une crise sur laquelle je reviendrai par la suite : son café se vend très mal. Des fazendeiros sont obligés d'abandonner la culture du caféier et de demander à la terre des produits nouveaux. Il en résultera bientôt de nouveaux éléments de richesse, et, si l'on sait être sage et ne plus émettre de papier, la fortune publique, s'enrichissant de ces nouveaux éléments, deviendra plus en rapport avec l'escompte qui en avait été fait un peu trop vite; la confiance alors renaîtra, et le change pourra voir des jours moins sombres.

Le gouvernement actuel, qui a à sa tête un homme éminent, comprend ainsi son devoir. Les engagements pris avec ses créanciers sont écrasants pour lui, et pour les remplir, sacrifiant sa popularité à la loyauté et à l'intérêt supérieur du pays, il s'impose les plus durs sacrifices. Mais ses efforts seront récompensés. Quand on verra, en Europe, qu'il a rempli tous ses engagements, on reprendra confiance en l'avenir immense du Brésil; on voudra connaître de plus près ses richesses et ses ressources, et une ère nouvelle de prospérité s'ouvrira pour lui.

Ce sera la gloire du président Campos-Salles de l'avoir prévue et préparée, malgré les obstacles que



p. 38

RIO-DE-JANEIRO — LA RUE OUVIDOR

des adversaires peu scrupuleux essayent de dresser sur sa route, et l'Histoire saura reconnaître tout son mérite; à son nom, elle ajoutera celui du docteur Joachim Murthinho, le très éminent ministre des finances.

Mais cette digression nous a entraînés bien loin de mon changeur de la rue 1er-de-Mars... En sortant de chez lui, nous allons, par la fameuse *rua Ouvidor*, au télégraphe, câbler notre bonne arrivée sur la terre brésilienne. Tous ceux qui, dans leurs voyages, ont touché barre à Rio-de-Janeiro connaissent la rue Ouvidor. En l'indiquant comme la plus belle rue de Rio, on tromperait étrangement le lecteur; mais je dois reconnaître que c'est la rue la plus à la mode, et je le regrette, car franchement il en est, même dans le centre de la ville, de beaucoup plus agréables, comme par exemple cette rue 1er-de-Mars, qui est grande, bien aérée et d'un bel aspect.

La rue Ouvidor occupe à peu près le centre de tout le quartier qu'on pourrait appeler *la cité* de Rio. C'est là que sont installés toutes les banques, tous les journaux, tous les grands magasins, etc. Mais les rues qui sillonnent ce quartier ne sont pas du tout en rapport avec l'importance des affaires qui s'y traitent. Elles sont étranglées, mal pavées, avec, au milieu, une rigole remplie d'une eau noire croupissante, qui doit être un merveilleux bouillon de culture pour tous les microbes de toutes les maladies connues et inconnues. Les trottoirs (?), marqués par des dalles, au même niveau que

la rue elle-même, adoucissent peut-être la marche du piéton, mais ne protègent sa personne que d'une façon très approximative contre l'incroyable imprudence des cochers de tilburys. Aussi il n'est pas rare, alors que vous êtes en conversation animée avec un ami, de le voir sursauter tout à coup et changer rapidement de place... Ce n'est rien; il vient simplement de recevoir une roue de voiture dans le dos.

La rue Ouvidor est le prototype de ces rues; c'est celle de tous les magasins de grand luxe, celle où se promènent de cinq à six tous les dandys et toutes les élégantes de la ville, dans des toilettes, ma foi, souvent charmantes. Eh bien, dans cette rue si fréquentée, deux voitures se croisent difficilement.

De plus, la ville a un régime d'égouts tout à fait défectueux; on pourrait même dire qu'elle n'en a pas du tout, car les tronçons qui ont été faits ont été mal faits. D'un entretien difficile, ils sont souvent bouchés et deviennent un mal au lieu d'être un bien. Il en résulte dans toutes ces rues une odeur fort désagréable, et qui devient intolérable par les chaudes journées d'été.

On comprend que dans ces conditions, pour l'étranger nouvellement débarqué, ayant seulement parcouru la rue Ouvidor et les rues adjacentes, l'impression première soit plutôt pénible. Elle s'efface par la suite, quand on voit les beaux quartiers neufs du Corcovado ou de Botafogo; mais tout ce quartier n'en reste pas moins une tare pour une grande cité comme Rio-de-

Janeiro, qui est bien, par la circulation, l'animation de ses rues, ses monuments, ses beaux magasins, etc., la grande capitale d'un très grand Etat.

Nous quittons en grande hâte la rue Ouvidor et prenons le *bond* pour nous rendre à l'hôtel. Il y a peu de villes où les communications soient aussi faciles, aussi nombreuses et à aussi bon marché qu'à Rio-de-Janeiro. Je laisse toutefois de côté les voitures, qui sont, ici, de hauts tilburys à une seule place, à côté du cocher, dont les tarifs un peu fantaisistes sont toujours très élevés pour le novice qui s'explique mal en portugais. Ces automédons ne connaissent point d'obstacles : ils coupent les rails, entrent dans les tramways, franchissent des tranchées, montent sur les trottoirs et sur les piétons et secouent abominablement leur malheureux client.

Heureusement il y a le *bond* ou tramway.

L'origine du mot *bond* mérite d'être rapportée : au moment où fut inaugurée la première ligne de tramways de Rio, il venait d'être fait une émission de rentes publiques que l'on appela d'abord *bonds* et au sujet desquels s'éleva une violente polémique. La compagnie de tramways mit en circulation des billets de passage qui n'existent plus aujourd'hui; l'imagination populaire rapprocha les deux faits et les appela également *bonds*. Par une transition naturelle, ce mot passa à la ligne et aux voitures elles-mêmes et est aujourd'hui le seul employé au Brésil.

La ville de Rio-de-Janeiro a une superficie de près de 2,500 hectares et, comme elle est parsemée de nombreux *moros* qu'il faut contourner, les distances y sont très considérables : de la pointe du *Caju* au Jardin Botanique, on compte 22 kilomètres; du col de la *Tijuca* au même point, on en compte 26; c'est dire que les moyens de communication sont indispensables si l'on veut circuler un peu. Aussi les *bonds* sont-ils très répandus; on en a pour toutes les directions, se succédant à une allure rapide et sans intervalles appréciables. On monte partout : près du conducteur, près du receveur, et même sur les marchepieds quand on ne trouve pas de place à l'intérieur et qu'on est trop pressé pour attendre le suivant. Tout le monde prend le *bond :* on y rencontre des membres du corps diplomatique à côté des gens du peuple et des négresses vaguement chaussées de sandales pour dire qu'elles ne vont pas nu-pieds, auquel cas on refuserait de les recevoir... Cet usage du *bond* est tellement répandu à Rio, et les voitures y sont tellement hors de prix, qu'il n'est pas rare de voir toute une noce aller à l'église, à la mairie... et au bal en *bond!* Les compagnies tutélaires ont même construit à cet effet des tramways spéciaux, un peu plus confortables et dorés sur tranches. Il n'est pas rare de prendre un tramway et d'être arrêté sur la route par un de ces véhicules, attendant que la blanche fiancée ait fini de se parer et de se pomponner pour paraître en public. Quand c'est

une négresse, ça n'en finit plus! Tous les tramways, qui ne peuvent pourtant pas passer par-dessus celui du mariage, arrivent les uns après les autres, et conducteurs, receveurs et voyageurs attendent patiemment le bon vouloir des «gens de la noce». Quand ils sont enfin prêts, tous les *bonds* repartent les uns après les autres, formant cortège et semblant faire partie de la famille. Cela peut être amusant quand on n'est pas pressé, mais quand on a un rendez-vous important à l'autre extrémité de la ligne, c'est moins gai; il est vrai que sous ce tiède climat le temps ne semble pas être de l'argent, et l'homme pressé qui court à ses affaires est une espèce très rare, presque inconnue!

Pour nous rendre à l'hôtel, il nous faut traverser une partie de la ville, toute pavoisée aux couleurs brésiliennes et argentines. Rio-de-Janeiro est en fête pour la réception du général Roca, président de la République Argentine. A chaque instant, nous croisons des victorias attelées de deux mulets et escortées de deux cavaliers qui ont très bon air sur leurs petits chevaux au galop. Ces voitures transportent des autorités se rendant au palais présidentiel, où il y a réception.

Nous croisons également une cavalcade très bizarre, dont la réclame semble faire tous les frais : en avant sont des cavaliers dans des accoutrements extravagants, ainsi qu'il convient à toute cavalcade qui se respecte; des chars de musiciens viennent ensuite précédant une longue file de négresses tout de blanc

habillées et portant de petites bannières blanches sur lesquelles sont inscrites des réclames de marchands d'allumettes, de carrossiers, de tailleurs, etc. Il y a ainsi une centaine de jeunes négresses sur deux files, toutes uniformément en blanc. Et ce blanc sur ce noir est du plus amusant effet.

Après le dîner, à l'hôtel, on me propose d'aller voir les illuminations; mais je décline l'invitation, et, fatigué par cette première journée, je m'essaye à trouver bons les lits brésiliens, qui sont un peu durs et sans traversins, mais où je dors bien tout de même, la fatigue surmontant mon manque d'habitude des moustiques, dont la moustiquaire me protège d'une façon tout à fait insuffisante.

La seconde journée de mon séjour à Rio fut en majeure partie employée à retirer mes bagages de la douane. Je vous prie de croire que ça n'est pas une occupation récréative. Tandis que j'attends patiemment mon tour pour l'ouverture de mes malles, nous causons, mélancoliquement assis sur un colis quelconque, avec quelques commerçants français de la place de Rio dont j'ai fait la connaissance pendant la traversée à bord du *Brésil* et qui sont venus comme moi retirer aujourd'hui les gros bagages qu'ils n'ont pu emporter hier avec eux. Bien entendu, c'est sur la question douane et tarifs douaniers que roule notre entretien.

Je n'étonnerai personne en disant que ces négociants, qui sont des importateurs, se plaignent tous des droits d'entrée formidables dont sont frappés les produits importés. Je crois, en effet, qu'il y aurait beaucoup à faire de la part du gouvernement français pour relever notre commerce complètement en décadence dans ce pays.

Et voici comment :

On sait que le café est une des principales sources d'exportation du Brésil (1). Or, le café valait au moment de mon passage à Rio 800 reis le kilo, c'est-à-dire moins de 0 fr. 80. Il paye en France 1 fr. 56 de droit par kilo, ce qui est un droit presque prohibitif et qui ne s'explique par aucune raison, la production de nos colonies étant bien inférieure à notre consommation, et par conséquent la théorie du protectionnisme, chère à M. Méline, n'ayant rien à voir ici. Naturellement, le Brésil, par réciprocité, met des droits formidables sur nos vins et nos objets manufacturés, tandis qu'il passe des traités de commerce avec de grands pays, concurrents du nôtre, qui lui prennent son café mais lui écoulent tous les articles qu'ils produisent eux-mêmes aujourd'hui, et dont nous avions le monopole autrefois.

J'ai vu un commerçant en modes payer, pour deux ou trois chemisettes de dames et quelques jupons de soie destinés sans doute aux élégantes de la rue Ouvi-

(1) Exportation totale du Brésil : 831,806 contos de reis.
Exportation du café : 509,190 contos de reis.

dor, 700 milreis de droits. C'était un peu plus du prix de la marchandise prise chez le fabricant en France... Nos vins sont également frappés de droits qui vont jusqu'à 2 *mil* 500 reis (2 $ 500) par litre!

Si, au contraire, la France entrait dans la voie des concessions, si on pouvait établir un traité de commerce sur des bases équitables, il serait beaucoup plus facile à nos commerçants d'écouler leurs machines agricoles, leurs jupons, leurs articles de Paris et leurs vins, et ils pourraient lutter avec plus d'avantages contre leurs concurrents nord-américains, anglais, allemands, italiens ou portugais.

Pour les vins surtout, il y aurait lieu d'obtenir une diminution sur les vins peu chargés d'alcool. Comme ceux qu'on importe du Portugal ou d'Italie sont bien supérieurs comme degrés d'alcool à nos vins français, nous pourrions alors lutter avec un avantage marqué.

Le gouvernement français a compris son devoir en cette occurrence, et, en juillet dernier, les pourparlers engagés sur ces questions entre la France et le Brésil, depuis l'année dernière, ont abouti à la conclusion d'un *modus vivendi* où il a été convenu que, moyennant une réduction de 20 francs sur les cafés en France, ses produits payeraient au Brésil la taxe *minima* des droits d'importation. La taxe réductive a été votée par la Chambre; elle est soumise actuellement à l'approbation du Sénat.

Il ne faudrait pas cependant aller trop loin dans la

voie des concessions, car notre importation dans le pays (44 millions de francs) n'est pas comparable à l'exportation du café brésilien en France, qui atteint 118 millions. Les bénéfices retirés de l'augmentation de notre exportation ne pourront donc jamais, et en aucun cas, égaler le déficit que ferait à notre budget de recettes une diminution trop brutale des droits d'entrée sur le café.

Mais de là à ne rien accorder du tout au Brésil, et même à augmenter encore les droits sur les produits brésiliens, il y a loin, et l'intransigeance en matière commerciale a des limites qu'il est imprudent de dépasser. C'est ce qu'ont très sagement compris les deux gouvernements, et il y a lieu de les en féliciter.

Cependant notre conversation a duré suffisamment longtemps avec ces messieurs pour permettre aux inspecteurs de la douane de nous taxer à leur aise. Les rangs des causeurs s'éclaircissent peu à peu. Mon tour vient enfin, et je dois payer 50 $ 000 de droits pour quelques menus objets dont je ne prétendais pourtant pas faire le commerce... Mais enfin il n'y a qu'à s'incliner... et à payer.

J'ai dit que Rio-de-Janeiro était une grande ville par ses monuments. Il y a en effet quelques palais et quelques églises qui sont à remarquer, bien que le goût n'en soit pas toujours très pur et nous étonne quelquefois. Telle, par exemple, cette église cathédrale de construction récente, qu'on m'a montrée comme un chef-

d'œuvre, qui a dû coûter fort cher, mais où le marbre et l'or, distribués à profusion, alourdissent encore l'architecture intérieure du monument. Combien je lui préfère la jolie petite église de *Nossa Senhora do Carmo* (N.-D. du Mont-Carmel), située dans la rue 1er-de-Mars et qui possède des boiseries sculptées de toute beauté! C'est une des plus anciennes : elle date, je crois, de 1770. Une des originalités qui frappent le plus le visiteur est celle qui consiste à habiller les bons saints qui ornent les temples de vêtements qui prétendent être somptueux et nous semblent grotesques, sans doute parce que nous n'en avons pas l'habitude. J'ai retrouvé cette coutume partout où je suis passé.

Dans la même rue 1er-de-Mars se trouvent encore une autre église qui appartient à une confrérie militaire, le vaste hôtel de la Poste et celui de la Bourse, qui vient immédiatement après.

Je viens de dire qu'une église appartenait à une confrérie. C'est ici le cas de presque toutes les églises, car, au Brésil, il y a séparation de l'Eglise et de l'Etat et liberté absolue des cultes. Il en résulte une foule de fondations et de confréries religieuses, sortes de tiers ordres qui entretiennent leurs prêtres, leurs temples, etc. A Rio, les corps des décédés ne passent pas par l'église; on les conduit directement au cimetière, où le prêtre de la confrérie à laquelle ils appartiennent dit quelques prières; quelques jours après, une messe est dite dans la chapelle de la confrérie. S'il n'appar-

tient à aucune association religieuse, le défunt se passe de messe et d'eau bénite. J'ai cru devoir rapporter cette coutume qui nous change si complètement de ce que nous voyons en France, où le fait de ne pas passer par l'église en allant au cimetière constitue, si j'ose m'exprimer ainsi, une profession de foi posthume de libre penseur.

Les enterrements n'ont pas d'ailleurs l'allure solennellement triste qu'ils revêtent en France et surtout à Paris. Les corbillards ici sont dorés de tous les côtés, attelés de quatre mules, et vont toujours au grand trot ou au galop. Cela donne plutôt l'impression d'un cortège officiel se rendant à quelque gala, que d'un malheureux que l'on conduit à sa dernière demeure. C'est, paraît-il, par mesure de salubrité que l'on met tant de hâte à se débarrasser de ceux qui ne sont plus, à cause de la redoutable fièvre jaune, qui est toujours, ici, l'épouvantail pour tout le monde.

J'ai causé avec un grand nombre de personnes de ce terrible fléau, pendant mon séjour à Rio-de-Janeiro. Presque tous les étrangers établis depuis de nombreuses années dans la capitale du Brésil ont éprouvé les premières atteintes du mal. Je dis les premières atteintes, car lorsque la fièvre est bien déclarée, tout secours humain est désormais inutile.

Quand vous êtes à Rio, sans avoir une peur exagérée de la fièvre jaune, qui tue surtout les imprudents, il est bon de prendre les précautions suivantes : évitez

4

avec soin d'aller au soleil, ne buvez aucune boisson glacée, et si, dans la journée, vous avez soif, prenez de préférence un café bouillant qui désaltère beaucoup mieux du reste que tous les *bocks* et les *demis* des brasseries du boulevard des Italiens. Ne vous chargez pas l'estomac, ne mangez pas de fruits et supprimez les dîners copieux largement arrosés de vins, généreux peut-être, mais dangereux, et les soupers fins au sortir du théâtre. L'embarras gastrique, on l'a remarqué, est le point de départ de la fièvre.

Si malgré ces précautions vous récoltez tout de même le microbe, les symptômes, très caractéristiques, paraît-il, ne peuvent vous tromper : mal de tête violent, courbatures dans les reins et les articulations, jambes flageolantes. Dans ce cas, n'hésitez pas une minute : fourrez-vous au lit, avalez 60 grammes d'huile de ricin pure, et tâchez, par tous les moyens connus, de transpirer tant que vous pourrez; en dernier lieu, faites appeler le médecin, mais ayez bien soin de ne pas l'attendre pour faire tout ce qui vient d'être dit. Dans ces conditions, vous enrayez presque toujours la fièvre et en êtes quitte pour la peur; mais quand on le prend trop tard, le remède devient inefficace, et c'est alors une mort terrible.

La fièvre jaune sévit surtout pendant les mois de grandes chaleurs : en décembre, janvier, février et mars. Tous ceux qui le peuvent quittent Rio à cette époque de l'année et s'en vont habiter dans la mon-

tagne, à Pétropolis, à la Tijuca, etc., ne redescendant que pour leurs affaires. C'est évidemment un préservatif, mais il ne faut pas en conclure que vous êtes totalement à l'abri de la maladie et faire comme un jeune homme que j'ai vu absorber à Rio des litres de bière glacée sous le prétexte qu'il habitait à Sainte-Thérèse (1). On peut très bien prendre le microbe à Rio dans la journée et s'en aller mourir dans la montagne.

J'ai lu également que la fièvre s'attaquait de préférence aux étrangers nouvellement débarqués et non acclimatés. C'est possible; mais de ce que l'on n'a été malade ni le premier ni le second été, il ne faut pas se proclamer insensible au mal et en profiter pour supprimer toute hygiène et toute prudence. Et c'est là ma conclusion, ou plutôt le résumé de toutes mes *interviews* sur ce sujet : il faut, toujours et toujours, être prudent à Rio-de-Janeiro, car la fièvre tue surtout les insouciants et les imprudents.

Dès les premiers jours de mon arrivée, je m'étais naturellement rendu au consulat de France. Le consul de France, M. Ritt, se mit tout de suite à ma disposition de la façon la plus charmante. M. Ritt, qui est encore un homme très jeune, après avoir été quelques années au consulat de Saint-Paul, a été désigné il y a deux ans pour le poste consulaire de Rio. J'ai souvent

(1) Faubourg de Rio, très élevé.

entendu attaquer en France la nonchalance et l'apathie de nos consuls à l'étranger pour la défense des intérêts qui sont confiés à leur garde et à leur diligence. M. Ritt semble prendre à tâche de démentir cette opinion peut-être aussi exagérée qu'elle est répandue. On peut aller au consulat le matin ou le soir, à n'importe quelle heure : on trouve toujours le consul et on est toujours reçu avec la même affabilité, la même bonne humeur, le même désir de vous être utile ou agréable. Dépassant les limites que lui dicte son devoir, M. Ritt ne se confine pas rigoureusement dans ses fonctions consulaires et cherche à faire de son consulat un lieu de réunion pour la colonie française. Il n'est pas pour les administrés de sa circonscription consulaire un magistrat solennel et inutile ; c'est un ami toujours prêt à rendre service à qui le vient consulter. J'ai été personnellement accueilli par lui avec une bienveillante cordialité dont je tiens à le remercier à cette place.

Il est d'ailleurs bien secondé par M. Ardin, chancelier du consulat, qui a accompli presque toute sa carrière dans l'Amérique du Sud, et sait fort judicieusement apprécier les hommes et les choses de ces pays. Je n'ai garde d'oublier aussi M. Follet, secrétaire particulier, qui se mit si obligeamment à ma disposition pour me faire visiter la ville et dont l'aimable compagnie a été pour moi un des principaux attraits de mon séjour à Rio.

C'est M. Follet qui me mit en rapport avec M. Morel, directeur de *l'Etoile du Sud*, le seul journal français au Brésil, et le seul qui ait survécu à toutes les concurrences pendant vingt-huit ans, grâce à l'activité intelligente de son directeur. M. Morel est depuis trente ans au Brésil. Il a laissé une de ses jambes sous un tramway, et les méchantes langues disent qu'il y a laissé aussi son bon caractère et n'a gardé que le mauvais. Pour ma part, je ne m'en suis pas aperçu. M. Morel, énergique et franc au delà de toutes limites, dit toujours en face ce qu'il a à dire, et ceux mêmes qui n'aiment point cette manière de faire ou qui ont senti les traits de son esprit acéré et mordant sont obligés de rendre hommage à sa droiture et à sa loyauté. Avant son accident, il a beaucoup parcouru le Brésil, et depuis il a continué à l'étudier à sa table de travail, — car c'est un travailleur, — cherchant toujours à s'instruire afin de pouvoir instruire les autres. On peut lui demander n'importe quelle statistique, n'importe quel renseignement sur Rio ou sur le Brésil, il le sait; et tous ceux qui viendront pour s'installer dans ce pays pourront aller lui faire une visite : les conseils donnés seront bons à suivre, car il a l'expérience, et ses renseignements toujours sérieux et appuyés sur des bases solides.

J'ai également été mis en relations avec des commerçants français de la place, par l'intermédiaire du consulat ou de M. Morel. J'ai déjà parlé plusieurs fois,

au cours de ce chapitre, de la décadence de notre commerce à Rio et au Brésil en général. Elle est due à des causes multiples et très différentes; j'ai déjà indiqué deux des principales, qui sont la baisse du change, d'une part, et l'augmentation des droits de douane sur nos produits, de l'autre (1). Le commerce allemand nous fait aussi une concurrence que nos compatriotes qualifient avec indignation de déloyale. Ils vendent, disent-ils, sous l'étiquette française, que tout le monde réclame, des produits contrefaits en Allemagne. Il ne faut pas prendre ces récriminations trop à la lettre, et la contrefaçon n'est pas le seul atout de l'Allemand. C'est du moins l'opinion de M. P..., avec qui j'ai eu l'honneur de dîner à l'hôtel International à Sainte-Thérèse, et qui, comme inspecteur de l'Union des fabricants français, chargé de rechercher et de poursuivre les contrefacteurs dans l'Amérique du Sud, a la prétention de s'y connaître un peu...

Non, le gros atout de l'Allemand, celui par lequel il est vraiment redoutable, c'est le crédit énorme qu'il peut faire à sa clientèle. Allez trouver un fabricant français et parlez-lui de crédit pour un pays quelconque de l'Amérique latine, et vous verrez comme vous serez reçu... Le correspondant français de Rio-

(1) Ces deux causes sont aujourd'hui très atténuées, puisque le change a sensiblement monté ces derniers mois, et que le récent *modus vivendi* conclu entre la France et le Brésil assure de sérieux avantages à nos compatriotes établis là-bas.

de-Janeiro, étant obligé de payer comptant, est obligé aussi de vendre au comptant ou à peu près, à moins qu'il n'ait de très gros capitaux, ce qui est assez rare. Alors, c'est bien simple : ou il ne vend pas, ou bien il se décide à s'adresser en Belgique, en Angleterre ou en Allemagne, et il écoule, lui aussi, les produits belges, anglais ou allemands, avec l'enseigne d'une maison française. Le fabricant allemand, au contraire, vend à son correspondant de Rio avec six mois ou un an de crédit! Oui, un an, vous avez bien lu. Le correspondant peut donc offrir à sa clientèle un crédit presque illimité, et comme, ici, la clientèle, même riche, aime beaucoup mieux devoir que payer, elle se porte de préférence vers celui qui lui offre le plus long crédit.

Nos fabricants répondent à cela qu'ils ne donnent pas de longs crédits parce que les banquiers, en France, refusent tout papier à long terme. Cela est possible, mais où nos fabricants n'ont pas d'excuse, c'est dans leur entêtement à ne pas vouloir changer leur fabrication.

Je suppose, en effet, un commerçant établi à Rio-de-Janeiro et représentant une maison française au Brésil; une maison de coutellerie, par exemple. La maison française est, bien entendu, une vieille maison dont la réputation est universelle. Car on est étonné de voir combien nous avons chez nous de vieilles maisons de commerce dont la réputation est universelle! Les commis voyageurs du commerçant brésilien lui demandent

un couteau d'un modèle nouveau, plus en rapport avec les goûts de la clientèle; il écrit vite en France, en demandant si on peut lui fabriquer ce modèle, et à quel prix. On lui répond : « Monsieur, la réputation de notre maison est universelle; voilà cent ans que nous produisons tel couteau, et nous ne pouvons pas transformer notre outillage pour vous. » Pendant ce temps, son concurrent allemand a écrit la même lettre en Allemagne, et on lui répond : « Monsieur, nous pouvons vous fournir, à telle date, tant de douzaines de couteaux semblables au modèle demandé, et à tel prix. Veuillez nous télégraphier la commande. » Et quelques mois après le concurrent allemand inonde le marché de ses couteaux de pacotille, pendant que l'autre attend encore la première douzaine des siens. Quand pareil fait s'est renouvelé une dizaine de fois pour différents articles, le commerçant, qui s'est acharné à représenter de vieilles maisons françaises « dont la réputation est universelle », est obligé de fermer sa boutique, faute de clients.

Toutefois, le commerce de Rio, quelle que soit la nationalité, n'était pas en très bonne posture quand je suis passé dans cette ville. Il est probable que la hausse du change et les sages mesures prises par le gouvernement brésilien ont amélioré beaucoup depuis les conditions de la place.

Tout étranger séjournant quelques jours à Rio doit

aller au Jardin Botanique. Je n'y ai point manqué, et n'ai pas, du reste, regretté ma promenade. Pour s'y rendre, on prend un tramway à la place de la *Carioca*, qui vous conduit sans transbordement jusqu'à la porte même du Jardin en vous faisant parcourir un des plus jolis quartiers de la ville : le quartier de Botafogo. Il est situé le long de la baie du même nom, qui est une des anses nombreuses de la vaste baie de Rio-de-Janeiro. Beaucoup de rues, dans ce quartier, sont plantées de longs palmiers qui leur donnent un aspect élégant, augmenté encore par les nombreux hôtels bâtis au milieu de parterres fleuris qui donnent l'illusion d'une promenade dans un immense jardin. Le jour choisi était un dimanche; il faisait un soleil radieux, et la baie de Botafogo était remplie de petites barques de plaisance conduites à la voile ou poussées par des rameurs vigoureux aux maillots de couleurs claires, et semblant lutter de vitesse et disputer des matchs. Sur le quai, un grand nombre de jolies Brésiliennes suivaient de l'œil ces luttes intéressantes, et tout cela revêtait une animation extraordinaire et vraiment charmante.

Le Jardin Botanique est surtout célèbre par une allée de palmiers géants qui se trouvent presque toujours dans les livres de voyages illustrés ayant trait au Brésil; mais pour l'amateur instruit, il a bien d'autres curiosités végétales. Il est fort bien entretenu et pourrait rivaliser avec notre Jardin d'Acclimatation ou notre Jardin des Plantes de Paris.

Chose curieuse, bien que ce soit dimanche, c'est tout au plus si je peux compter une vingtaine de promeneurs dans tout le Jardin. C'est, du reste, une remarque à noter, que le Brésilien semble délaisser complètement les promenades publiques. En dehors du Jardin Botanique, assez éloigné de la ville, Rio possède deux autres promenades admirables, situées, celles-là, au centre même, ou à peu près : le *Passeio Publico,* d'où l'on a une vue exquise de fraîcheur sur la haute mer et l'entrée de la baie, et la *Praça da Republica,* grand jardin dessiné par un de nos compatriotes, et qui, dans toute autre ville, serait le lieu de prédilection des flâneurs. Eh bien, non, le Brésilien préfère l'étroite rue Ouvidor à ces endroits charmants où l'on a des arbres superbes, de jolies fleurs et de l'air à profusion.

Cela vient surtout, je pense, des femmes brésiliennes, qui aiment peu à sortir. La Brésilienne, mariée ou jeune fille, passe la journée tout entière assise à sa fenêtre, dans une tenue assez légère, à regarder les passants de la rue. Vers cinq heures, elle se décide à s'habiller pour aller faire ses emplettes, et surtout pour se montrer dans la rue Ouvidor, qui prend tous les jours à cette heure-là une animation plus grande encore. A six heures, elle rentre pour ne plus ressortir.

L'animation des rues de Rio, le soir, n'a rien de parisien. Et d'ailleurs rien n'y prête : les théâtres, assez nombreux, sont, en général, assez mal aménagés ; les

cafés, où l'on ne prend guère d'autres consommations que du café bouillant, sont des salles basses, enfumées, sans air respirable, et les terrasses, joie, à Paris, du consommateur et cauchemar du piéton, sont tout à fait inconnues ici ; où les mettrait-on, du reste, dans ces rues étroites où deux voitures parviennent si difficilement à se croiser ?

Il y a bien les *confitarias*, sortes de brasseries qui tiennent du pâtissier, du confiseur et du glacier (analogues aux établissements du même genre en Italie), où l'on vous sert toutes sortes de boissons rafraîchissantes et entre autres le *chileno*, mélange de cacao, de lait et de grenadine; le tout, battu ensemble et saupoudré de cannelle, forme une mixture assez agréable au goût.

Mais cela n'a tout de même pas un attrait suffisamment irrésistible pour vous retenir toute une soirée, et ce qu'on a de mieux à faire à Rio, le soir... ma foi, c'est d'aller se coucher.

CHAPITRE III

LES ENVIRONS DE RIO-DE-JANEIRO
FAZENDAS DE L'ÉTAT DE RIO

Pendant mon séjour à Rio-de-Janeiro, j'ai pu visiter les environs de cette capitale, ou du moins les plus connus. Entre toutes, l'excursion du *Corcovado* est la plus belle que l'on puisse faire, non seulement à Rio, mais dans tout le Brésil. On peut la faire en quelques heures, et par conséquent tous les étrangers forcés de subir une escale dans ce port peuvent en profiter.

Le *Corcovado* est une montagne boisée qui s'élève presque à pic à 700 mètres (1) au-dessus du niveau de la mer. Une audacieuse compagnie a établi sur le flanc de ce rocher un chemin de fer à crémaillère qui vous élève par des pentes effrayantes jusqu'au sommet de la montagne.

Tout d'abord, le *bond* qui vous amène à la gare par la rue *Larangeiras* parcourt un quartier fort coquet ;

(1) Exactement : 710 mètres.



p. 60

RIO-DE-JANEIRO — CHEMIN DU CORCOVADO

tout le long de la route, ce n'est qu'un parterre de fleurs et un fouillis de verdure au milieu duquel on entrevoit de charmantes villas. Cela ressemble — avec une végétation plus puissante — aux paisibles quartiers d'Auteuil et de Passy, à Paris.

Presque tout de suite après le départ du train, l'enchantement commence; il ne s'arrête plus que là-haut, tout en haut, où la sollicitude administrative a cru bon de placer un kiosque qui ne sert guère à autre chose qu'à déparer un peu le pittoresque sauvage de l'endroit. Il y a peu d'habitations sur le flanc de ce rocher abrupt, et l'on est tout étonné de se trouver, si près d'une grande ville, dans une sorte de forêt tropicale, qui, avec ses enchevêtrements de lianes, de fougères et de parasites, donne une petite idée de la véritable forêt vierge que j'ai eu l'occasion de voir par la suite. La ligne, naturellement, est obligée à des courbes continuelles au milieu de toute cette végétation qui, par moments, s'abaisse poliment devant le regard du touriste pour lui laisser admirer de merveilleuses échappées sur la ville ou sur la baie, ou un rapide point de vue sur le sommet du mont qui se rapproche peu à peu.

Tout en haut le spectacle est féerique : d'un côté, presque à pic, ou du moins il semble ainsi, c'est la haute mer, dont les vagues blanches moutonnent au soleil, aussi loin que l'œil humain peut aller; de l'autre, c'est la ville, pieuvre immense projetant en divers sens ses tentacules barbelées sur une distance de près de

30 kilomètres, étendue paresseusement le long de cette rade si grande qu'elle semble un autre Océan. Et sur tout cela, la poussière d'or du soleil tropical...

Le retour s'effectue par le même chemin, ou, si l'on veut, par Sainte-Thérèse, un des quartiers les plus sains de la ville, la surplombant d'une hauteur de plus de trois cents mètres, et, pour cette raison, échappant en partie aux terribles épidémies de fièvre jaune. Dans la descente par Sainte-Thérèse, on jouit également de beaux panoramas sur la ville.

Le jour où je fis l'ascension du Corcovado, j'étais prié à dîner dans une famille brésilienne habitant Sainte-Thérèse, et c'est là, pour la première fois, que j'ai fait connaissance avec la cuisine du pays.

Voici le menu qui me fut présenté : *caldo com ovos*, potage aux jaunes d'œufs et à la farine de maïs; *robal bahiana*, énorme poisson d'un goût très fin avec une sauce assez forte dans la composition de laquelle il entre des œufs, des crevettes, des tomates et une énorme dose de piment; puis, sous le nom prosaïque de *carne de vaca* (viande de vache), un filet de bœuf aux truffes et aux champignons que nos modernes Vatels parisiens auraient baptisé filet de bœuf à la Richelieu, sans pour cela le rendre plus tendre ni plus fin ; *pirú brazileiro*, dinde garnie d'olives et fourrée d'un hachis de gésiers, de foies, d'œufs durs et de farine de manioc, le tout agrémenté d'un doigt de piment; je ne vous dis pas que ce soit d'une digestion

facile pour les estomacs fatigués, mais, pour ma part, j'ai trouvé cela parfait. Enfin des asperges, une salade, un plum-pudding, des gâteaux de gélatine glacée, des fruits et des sorbets terminaient ce festin, sans que j'aie vu apparaître les fameux *fejons* (haricots noirs) et l'*arroz* (riz) que l'on m'avait dit être la nourriture exclusive des Brésiliens. Il est vrai que j'étais dans la capitale et chez des gens civilisés! Dans les fazendas de l'intérieur, sans doute, il faudra me nourrir de ces précieux farineux, auxquels je préfère, je l'avoue, le robal bahiana et le pirú à la brésilienne...

La descente de Sainte-Thérèse, après ce dîner arrosé de vins nationaux et français, me parut un spectacle des *Mille et une Nuits*. On peut supposer l'effet produit par ces milliers et ces milliers de lumières, vues de haut, s'étendant sur un aussi vaste espace et que le mystère de la nuit fait paraître plus immense encore. Cela semble une gigantesque farandole d'étoiles dont les dernières se confondent tout au loin avec les feux puissants des phares de haute mer.

Une autre excursion aux environs de Rio, très prisée en général, est la promenade du *Col de la Tijuca*. *La Tijuca* est une montagne ou mieux un massif montagneux, à quelques kilomètres de Rio, dont elle constitue aujourd'hui un faubourg. L'air pur qu'on y respire est très apprécié des Fluminenses qu'une raison ou une autre empêche d'aller jusqu'à Pétropolis respirer un peu le soir après une fiévreuse journée d'affaires.

L'expression *Fluminenses*, que je viens d'employer, me rappelle que je ne vous ai pas encore donné l'étymologie assez curieuse de Rio-de-Janeiro. Ce nom a été donné par les premiers explorateurs : ayant découvert la baie en janvier 1502, et croyant se trouver à l'embouchure d'un grand fleuve, ils le baptisèrent du nom de « Fleuve-de-Janvier », ou Rio-de-Janeiro. Plus tard, l'erreur fut reconnue, mais le nom resta à la ville, ainsi que celui de « Fluminenses » à ses habitants.

Cette parenthèse étant fermée en l'honneur des étymologistes, je reviens à l'excursion du Col de la Tijuca. On doit, pour s'y rendre, prendre le *bond* à la place San-Francisco. Il vous conduit au pied de la montagne à travers un quartier neuf, encore imparfaitement bâti, auquel je préfère de beaucoup le quartier Botafogo, et surtout l'élégante rue Larangeiras, menant au chemin de fer du Corcovado.

Après trois quarts d'heure de voiture environ, on change le tramway à traction animale pour un tramway à traction électrique et l'on commence l'ascension de la montagne, beaucoup moins escarpée que le pic du Corcovado. On suit presque tout le temps une route carrossable fort bien entretenue et tout le long de laquelle sont de coquettes et fraîches petites villas enfouies dans la verdure. A mesure que l'on s'élève, on découvre le panorama de la vallée et, au fond, la ville de Rio. Mais c'est toujours le même point de vue, revu à des hauteurs différentes, et cette ascension est loin d'offrir

la diversité de points de vue du Corcovado. Au point terminus du tramway, on trouve toute une petite ville, et sur la place une nuée de loueurs de voitures viennent vous offrir leurs services à des prix très élevés, pour vous conduire encore plus haut dans la montagne, dans des sites sans doute fort beaux, mais où l'abondance des papiers gras indique un peu trop le voisinage d'une grande ville...

En revenant de la Tijuca, la chaleur était étouffante et les marchands de bonbons, qui, à tous les arrêts du tramway, sautent sur le marchepied en criant : « Balas, freguezes, » trouvaient de nombreux acheteurs. Ces petits marchands de *balas* (sorte de bonbons très sucrés, à différents parfums) font partie des originaux « cris de la rue » de la capitale brésilienne. Nulle part ailleurs je n'en ai vu un si grand nombre, et il faut remonter très loin dans l'histoire du vieux Paris pour retrouver autant d'originalité dans ces petites industries.

Il y a d'abord le marchand d'étoffes, Italien en général, portant sur le dos tout son magasin de calicots aux couleurs voyantes, et parcourant non seulement les rues de Rio, mais aussi les villes de l'intérieur, en annonçant sa présence par un bruit assez singulier qu'il obtient avec une sorte de tapoir formé de deux longs morceaux de bois tenus entre deux doigts de la main droite et qu'il frappe l'un contre l'autre, d'un mouvement saccadé et monotone. C'est ensuite le mar-

chand de casseroles, traînant, lui aussi, derrière son dos toute une batterie de cuisine qu'il offre de maison en maison, prévenant les ménagères de son arrivée en tambourinant tout bonnement sur une de ses casseroles, que cet usage doit légèrement cabosser. Puis viennent, en un long défilé, ce que nous appelons à Paris les marchands des quatre saisons; mais au lieu de traîner leurs légumes ou leurs poissons sur une petite voiture, ils se servent de deux larges plats suspendus à leurs robustes épaules par un énorme morceau de bois formant balance, et c'est merveille de les voir parcourir ainsi les rues de la capitale, sous le soleil brûlant, avec leur pyramide de choux, de carottes et de navets entassés dans les lourds plateaux; on m'a affirmé que ce négoce était surtout l'apanage du Chinois, qui ne craint pas la rude besogne.

Plus malins sont les marchands de fraises et de cerises, portant sur la tête de frêles petits paniers de ces fruits rafraîchissants qu'ils vendent, au poids de l'or, aux belles madames de la rue Riachuelo... Il y a encore le marchand d'oranges, et le marchand de volailles, portant en de légères cages d'osier poulets, dindons et canards à la manière des marchands de légumes et de poisson ; et le marchand de raisin, et le marchand de lait, traînant derrière lui une ou plusieurs vaches suivies d'un pauvre veau étique à qui on vole la majeure partie de sa nourriture; et, enfin, la jolie bouquetière, aguichant le client de l'œil, le forçant d'un gai sou-

rire à prendre le bouton de rose qu'elle lui offre d'un geste gracieux et engageant.

Toutes ces petites industries rendent les rues de Rio très animées le matin, d'un mouvement bariolé et original, qui surprend agréablement l'étranger. Vers six heures, se rendant chacun dans son quartier préféré, ils descendent tous rapidement du marché, qui se tient sur le port, derrière la rue 1er-de-Mars. Il me prit fantaisie, un jour, de le visiter en détail. Il ne brille assurément pas par la propreté, et les édiles fluminenses auraient fort à faire de ce côté pour assurer la santé de leurs concitoyens. Encore m'a-t-on assuré que l'endroit le plus malsain avait été détruit récemment par un violent incendie. Le feu fait quelquefois assez bien ce qu'il fait, et l'observateur impartial peut regretter, cette fois, qu'il se soit arrêté trop tôt dans son œuvre de destruction. Tel qu'est ce marché, j'ai été surpris d'y trouver en grand nombre, à côté des légumes secs importés, les légumes verts tels que petits pois, haricots verts, etc., qui prouvent que l'industrie maraîchère, que l'on m'avait dit absolument nulle dans ce pays, se développe plus qu'on ne le pense aux environs de Rio-de-Janeiro. Pétropolis, où il ne pousse pas que des diplomates, est, paraît-il, un des principaux centres de production de ces denrées alimentaires d'un usage journalier.

Et puisque le nom de cette gracieuse petite ville me vient sous la plume, je pense que mes lecteurs voudront

bien faire avec moi cette jolie excursion que les rares guides de Rio (1) recommandent chaleureusement, et avec raison, au visiteur étranger.

Pour se rendre à Pétropolis, on doit prendre dans le vilain quartier de *la Saude*, à qui on a sans doute donné ce nom par dérision (2), car c'est le plus malpropre et le plus malsain de toute la ville, un bateau qui vous fait traverser la baie et vous conduit à l'estacade du chemin de fer de Pétropolis, le départ des trains coïncidant avec l'arrivée de la barque. Il y a quatre départs par jour, deux le matin et deux le soir. Je choisis une matinée fraîche et claire, et la traversée de la baie à six heures, avec son enchevêtrement de gros navires déchargeant leurs marchandises, de barques de pêche et de chaloupes à vapeur, m'a laissé le souvenir d'un joli tableau animé et tout plein d'une joyeuse bonne humeur.

Le trajet en bateau dure deux heures environ; pendant cette traversée de l'immense baie, on passe en vue des îles des *Enchadas*, *Bon Jesus*, du *Governador* et du *Bogueraô*, toutes plus ou moins peuplées, recouvertes de cette végétation luxuriante, étonnement constant du voyageur nouvellement arrivé.

Au débarcadère, construit au milieu de lagunes boueuses, un petit train joujou formé de deux ou trois

(1) Le seul guide français vraiment pratique est le *Guide de l'Étoile du Sud,* 1, rue San José, à Rio.

(2) *Saude* veut dire santé.

voitures au plus nous attend. La première partie s'effectue au milieu de tristes marécages où l'on aperçoit de temps à autre, sur un petit monticule de boue séchée, une misérable hutte d'où sortent des bambins à demi nus, et l'on ne peut s'empêcher de plaindre le sort de tous ces petits misérables condamnés à vivre dans ce triste désert pestilentiel.

Bientôt le train s'arrête et nous changeons de locomotive pour nous engager sur le chemin à crémaillère, qui nous montera en une demi-heure à Pétropolis, tout là-haut, à 800 mètres au-dessus de nous.

Le trajet est ravissant. Et c'est dans un bouleversement de pics et de monts que le train grimpe la montagne, s'accrochant à ses flancs comme un jeune chat. A l'endroit le plus sauvage, le chemin fait un brusque coude et la montagne, semblant s'ouvrir en une gorge profonde, montre tout à coup, entre deux contreforts à pic, tout le chemin parcouru : la vallée minuscule, puis la baie immense sillonnée de tous ses navires, qui semblent autant de frêles esquifs, et enfin, plus loin encore, Rio, la cité paresseuse, lézardant au soleil, à l'abri de ses hautes collines boisées.

Peu après on descend à la gare de Pétropolis.

Pétropolis est comme perdue dans un massif montagneux qui la domine de tous côtés. L'air y est d'une transparence et d'une pureté fort appréciables quand on vient de supporter la chaleur lourde et moite de Rio. Ses principales rues sont immenses et comme dou-

blées, car au milieu coule une jolie rivière aux eaux cristallines qu'on a su canaliser pour le plaisir des yeux et l'assainissement de la ville. A ce dernier point de vue, je me suis laissé dire qu'on n'avait pas tout à fait réussi, car elle donne une humidité terrible en hiver, et en été, le courant, n'étant pas assez fort pour entraîner les immondices, laisse voir dans le lit presque desséché un tas de saletés peu odorantes et dangereuses pour la santé publique. Mais je laisse de côté ces lamentations de quelques habitants, et pour moi, simple touriste, qui ai vu la rivière toute pleine d'une eau transparente, avec les arbres touffus qui la bordent, et les jolies villas fleuries formant parterre tout le long de la promenade, je ne puis que dire la fraîche impression d'originalité discrète et distinguée que m'a faite cette gracieuse station estivale.

Presque tous les diplomates européens habitent Pétropolis. Le comte Lavaur de Sainte-Fortunade, notre ministre actuel au Brésil, a suivi cette coutume, et il habite le somptueux palais Isabelle, appartenant à la comtesse d'Eu.

Pendant mon trop court séjour à Pétropolis, j'ai pu faire quelques jolies excursions, dont une, entre autres, m'a tout particulièrement charmé. C'est la promenade de la *Cascatigna*. La route, souvent taillée à flanc de rocher, suit continuellement un torrent capricieux le long duquel des jardiniers ont trouvé moyen d'accrocher quelques jardins potagers dont les produits ali-

mentent, ainsi que je l'ai dit, une partie du marché de Rio. J'ai parcouru toute cette route à cheval, un soir, presque à la tombée de la nuit, et j'ai vu là un coucher de soleil dont les tons violents et multiples eussent fait damner les meilleurs de nos paysagistes.

Pourquoi faut-il que tout ce pittoresque aboutisse à une immense fabrique de tissus de coton?... Alors qu'on est en pleine poésie sauvage, il est dur de retomber ainsi dans la brutale réalité des choses, et de se heurter au détour du chemin à la conception hardie peut-être, mais si terre à terre, du pratique ingénieur... Du moins, ici, il n'y a point à déplorer la présence de ces désespérantes « grandes cheminées d'usine », puisque toute la force nécessaire est donnée par le torrent presque entièrement capté quelques centaines de mètres plus haut. Il était trop tard pour que je pusse visiter cet établissement, qui est, je crois, un des plus considérables en ce genre au Brésil.

Rentré à Pétropolis, j'ai demandé quelques renseignements sur cette malencontreuse usine qui avait si fâcheusement interrompu ma rêverie, et j'appris ainsi qu'après des débuts pénibles et plusieurs faillites successives, elle semblait prendre maintenant un très grand essor.

Cette industrie des tissus et filés de coton semble d'ailleurs devoir se développer rapidement dans ce pays, à tel point que la production étrangère n'y aura bientôt plus de débouchés. Bien que le Brésil ne soit

pas un pays de grande production de coton, il entrait cependant pour une part qui n'était pas insignifiante dans les approvisionnements que l'Amérique envoie chaque année à l'industrie européenne (1). La partie la plus grande de sa production, il la garde aujourd'hui pour alimenter ses fabriques, chaque jour plus prospères et plus nombreuses. En dehors de celle de la *Cascatigna* et de *Meia da Serra*, station du chemin de fer de Pétropolis, on en trouve d'autres également prospères dans les Etats de Rio-de-Janeiro, Minas Geraes et Sao Paulo.

Le jour où je suis redescendu à Rio par le train du matin, tout le corps diplomatique descendait, lui aussi, pour la réception hebdomadaire du ministre des affaires étrangères. C'est à peu près le seul jour, je crois, où ces messieurs consentent à quitter la montagne, où ils s'oublient dans un doux *farniente*, pour venir prendre en main auprès du gouvernement brésilien la défense des intérêts dont ils ont la garde. Cette manière agréable de diriger de haut et de loin les affaires de sa légation ou de son ambassade fait du poste diplomatique de Rio-de-Janeiro, très redouté des gens qui ne le connaissent pas, une petite sinécure distinguée et, en somme, très supportable. Mais, comme on m'accuserait très vite de devenir une mauvaise langue, je m'empresse de quitter ce chapitre, et en même

(1) De 1886 à 1889, il avait été exporté 128,880,000 kilogrammes de coton brut.

temps la ville de Rio, pour m'enfoncer dans l'intérieur de la province.

Sans vouloir infliger à mon lecteur patient le récit de toutes mes pérégrinations, je condenserai, autant que je le pourrai, le résultat des observations faites au cours de mes visites dans les *fazendas* de l'Etat de Rio.

Tout d'abord le moment est venu d'expliquer ici le terme *fazendas*, dont celui d'*estancias* dans la République Argentine est à peu près le synonyme. La *fazenda* est une propriété agricole ou d'élevage, habitée ou non; cela peut être aussi bien une immensité de terrains inhabités qu'un château ou une ferme. Pourtant, quand la propriété est de proportions modestes ou à côté d'une ville, cela peut devenir une *chacra*, tenant le milieu entre la villa d'agrément et la propriété de rapport; le terme s'applique également à une portion de terrains nouvellement défrichés. Enfin, en Argentine, la *chacra* est la propriété purement agricole, par opposition à l'*estancia* ou propriété d'élevage.

La vie à la fazenda a été plusieurs fois décrite, et je ne peux que louer, avec mes devanciers, le charme de la vie patriarcale qu'on y mène, comme la bonne grâce et l'amabilité exquise du fazendeiro; il semble toujours heureux de vous voir et de vous recevoir, et, pour un peu, vous ferait croire qu'il est votre obligé!

Du reste, je dois dire combien le Brésilien, en général, est obligeant, prévenant et poli envers l'étranger,

et l'on me permettra de raconter un petit fait personnel à ce sujet : Je me trouvais un jour à *Barra du Pirahy*, petite ville de l'Etat de Rio, et je m'apprêtais à prendre le train pour Saint-Paul, me trouvant assez embarrassé d'un tas de petits bagages que j'emportais avec moi. Je m'étais installé dans un coin du compartiment, et j'étais redescendu sur le quai en attendant le signal du départ. Au moment de monter, un voyageur, se dirigeant vers la place que je m'étais choisie, fut arrêté par un autre qui lui dit en portugais : « Non, venez ici : monsieur est étranger. » Le fait est de peu d'importance en lui-même, mais cependant bien significatif : il suffisait « que monsieur fût étranger » pour qu'on se gênât un peu afin de lui laisser plus de place...

La première fazenda que je visitai appartient à l'une des plus vieilles et des plus nobles familles du Brésil, et je veux rapporter ici la curieuse tradition qui dit comment fut formée cette fazenda immense : L'un des ancêtres du propriétaire actuel se rendit un jour en Europe et apporta en présent au roi de Portugal les fruits produits par sa colonie. Il y avait le blond ananas et le lourd régime de bananes, le délicieux *abacaxi* et l'énorme *inhame*, et d'autres encore; seulement il ne faut pas oublier une petite particularité : tous ces fruits étaient en or massif!... Effrayé de la fortune représentée par ces présents, le roi demanda à son sujet, qui était, il faut le reconnaître, un bon sujet, ce qu'il désirait pour lui faire de si riches offrandes : « Mais, sire,

répondit le fier gentilhomme, je ne demande rien ; je donne... » Tout de même, le roi, ne voulant pas être en reste de politesses, offrit au voyageur une concession assez étrange dans sa forme : il pourrait prendre en terres, au Brésil, tout ce que, du regard, il pourrait embrasser. Notre homme, au fond, était un malin; il revint dans la colonie, monta sur une haute montagne par un temps très clair et, d'un geste large : « Tout ceci, dit-il, est à moi! » Cette façon expéditive de clôturer ses terres n'est plus de mise à notre époque, mais on affirme que, durant de longues années, la propriété resta intacte sans qu'il y eût d'autres titres que le respect de la tradition! Aujourd'hui la fazenda, quoique de proportions plus modestes, est encore l'une des plus belles qu'il m'ait été donné de visiter.

J'ai vu là ce que peut l'initiative énergique et tenace d'un homme intelligent. La fazenda de Santa Ana était autrefois plantée en canne à sucre et on y avait installé une importante raffinerie. Les capitaux employés à l'amélioration de l'usine et à l'achat d'un matériel perfectionné étaient considérables. Survint l'abolition de l'esclavage; la culture de la canne devint plus coûteuse, et, d'autre part, les terres, fatiguées par de longues années d'uniculture, ne donnaient plus un produit aussi riche en sucre : bref, l'usine autrefois prospère arrivait maintenant à couvrir difficilement ses frais. Le propriétaire projeta alors de fermer radicalement l'usine, de transformer ses immenses champs de canne en prairies

et de se livrer à l'élevage du bétail et à la vente du lait, rendue facile par la proximité d'une grande ville dont la distance était encore rapprochée par un chemin de fer traversant la fazenda dans toute sa longueur. Le projet était audacieux; comme toutes les entreprises hardies et nouvelles, celle-ci rencontra de nombreux incrédules ; dans ce climat très chaud, comment allaient se comporter les bêtes à cornes ? L'herbe qui pousserait dans la prairie ne serait-elle pas brûlée rapidement et desséchée par les rayons du soleil tropical ?...

Sans se laisser intimider par tous les Cassandres d'alentour, le propriétaire poursuivit son idée. Dix ans se sont écoulés depuis la mise à exécution. Aujourd'hui, dans la vallée fertile, un millier de bêtes à cornes paissent tranquillement : sur le nombre, 500 vaches environ donnent 500 litres de lait par jour, vendus à raison de 200 *reis* le litre, pris à la gare même, située dans la fazenda; soit un revenu net de 100 $ par jour, auquel il convient d'ajouter le prix de vente des veaux mâles, bouches inutiles, les femelles restant dans la prairie pour renouveler et augmenter le troupeau.

La production minime d'un litre de lait (en moyenne) par jour et par animal demande une explication : Les bêtes vivent à l'état libre toute l'année, ce pays ne connaissant pas les frimas et les intempéries de notre climat européen. Voici alors comment on procède pour traire facilement les vaches : le soir, avant la tombée de la nuit, une distribution de sel est faite dans les

auges du *rancho*, sorte d'enclos abrité servant ici à traire les vaches. Les bêtes, très friandes de cette nourriture, et aussi par habitude, viennent d'elles-mêmes de tous les points du pâturage, suivies de leurs veaux, que l'on sépare alors des mères. Au bout d'un moment, celles-ci s'en retournent seules paître toute la nuit. Les premiers jours, elles restent bien à la porte à appeler leur petit, qui répond par un beuglement plaintif, mais elles se rendent compte de l'inutilité de leurs appels et en prennent très vite leur parti. Le lendemain matin, le lait les gênant, elles reviennent au rancho, où on les laisse entrer une par une. Les gardiens amènent le veau et l'attachent par le cou à une jambe de devant de la mère, qui, ayant son nourrisson à côté d'elle, se laisse traire tranquillement. C'est là une des particularités de cette race; ces bêtes ne donnent leur lait sans défense qu'à la condition d'avoir leur enfant près d'elles. Le pauvre veau n'est pas aussi placide et voit avec peine s'en aller ainsi la majeure partie de sa nourriture; mais il est attaché de court et ne peut que tirer désespérément sur l'entrave, ce dont il ne se prive pas, du reste. Le lait tiré, la vache et le veau sont remis en liberté et toute la journée ce dernier pourra boire en toute sécurité.

Ce système diffère un peu de celui employé dans l'Etat de Minas Geraes, dans lequel on se livre également à l'industrie du laitage (surtout pour la fabrication du beurre et du fromage, l'éloignement des

grands centres ne permettant pas l'industrie du lait proprement dite). Dans cet Etat, le veau est laissé très peu de temps avec la mère, et l'on pense ainsi obtenir une plus grande quantité de lait. Ce n'est d'abord pas prouvé, et, en tout cas, il est certain que l'animal souffre de cette manière de faire; le produit vient mal, reste petit et rachitique, et c'est au détriment de la vente pour les mâles et au détriment de la race pour les femelles, destinées à remplacer les vieilles bêtes ou à augmenter le troupeau.

On pourrait probablement arriver à obtenir un rendement de lait beaucoup plus grand en tenant les mères enfermées à l'étable une partie du temps et en leur fournissant un fourrage substantiel; mais, pour ce faire, il faudrait ou acheter du fourrage, et son prix élevé dans tout l'Etat commande l'abandon immédiat de cette idée, ou produire soi-même un fourrage artificiel; mais alors il faudrait se mettre à cultiver la terre rationnellement, lui donner en engrais ce qui lui manque, faire enfin de l'agriculture. Jusqu'ici, le manque de bras d'une part, l'insouciance de l'autre, semblent l'emporter sur tout autre raisonnement. De plus, l'immensité du terrain à gagner sur la forêt ou la brousse et à transformer en pâturages permet l'agrandissement du troupeau et, par suite, l'augmentation du rendement en lait. Alors, à quoi bon perfectionner sa méthode? Le jour où l'on se sentira plus à l'étroit, comme en France, il sera temps de demander à la terre une pro-

duction plus grande et de tenter l'essai d'un rendement plus grand avec un troupeau plus petit. C'est l'histoire d'une ville où l'on ne voit pas, alors qu'elle vient d'être fondée et que ce n'est encore qu'un village, de grandes constructions à cinq, six... ou dix-huit étages, puisque nous sommes en Amérique! Seulement, le jour où l'agglomération devient plus grande, la population plus dense, le terrain plus cher, on gagne alors en hauteur ce que l'on ne peut plus avoir en largeur.

C'est comme la manière de défricher : vous croyez peut-être qu'on se met à couper bien régulièrement la forêt, puis à empiler le bois pour le vendre, à arracher les gros troncs, labourer, ensemencer, etc. Celui qui viendrait avec de telles idées, d'abord ne pourrait pas les mettre à exécution parce qu'il n'aurait pas assez de bras pour le faire, et ensuite, en admettant qu'il y arrivât, ne retrouverait pas ses frais, étant données les conditions économiques actuelles du pays. Non pas; on se contente tout bonnement de hacher les bois à hauteur d'homme; ça tombe de-ci de-là, à la bonne franquette; on coupe les plus grosses branches et, après quelques jours de soleil ardent, on met le feu... Pour brûler vingt hectares, on en brûle quelquefois, le vent aidant, cent ou deux cents; mais tant pis! personne n'y prend garde.

Je me rappelle la surprise que me causa la première fois cette indifférence vis-à-vis des bois en feu. J'étais arrivé le soir même à la fazenda, venant de Rio

et tout novice encore. Il y avait dans les alentours de la propriété une fumée âcre que je ne parvenais pas à m'expliquer, lorsque tout à coup, la nuit étant tout à fait venue, j'aperçus sur une colline assez proche une longue traînée de feu... Pour un peu, j'aurais crié, mais je crus plus simple de prévenir le propriétaire que le feu était dans ses bois. Il en rit aux larmes... En France, on aurait mobilisé tous les pompiers des communes environnantes.

Tel qu'il est, l'élevage du bétail et les industries du lait peuvent devenir une grande ressource de l'Etat de Rio, à la condition, toutefois, que l'écoulement du beurre ou du lait soit facilité par la proximité d'un chemin de fer, ce qui n'est pas rare, l'Etat étant assez bien desservi sous ce rapport.

La petite colonisation possédant un capital restreint trouvera ici un débouché à son activité, car on peut faire en petit ce que j'ai vu tenter en grand à la fazenda modèle de Santa Ana.

Le prix du terrain, dans l'Etat de Rio, augmente de valeur d'année en année; mais on peut encore en trouver à raison de 40 et 50 milreis l'hectare. Le possesseur d'une petite fortune de 25,000 francs, je suppose, en retirera en France un revenu maximum de 1,000 francs (4 %). Il pourra se rendre acquéreur, ici, de 200 hectares de terrain pour 10 *contos de reis* et, avec les 15 *contos de reis* de disponible, se bâtir une maison très modeste tout d'abord, et acheter un noyau

de troupeau qui, grossissant d'année en année, lui fournira au bout de peu de temps un rendement très net et assuré de 5 *contos de reis* par an, soit un revenu de 20 %, cinq fois supérieur à celui obtenu en France avec le même capital (1).

Ce fut également dans l'Etat de Rio que j'eus l'occasion d'admirer pour la première fois la végétation vraiment grandiose des forêts tropicales. Je n'ose dire des forêts vierges, car celle dans laquelle je fis plusieurs excursions avait été terriblement violée par les bûcherons, qui y prennent en grande abondance les traverses nécessaires au chemin de fer, et aussi par l'incendie qu'allument les colons et dont j'ai déjà parlé. A ce sujet, il me revient à l'esprit une petite anecdote qui eut justement pour point de départ un de ces feux, sujet de mon étonnement du début : Depuis deux jours, la forêt brûlait, et on espérait que la pluie viendrait bientôt l'éteindre... Il était environ trois heures, et, nous balançant doucement dans les *roking-chairs*, nous achevions la sieste, qui se prolonge à la fazenda fort avant dans l'après-midi. Tout à coup un être difforme, à demi nu, qui pouvait être un homme, à moins que ce ne fût un singe, entre et, se précipitant vers le maître de la maison avec de grandes marques de respect et des

(1) Pour ce calcul, et pour ceux qui suivront, je prends le change de 1,000 (un *milreis* pour un *franc* et un *conto de reis* (:) pour mille *francs*).

gestes de désolation, lui explique dans un flot de paroles que son champ de manioc est mangé par le feu, sa maison en cendres; qu'il n'a plus d'abri, plus rien! Le maître écoutait en silence. Comme tout a une fin, même les discours d'un nègre, celui-ci finit par s'arrêter; le maître alors le congédia d'un geste, sans même lui adresser une parole. Comme je demandais qui était ce mendiant : « C'est un ancien esclave, » me dit-on simplement. A part moi, je pensais qu'on avait été bien dur pour ce pauvre diable; mais le lendemain, comme nous nous promenions à cheval du côté de l'incendie pour voir les dégâts qu'il avait pu faire, on me montra assez loin du lieu du sinistre une petite masure entourée d'un joli champ de maïs et de manioc. « Tenez, me dit mon compagnon, voici la demeure de l'ancien esclave. — Mais elle n'est pas brûlée? — Non! — Mais son champ est intact? — Oui, mais cela n'a rien d'étonnant! » Je compris alors le calme du maître devant le discours de son ancien esclave; celui-ci avait vu le feu et s'était dit que c'était peut-être une bonne occasion pour tirer quelques sous du patron... Un étranger s'y fût laissé prendre, mais un fils du pays n'y avait ajouté aucune foi!

L'abolition brutale de l'esclavage, précurseur de la révolution de 1889, qui fit une république de l'ancien empire du Brésil, a transformé profondément les conditions économiques de ce pays, qui s'est trouvé du jour au lendemain sans travailleurs, mais n'a pas amé-

lioré autant qu'on pourrait le croire le sort de l'ancien esclave. Le nègre travaillait par force; libre, il ne voulut plus rien faire et ne sut même pas gagner son pain quotidien. Le jour de l'abolition, presque tous quittèrent la fazenda où ils étaient en servage et commencèrent par se « donner de l'air ». Bientôt cependant la faim se fit sentir, et beaucoup alors revinrent à la propriété qu'ils avaient commencé par fuir. On leur permit, en général, de s'y installer, espérant qu'on pourrait encore les employer aux travaux de la fazenda. Vain espoir! Comme ces oiseaux, longtemps en cage, auxquels les hasards d'une porte ouverte rendent la liberté, ils ne savaient plus trouver eux-mêmes leur nourriture : la plupart sont morts dans leur paresseuse misère. Le peu qui reste ne vaut pas cher : menteurs, ivrognes, vagabonds et voleurs, c'est une triste variété d'individus inutiles, souvent malfaisants, dont on ne peut que souhaiter la fin prochaine.

Il ne faudrait pourtant pas croire, d'après ce qui précède, que je suis un partisan féroce de l'esclavage. Certes non. Mais je parle d'après ce que l'on m'a montré et ce que j'ai vu. Combien il eût été préférable, au lieu d'émanciper tout d'un coup tous ces malheureux, en ruinant le fazendeiro brésilien, de s'en tenir à la loi si sage du ventre libre (1)! L'enfant né à la fazenda,

(1) La loi dite du ventre libre (28 septembre 1871) précéda de plusieurs années la loi de l'abolition de l'esclavage (13 mai 1888). Elle rendait libres toutes les générations à naître et proscrivait la vente publique et les marchés d'esclaves.

bien traité par le maître, qui avait tout intérêt à se l'attacher, fût resté là, s'habituant peu à peu au travail libre, et l'on n'eût pas eu à déplorer sans doute la ruine économique du pays, qui s'en est relevé si difficilement et s'en ressent encore aujourd'hui.

Cette question un peu rétrospective de l'esclavage nous a entraînés bien loin de la forêt tropicale dont je voulais vous entretenir. Aussi bien, nous aurons l'occasion d'en revoir au cours de ce voyage. Lorsqu'elles se trouvent à proximité d'un chemin de fer, on y exploite, je l'ai dit, les plus beaux arbres pour en faire des traverses de chemin de fer, et c'est pitié de voir s'en aller pour un labeur aussi prosaïque ces beaux géants de la forêt mystérieuse, dont la plupart pourraient fournir à l'ébéniste européen des bois d'une richesse de coloris presque inconnue. On fait ainsi dans certaines contrées du Brésil (plus particulièrement dans l'Etat de Santa Catarina, où l'on a exporté pour près de 15 *contos de reis* de meubles en 1899) des tables en plusieurs espèces de bois de couleurs différentes, et ce sont des meubles du plus curieux effet.

Je crois qu'une industrie qui voudrait exploiter ces essence et faire du placage pour l'exportation serait tout de suite prospère. Cela ne nécessiterait pas un capital très considérable (soixante mille francs environ) et devrait donner de jolis dividendes, puisque l'on estime qu'un mètre cube de placage coûterait, rendu à Hambourg, à peu près 300 marks, et que le prix d'un

mètre cube sur cette place est maintenant de 400 marks environ. Mais je me hâte d'ajouter que je donne ces renseignements tels qu'on me les a fournis et sans en avoir vérifié l'exactitude; et fussent-ils exacts, cela ne voudrait pas dire que l'affaire fût rigoureusement bonne! Dans ces pays, quand on veut tenter quoi que ce soit, il faut toujours laisser une très large marge à l'aléa, car c'est toujours au dernier moment un obstacle imprévu qui coûte le plus cher, et souvent arrête l'essor de l'affaire naissante.

En dehors des promenades à cheval et des excursions en forêt, je fis aussi de très agréables promenades en *trolly*, sorte de voiture très en usage à Minas Geraes, Saint-Paul et Rio. L'absence de l'empierrement fait que l'état des chemins dans ces contrées laisse un peu à désirer... ça ne ressemble pas à nos routes de France, et les propriétaires ont trouvé que, puisque les cahots du chemin faisaient une trop grande consommation de ressorts, le plus simple était de les supprimer! Le *trolly* est donc une manière de victoria juchée sur de longues planches flexibles qui plient, mais se rompent le moins souvent possible; ces planches faisant office de ressort sont fixées aux roues de devant et de derrière : ça n'a pas évidemment le moelleux d'un huit-ressorts, mais on n'y est pas trop moulu.

Je me souviens m'être rendu ainsi d'une fazenda dans une autre avec tous mes bagages, et cette promenade

d'une dizaine de lieues (1) m'a laissé un très bon souvenir. La route serpentait à travers une brousse sauvage dans laquelle on ne voyait que quelques masures de nègres ou, de temps à autre, un petit troupeau de bœufs qui nous regardaient passer avec cet œil hébété propre à ce bon ruminant. Je ne pensais pas que la population fût très dense à cet endroit; aussi quel ne fut pas mon étonnement de voir, à un tournant, près d'une petite maison d'apparence assez cossue, un cirque... un vrai cirque en planches, surmonté de la toile traditionnelle! Je demandai à mon compagnon de route l'explication de ce phénomène, et comment un cirque pouvait faire recette dans ce désert. Le fait, paraît-il, est assez fréquent, les nègres étant très friands de ce spectacle, qui plaît à leur imagination d'enfants. La maison près de laquelle le cirque était installé était une *venda* ou *negocio*. La *venda*, presque toujours sur le bord d'un chemin et tenue non moins habituellement par un Italien, est le Bon Marché du pays; on y vend de tout : de la cotonnade et de la chandelle, du pétrole et de la viande sèche, de la farine de manioc et des *fejons* (haricots noirs); mais la marchandise dont le débit est toujours assuré, c'est la *cachaça* ou alcool de canne, dont plusieurs fois j'aurai l'occasion de parler; car ce nectar de l'Amérique méridionale tient une grande place dans la vie de l'Indien comme dans celle

(1) La lieue brésilienne est de six kilomètres.

du pauvre nègre, oubliant les soucis de l'existence dans l'ivresse brutale qu'elle procure. Donc le propriétaire de la venda, connaissant le faible du nègre pour les jeux du cirque et les grimaces du clown, et sachant que pendant les entr'actes et après la représentation les spectateurs viendront chez lui pour se désaltérer, s'arrange avec les directeurs (?) de ces cirques ambulants pour en avoir un de temps en temps; et ces deux honorables commerçants s'appuient l'un l'autre pour stimuler un peu la marche des affaires, car, de cette façon, le nègre a une excuse pour aller au négoce se griser de cachaça : il va voir les clowns!...

Si je n'avais pas été attendu, je me serais volontiers arrêté jusqu'au lendemain à ce coin de chemin afin d'assister à la représentation du soir, dont le programme écrit sur une ardoise se balançait accroché à un arbuste du champ... J'aurais eu plaisir à regarder évoluer les « artistes » de cette troupe étrange, et à voir la joie et le large rire des naïfs spectateurs; mais cela m'était impossible.

Du reste, la route me réservait encore une surprise ce matin-là : peu après la rencontre du cirque, nous dépassions au galop rapide de nos mules toute une noce de campagne, allant à la ville pour le mariage. C'était tout un cortège : devant, quelques Indiens et nègres, sanglés dans des jaquettes noires et les pieds nus, chevauchaient sur de petits chevaux du pays ou sur des mules; puis, dans un char que quatre bœufs

tiraient « d'un pas tranquille et lent », venait la douce fiancée, dont les vêtements blancs faisaient bien ressortir la couleur bronzée, entourée de ses demoiselles d'honneur, également noires et attifées de robes rouges, jaunes ou bleues, qui, pour n'être pas signées Paquin, n'en avaient pas moins un joli cachet de couleur locale; enfin, derrière le char, les gens graves suivaient à cheval; il y avait plus particulièrement une vieille négresse en amazone sur un petit cheval poussif, le chef revêtu d'un immense chapeau à plumes qui fit mon bonheur; à son air revêche et grincheux, il n'y avait pas à douter : ce ne pouvait être que la belle-mère.

Enfin nous arrivâmes à la fazenda.

La visite de cette propriété fut tout particulièrement intéressante, le jeune propriétaire se livrant à différents travaux d'une façon intelligente, raisonnée et pratique. Il a commencé depuis deux ans à faire du beurre pour Rio-de-Janeiro (1) et obtient de ce côté de très bons résultats. Ensuite, bénéficiant d'une chute d'eau d'une assez grande puissance, il a pu établir des moulins pour le maïs et la farine de manioc, prenant à forfait, ainsi qu'on le fait en France encore dans certains pays pour le blé, les sacs des petits propriétaires, moyennant un tant pour cent payé en nature; enfin, la

(1) On sait que tout le beurre consommé à Rio venait jusqu'à ces dernières années de Normandie. Cette source d'exportation sera complètement tarie pour la France d'ici quelques années.

culture de la *banane* et de l'*inhame* pour l'élevage et l'engraissement des porcs lui donne également d'excellents résultats.

Cette fazenda était, il y a peu d'années encore, une fazenda de café; mais, par suite de la baisse de ce produit, le caféier ne donnant pas autant ici que dans l'Etat de São Paulo, il a fallu se décider à tenter autre chose, et cet exemple sera suivi dans peu de temps par l'immense majorité des fazendeiros de l'Etat de Rio.

La culture du manioc semble, entre toutes, donner de brillants résultats.

Le manioc est une plante très résistante, venant très bien dans la majeure partie du Brésil; elle se plaît de préférence dans les terrains pas trop humides. Sa racine, après avoir subi différentes transformations, donne une farine très blanche, un peu granulée, base de l'alimentation de la grande majorité du peuple brésilien, bien que l'usage du pain de froment tende à se généraliser de plus en plus. On plante le manioc à l'automne et on récolte à un an dans les climats chauds, à dix-huit mois dans les climats tempérés.

Dix hommes peuvent préparer et planter 3 hectares de manioc en quatre jours à raison de 2 $ 500 par homme et par jour, soit......	100 $ 00
Le manioc nécessite deux binages dans l'année; pour 3 hectares, on estime ces frais à......	80 $ 00
Total des frais de culture (*à reporter*).	180 $ 00

Report...........	180 $ 00
3 hectares plantés et soignés peuvent donner 50 charrettes de racines qui fourniront au moulin environ 400 sacs de farine.	
Ces 400 sacs auront coûté en frais de récolte..	700 $ 00
Et en frais de transformation de la racine en farine (soit qu'on la réduise soi-même, soit qu'on la donne à forfait dans un moulin)...	300 $ 00
Total général des frais pour 400 sacs..	1 : 180 $ 00

Les cours de la farine de manioc varient beaucoup; ils ont oscillé sur le marché de Rio (septembre 1899) entre 10 $ et 18 $.

En prenant le cours le plus bas, 400 sacs produiraient...........................	4 : 000 $ 000
Ce qui, en déduisant les frais.............	1 : 180 $ 000
laisserait un bénéfice net de..............	2 : 820 $ 000

soit près d'un conto de reis à l'hectare (1).

Mais ces prix, vrais dans l'Etat de Rio, ne le sont plus un peu plus loin. Ainsi, dans l'Etat du Parana, la culture du manioc n'apparaît pas comme devant donner d'aussi brillants résultats pour différentes causes, et en particulier en raison de la cherté de la main-d'œuvre, qui, dans certaines contrées de cette province, fait totalement défaut, et aussi en raison des prix de

(1) Je dois ces renseignements à M. Mario W. de Castro, planteur de l'État de Rio. — Suivant mon habitude, j'ai majoré tous les prix de revient qui m'avaient été donnés et calculé le prix de vente au plus bas cours. M. de Castro estime, lui, le rendement net de 3 hectares à 3 : 500 $ 000.

la farine de manioc, pas aussi rémunérateurs. L'Etat de Rio aura toujours pour lui le voisinage d'une grande ville et d'un port important; il aura donc pour le producteur cet avantage marqué de l'écoulement rapide et assuré de ses produits dans de bonnes conditions.

La préparation du manioc donne lieu à une série de manipulations curieuses : la racine doit d'abord être râpée à la main et lavée soigneusement, cette première enveloppe contenant un poison violent. La racine est jetée ensuite dans une machine appelée *cevador*, qui la broie et en fait une pâte compacte; cette pâte est passée dans une presse, qui en exprime toute l'eau qu'elle contient en abondance, et jetée ensuite dans un ventilateur qui la réduit en poussière. Voilà notre racine devenue farine. On la fait passer alors dans un four où elle est torréfiée, et du four dans les tamis où elle se trie d'elle-même en farine de différentes qualités.

On peut également faire de l'amidon avec le manioc, mais ce produit est bon marché et sa consommation limitée. Il semble donc inutile de s'occuper de cette fabrication.

Enfin, pour finir, laissez-moi vous raconter la légende du manioc; c'est un conte, un joli conte bleu pour les grands enfants.

C'était au temps des Indiens : une vierge, fille de chef, devint enceinte. Grand scandale dans le pays; les

journaux de l'opposition font un tapage infernal et demandent la tête de la coupable... Le père convoque les Anciens du village et fait comparaître devant eux la malheureuse... Une manière de haute cour de justice de cette époque-là. La belle enfant proteste de son innocence : elle jure par *Ruda*, le dieu de l'amour; par *Caïré*, l'astre des nuits, que jamais elle n'a... joué avec le feu. Mais ses protestations n'arrivent pas à convaincre ses juges : elle est condamnée à mourir le lendemain au lever du soleil.

Et voici que, pendant la nuit, le chef eut un songe : un homme blanc, environné de feu, se tenait debout à l'entrée de la case : « Chef, disait l'apparition, ne tue pas ta fille; elle a dit vrai. Prends soin de l'enfant qui va naître. Il se nommera *Mani* et sera le protecteur de ta race. »

Le chef se rendit aux raisons de ce monsieur blanc et lumineux et pardonna. *Mani* vint au monde : c'était un baby délicieux, plus blanc que la fleur de l'icicariba; et de tous les points de la tribu et des tribus voisines on vint admirer cet enfant qui n'était pas peint comme les autres.

Mais de plus l'enfant marchait et parlait. Il parlait d'une voix grêle, incolore, qui n'avait rien d'humain. Mais quand les Anciens se baissaient pour prêter l'oreille, l'enfant leur annonçait les destinées de la tribu; il disait les périls à venir, l'ennemi probable, la victoire certaine...

Avant la fin de sa première année, Mani mourut, aporté on ne sait trop par quoi.

La mère l'enterra au milieu de sa case; elle se couia sur la tombe en pleurant et s'évanouit.

Alors l'enfant mort lui apparut et lui dit : « Mère, ne eure pas. Je ne suis pas parti tout entier; je t'ai laissé ιon cœur pour qu'il serve d'aliment à mon peuple. »

Revenue à elle, il lui sembla voir, de la terre fraîcheιent remuée, sortir une plante, laquelle grandit et se ouvrit de graines. Et voici qu'un beau matin la terre e fendit au pied de l'arbuste. Les gens étonnés creuèrent le sol et découvrirent une racine qui fut appelée *lani oca* (le cœur de Mani).

Cuit sous la cendre, avec du beurre, c'est excellent.

CHAPITRE IV

L'ÉTAT DE SAINT-PAUL ET SON CAFÉ (1)

L'Etat de São Paulo (2) est situé entre le 19° 45' et le 25° 15' de latitude sud, et par 46° 25' 27" et 55° 48' 27" de longitude à l'ouest de Paris

Il n'occupe pas toute cette superficie, mais ses contours irréguliers le font, d'un côté, élever plus haut en latitude que l'Etat de Rio, et de l'autre, suivre une ligne très sinueuse du Matto Grosso à l'Océan.

On s'explique ainsi les différences considérables qui se rencontrent dans les géographies. Sa côte est située par le 23° 29' et le 25° 7' de latitude sud, entre le 47° 26' 25" et le 50° 18' 35" de longitude à l'ouest de Paris.

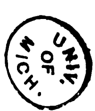
L'Etat de Saint-Paul est sain et agréable, sauf dans

(1) Les renseignements techniques et statistiques que l'on trouvera au cours de ce chapitre m'ont été fournis par M. Desmartis, consul de France à Saint-Paul; par M. Ch. de Jérica et différents planteurs de l'État.

(2) Prononcez San Paoulo, et Pauliste ou habitant de Saint-Paul: Paouliste.

p. 94

LA RÉCOLTE DU CAFÉ AU BRÉSIL



les régions basses et marécageuses. Voilà une assertion qui surprendra pas mal de personnes qui pensent que le Brésil est une terre maudite, toute peuplée de serpents à sonnettes et de microbes de fièvre jaune ou autres... c'est là une erreur très généralement répandue, et combien de gens ai-je trouvé, même en Argentine, qui me regardaient avec terreur et comme un phénomène parce que je venais de passer six mois au Brésil sans une demi-heure de maladie! Cette opinion est tout à fait fausse, et je serais heureux si je pouvais contribuer pour une faible part à faire cesser cette légende absurde. Sans doute, certaines parties du Brésil sont fiévreuses et très malsaines; sans doute, la fièvre jaune est à l'état presque endémique à Rio et dans quelques autres villes du littoral; mais il ne faut pas conclure du particulier au général et dire que le Brésil est très malsain...

Il est si grand, ce pauvre Brésil! Pensez donc qu'il a 8,500 kilomètres de côtes (1) qui regardent l'Océan! C'est comme si vous disiez que les hivers sont très rigoureux à Madrid ou à Naples, sous le prétexte que ces deux villes sont en Europe et que Saint-Pétersbourg voit des 30 degrés de froid et plus. Pensez que la superficie du seul Etat de Saint-Paul, dont nous allons nous occuper, est de près de 281,000 kilomètres carrés! Pensez que le seul Etat du Parana, que vous visiterez

(1) D'après Bianconi, et 1,200 lieues brésiliennes, d'après le docteur Pires de Almeida.

bientôt avec moi, si vous voulez m'y suivre, est grand comme la France. Et ces deux Etats ne sont pas les plus grands de ce vaste pays qui en compte vingt et un dans sa fédération...

Non, le Brésil n'est pas malsain partout, et l'on peut dire en général que les provinces du sud, dans les parties élevées (et elles ne sont pas rares), jouissent d'un climat tempéré fort agréable. En classant l'Etat de São Paulo dans cette catégorie, on devra noter cependant qu'il est encore très chaud, — plus chaud que ses frères du sud : Parana, Santa Catarina et Rio Grande do Sul.

L'Etat de Saint-Paul pourrait être appelé le berceau des présidents de la République du Brésil, car, depuis dix ans, il en a fourni trois ou quatre, parmi lesquels M. Prudente Moraes, prédécesseur du docteur Campos-Salles, le président actuel, qui quitta lui-même la présidence de l'Etat de São Paulo pour occuper la première magistrature du pays, où l'appelait la confiance du peuple brésilien.

Le Pauliste est intelligent et actif, mais son esprit a quelque chose d'inquiet, de remuant, provenant d'une activité qui ne trouve pas tout son emploi. Il se ressent peut-être encore de ses origines et des luttes, des révoltes, des divisions qui ont si souvent ensanglanté ce beau pays avant la venue de D. Joao VI au Brésil.

Pour me rendre dans l'Etat de Saint-Paul, j'ai dû

aller prendre le train de nuit partant tous les soirs de Rio-de-Janeiro pour Saint-Paul à *Barra do Pirahy*, petite ville de l'Etat de Rio, embranchement de plusieurs voies ferrées. Avant d'arriver à cette ville, j'ai dû subir une chaude et dure journée de chemin de fer. La pluie, que les fazendeiros de l'Etat de Rio attendaient vainement depuis plus d'un mois, n'était pas encore tombée; aussi, comme la voie est balastée en terre, nous étions entourés d'une poussière jaune rouge, fine, impalpable, qui vous entrait dans la gorge et dans le nez et vous piquait les yeux d'une désagréable façon.

Le chemin de fer longe une grande partie du temps le cours sinueux du *Parahiba*, que l'on traverse plusieurs fois. Les rives de ce fleuve, le plus important, je crois, de l'Etat de Rio, semblent très fertiles. Jusqu'à ces dernières années, on y cultivait le café en grande abondance, mais, par suite de la baisse de cette denrée, beaucoup de fazendas semblent abandonnées, et il est pénible de voir ces grands bâtiments vides de monde, tombant en ruine déjà, et les champs de café, mal soignés, envahis par les mauvaises herbes et les parasites de toute sorte. Si cette baisse du café continue, il faudra, coûte que coûte, demander d'autres richesses à cette terre.

Je suis arrivé à Saint-Paul d'assez bon matin et l'impression première est, je dois le dire, beaucoup plus favorable qu'à Rio. C'est une ville tout à fait européenne, fort élégante et coquette. Ses rues et ses pro-

menades sont mieux entretenues que celles de Rio. On y voit de plus beaux magasins, ou, du moins, il semble ainsi, car Rio possède dans le commerce de luxe des maisons très importantes; mais le cadre de la rue Ouvidor ne prête guère à l'étalage riche et artistique. A Saint-Paul, au contraire, le cadre est parfait : les rues sont larges, bien pavées; les maisons, presque toutes à plusieurs étages, ne montrent pas de vilaines lézardes, et les Paulistes semblent avoir abandonné l'antique coutume de peindre leurs maisons en couleur voyante. Cette couleur, qui prend très vite de vilains tons effacés sous l'action de la chaleur et de la pluie, donne alors un aspect vieillot, pas joli du tout.

Saint-Paul fut dans l'origine un collège fondé par les jésuites pour l'éducation des jeunes Portugais et, ensuite, pour celle des indigènes. Cet établissement reçut le nom de São Paulo parce que la première messe y fut dite le jour de la fête de ce saint.

Les *caciques* (ou chefs) des Indiens du village de Piratininga, *Tebyriça* et *Cahy Uby*, y furent baptisés, et leur exemple fut suivi par un grand nombre de leurs sujets. Les jésuites eurent alors l'art de leur persuader de venir s'établir près du collège, et bientôt Piratininga fut désert au profit de la nouvelle localité.

Les habitants de Saint-André, bourg fondé par Joao Ramalho, virent d'un mauvais œil la prospérité de São Paulo; il en résulta des querelles et une rivalité vivace dans lesquelles les jésuites prirent toujours parti

pour les Paulistes. En 1560, ils obtinrent pour São Paulo le transfèrement du titre de *bourg* de Saint-André, et cette dernière bourgade fut définitivement absorbée par la nouvelle localité, à laquelle on donna le nom de São Paulo de Piratininga, ce qui fit que, dans les premiers temps, les habitants de Saint-Paul étaient désignés par l'appellation plutôt barbare de *Piratininganos*. Enfin, une loi du 24 juillet 1711 donna à Saint-Paul le titre de ville (1).

Saint-Paul présente actuellement un aspect des plus riants, mais, là encore, la baisse du café, question vitale de tout ce pays, a exercé ses ravages. Le fazendeiro, lorsqu'il vendait son café 110 francs les 50 kilos, ne regardait pas à la dépense, et le commerce de luxe faisait des affaires brillantes à Saint-Paul. Les troupes théâtrales considéraient cette escale de leur vie errante comme une véritable mine d'or, et plusieurs générations de bijoutiers y firent fortune. C'est de cette époque que datent presque tous les hôtels luxueux de Saint-Paul. Mais aujourd'hui, où le café ne dépasse guère les prix de 30 francs le sac, le malheureux planteur est obligé de rester à la fazenda, bien heureux encore quand il peut y rester, et ne pas être expulsé par quelque créancier soucieux de récupérer son capital et les échéances impayées...

C'est surtout la colonie italienne qui a été touchée

(1) Charles Morel, *la Province de São Paulo*.

par cette crise, compliquée encore par la baisse du change (1), car, à Saint-Paul, presque tout le commerce est italien. Quelques personnes, pour parer tout au moins à cet inconvénient du change, se sont retournées du côté de l'industrie. Malgré toutes les raisons économiques qui semblent militer en faveur de cette manière de faire, les essais tentés ne l'ont pas tous été avec un égal succès. Pendant mon séjour dans l'Etat, on parlait beaucoup de la faillite retentissante d'une très importante maison de commerce française; son chef s'était trop engagé dans des affaires industrielles dont l'insuccès, en dépit de toute attente, avait été cruellement absolu.

On m'a montré aussi une verrerie qui a dû fermer ses portes, la consommation ne parvenant pas à couvrir ses frais de production. Et cependant le prix du verre est, paraît-il, exorbitant. On doit, je pense, attribuer ces insuccès à la difficulté de se procurer la main-d'œuvre, et je n'en veux pour preuve que les bénéfices considérables donnés par les fabriques de bière et d'allumettes. Malgré leur nombre, elles font toutes de bonnes affaires, car elles ne demandent que peu de main-d'œuvre et se passent complètement de spécialistes : on apprend vite à mettre de la bière en bou-

(1) Ces lignes étaient écrites avant la hausse du change qui s'est produite au Brésil au cours de ces derniers mois et a dû modifier, dans une certaine mesure, l'état de choses que j'ai constaté durant mon séjour dans ce pays.

teilles ou à fabriquer une allumette; il faut une plus longue éducation pour souffler du verre. Pour cette industrie et les similaires, on est à la merci d'ouvriers amenés d'Europe à prix d'or et qui, maîtres de la situation, font les prix et la loi dans l'usine.

Saint-Paul possède quelques beaux monuments, parmi lesquels on doit citer le palais du gouverneur et le ministère des finances. Lors de mon passage, la Compagnie anglaise du chemin de fer de Saint-Paul à Santos construisait une gare monumentale qui, par ses proportions, semblait devoir défier en ce genre les plus belles constructions européennes.

La grande promenade que le citadin vous montre avec un orgueil légitime est l'avenue Paulista, immense promenade de plusieurs kilomètres de long dans l'endroit le plus élevé de la ville, toute plantée d'arbres et bordée d'hôtels et de villas somptueux dont l'architecture et l'ornementation n'ont rien à envier à nos plus beaux hôtels parisiens.

Mais, dans l'Etat de Saint-Paul, la capitale n'est pas ce qu'il y a de plus intéressant à voir.

Une promenade dans une fazenda de café est une des plus agréables et des plus instructives que l'on puisse faire au Brésil, et c'est sans contredit dans l'Etat pauliste qu'il faut la faire.

C'est lui, en effet, le plus favorisé pour cette culture comme sol et comme climat. Dans certaines contrées, principalement dans la région de l'ouest, la terre *roxa*

a une épaisseur de près de 20 mètres. Or, il résulte de nombreuses analyses pratiquées sur diverses qualités de terre, que la terre *roxa* est celle qui convient le mieux pour la culture du café, grâce à sa grande perméabilité, à la grande quantité d'acide phosphorique qu'elle contient et à la présence, en quantités notables, de l'oxyde de fer, qui exerce une action si importante comme agent de fertilisation.

C'est dans cet Etat qu'on a commencé à faire usage des instruments aratoires et qu'on a introduit les derniers progrès pour planter et tailler le caféier, cueillir et préparer le café. C'est lui qui possède les meilleures machines pour enlever la pulpe, ventiler et brunir le grain, et les établissements agricoles y sont tenus avec un soin dont les fermes modèles françaises peuvent seules donner une idée.

La fazenda de café comprend en premier lieu l'habitation des maîtres et toutes ses dépendances; puis les séchoirs, les magasins, l'outillage affecté à la préparation du café, les maisons des travailleurs; enfin la plantation elle-même, avec les forêts qu'elle comporte, car il convient de rappeler que toute cette contrée était anciennement presque entièrement couverte de forêts vierges qui, peu à peu, ont dû succomber sous le feu du planteur pour faire place au café.

Pour faire une plantation de café, on sème d'abord une pépinière où les jeunes plants se développent durant une année. Ce temps écoulé, on les arrache avec

précaution pour les transplanter à l'endroit qu'ils doivent définitivement occuper. Cet endroit est toujours un carré de forêt auquel on a mis le feu, ainsi que je l'ai déjà raconté. A trois ans, le nouveau caféier commence à donner quelques fruits; à quatre ans, il donne une moyenne de 600 kilos de café pour 1,000 pieds; à partir de sept ans et jusqu'à vingt-quatre ans, il est en plein rapport et donne la moyenne de 1,800 kilos. Je dis moyenne, car 1,000 pieds de café peuvent donner, dans les bons terrains, jusqu'à 2,500 kilos de café.

Passé vingt-quatre ans, l'arbuste et le sol semblent également épuisés. On pourrait, au moyen d'engrais, rendre en peu d'années à la terre sa fécondité première, mais on semble préférer l'abandon pur et simple de la plantation et en refaire une nouvelle sur un autre morceau de la forêt. De là ces vastes champs de café envahis par l'herbe et les arbustes de toute sorte, que l'on voit avec étonnement (quand on n'est pas prévenu de cette manière de faire) au milieu des plantations les mieux tenues.

En revanche, la plantation en plein rapport est l'objet de soins minutieux. Elle est divisée en différentes sections, placées sous la garde d'un travailleur qui habite généralement sur sa section même, et toute l'année travaille dessus, nettoyant toujours et écartant perpétuellement, avec un soin jaloux, les mauvaises herbes du pied du précieux arbuste.

Une famille composée du mari, de la femme, de

deux enfants de quinze à vingt ans et de deux autres au-dessous de douze ans peut traiter 6 hectares de terrain plantés en café, tout en s'occupant d'autres petites cultures : haricots, manioc, légumes, etc., nécessaires à leur alimentation; ce qu'ils ne font pas, d'ailleurs, en général, préférant acheter le nécessaire et travailler juste ce qu'il faut pour ne pas être mis à la porte par leur fazendeiro.

On calcule que 1,000 pieds de café coûtent ainsi 100 francs par an d'entretien.

C'est un étrange coup d'œil, celui de ces collines couvertes de caféiers soigneusement alignés. Ces arbustes, taillés en ballon, dépassent un peu la hauteur d'un homme; ils portent un feuillage luisant d'un vert foncé; la fleur est blanche; les fruits poussent sur la tige même des branches et ressemblent à de petites cerises qui, de vertes, deviennent rouges et enfin noires à l'époque de la maturité. Chaque fruit contient, juxtaposés dans une même enveloppe, deux de ces grains de café de couleur grise que nous connaissons tous. Mais avant de se trouver entre les mains de votre cuisinière, brûlé et prêt à être versé dans le petit moulin pour être réduit en poudre, combien ce pauvre grain va-t-il avoir de voyages à faire et de transformations à subir!

Sous le chaud soleil brésilien, le fruit a mûri; voici l'époque de la récolte. On a convoqué le ban et l'arrière-ban des travailleurs, comme chez nous pour les vendanges. Hommes et femmes sont disséminés çà et

p. 104


SÉCHAGE DU CAFÉ SUR LE « TERREIRO »



là dans la plantation, portant des hottes et, attachées à leurs habits, des corbeilles faites de roseaux et de bambous. C'est là dedans que, riant et chantant, ils ramassent le café. Aussitôt qu'une hotte est remplie, on va la vider sur d'étranges charrettes, immenses paniers de jonc tressé reposant sur une paire de roues pleines au moyeu jamais graissé. De là une musique infernale qui aide, dit-on, les bœufs à ramener le soir, par monts et par vaux, ces chars remplis aux bâtiments de la fazenda.

Ce spectacle, si intéressant pour le nouveau venu, rappelle, on le voit, par bien des points, nos vendanges françaises.

A la fazenda, le café est d'abord déposé en petits tas sur un certain nombre de séchoirs en bitume ou en terre battue, puis, exposé au soleil en couches minces, retournées plusieurs fois; il est ensuite mouillé, puis remis au séchoir, ce qui fait éclater son écorce; il passe enfin dans une série de machines qui le décortiquent, séparent les deux grains, le vannent et le trient en plusieurs catégories de valeur différente. Car il faut noter en passant que le Brésil, fournisseur, à lui seul, des trois quarts de la consommation du monde, n'a pas sa marque propre. La ménagère ne le connaît pas et demande à son épicier du café moka, du café de la Martinique, du Guatémala, d'Haïti ou du Mexique, mais pas du brésilien. Il faut donc que le planteur de cette nationalité arrange son café pour qu'il paraisse

de telle ou telle qualité et qu'il le trie à cet effet. La dernière catégorie, la plus commune, le gros grain, prendra seule le nom de café de Rio; toutes les autres porteront des noms étrangers au véritable pays de production.

Bref, voici votre café trié et tout prêt à être mis en sac; c'est ce que l'on fait immédiatement. Chaque sac pesant une *aroba* (ou 15 kilos) est renfermé dans un autre sac de cuir qui le préserve de l'humidité. Le tout est expédié à la gare la plus proche suivant l'état des chemins, soit à dos de mule, soit sur un de ces grands chars à musique dont j'ai parlé tout à l'heure, débarrassé pour cette circonstance de son large panier d'osier et attelé de dix, quinze et jusqu'à vingt bœufs, suivant l'importance du chargement.

Le chemin de fer transportera mon grain de café et tous ses petits frères à Rio ou à Santos, suivant la situation de la plantation où il est né. Là, il attendra dans les magasins d'un consignataire un navire à destination du Havre ou de quelque autre port français ou étranger, et, à cet effet, sera transféré de son premier sac dans un autre plus grand donnant un poids de 50 ou de 60 kilos, suivant le port destinataire.

Il est au Havre, mon grain de café. Il va encore donner lieu à bien des spéculations jusqu'à ce qu'il arrive enfin dans un de ces petits sachets de papier entourés de faveurs roses ou bleues et sur lesquelles on voit en grosses lettres : « *Café surfin, pur moka, un 1/2 kilo.* » Or, il n'est pas pur, car il a subi au Havre ou

ailleurs des mélanges avec d'autres cafés d'autres pays; ce n'est pas du moka; et vous m'étonnerez bien si, en pesant votre demi-kilo, vous trouvez une livre; mais enfin, ceci, c'est du commerce...

Seulement, ce qu'il y a de bien vrai, c'est que votre cuisinière l'a acheté, ce faux demi-kilo de café, 2 fr. 50 ou 3 francs, et cependant il n'a pas été payé au planteur plus de 30 ou 35 centimes. Pourquoi cette énorme différence, et pourquoi les prix se maintenant toujours assez élevés pour la consommation, la production éprouve-t-elle une baisse si terrible qu'elle est totalement paralysée dans certaines contrées?

Ce sont des questions auxquelles je vais essayer de répondre, car elles ont été dernièrement à l'ordre du jour par la campagne menée en France en faveur de la baisse des droits de douane sur le café.

Une réduction de ces droits vraiment exorbitants (1 fr. 56 le kilo) ne produirait pas, je le crains, la hausse qu'en espèrent ses partisans. En effet, cette baisse vient surtout de la surproduction. Effectivement, si nous jetons les yeux sur les tableaux de production et de consommation, nous voyons que la première a presque doublé en moins de vingt-cinq ans et que la seconde, bien qu'elle ait augmenté aussi dans de notables proportions, n'a pu, cependant, suivre la marche follement ascensionnelle de la production.

Il y a lieu de faire remarquer que le tableau de consommation du monde ne donne ici que la consomma-

tion de l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, la Belgique, la France, la Suisse et les Etats-Unis. Ces totaux sont ceux des grands marchés qui approvisionnent le monde, les éléments d'appréciation faisant défaut pour les pays non cités et parmi lesquels le Brésil lui-

PRODUCTION ET CONSOMMATION DU CAFÉ							
ANNÉES	PRODUCTION du monde (en sacs de 60 k.)	PRODUCTION du Brésil (en sacs de 60 kilos.)	PROPORTION de la production du Brésil par rapport à celle du monde	CONSOMMATION de la France	CONSOMMATION des États-Unis	CONSOMMATION du monde
1876	7.185.000	3.500.000	48 1/2 %	....	....	....
1891	9.297.000	5.308.000	57 %	1.168.000	3.884.300	8.546.898
1897	12.608.000	8.680.000	68 %	1.202.000	4.348.000	8.955.248
1898	13.760.000	9.900.000	72 %	1.146.166	4.658.813	9.284.481
1899	13.265.000	9.400.000	71 %	1.288.500	5.502.800	10.388.700

même (qui achète sur place) et les pays de la Plata sont des facteurs importants de consommation. On doit également tenir compte d'un stock en magasin, toujours assez considérable; mais si large qu'on fasse la part de ces prévisions, la moyenne de la consommation n'atteint pas celle de la production, qui est pour les trois dernières années de 13,211,000 sacs.

J'ai donné dans ce tableau la consommation de la France pour montrer combien ce facteur est de peu

d'importance vis-à-vis de la consommation totale. Une réduction des droits dans notre pays n'amènerait donc pas pour le Brésil une hausse bien appréciable, et à coup sûr pas en rapport avec le trou qui serait fait à notre budget.

Toutefois, eu égard à notre commerce d'exportation, qui souffre des droits élevés dont sont frappés nos articles au Brésil, il y aurait lieu d'établir un traité de commerce sur des bases plus équitables de part et d'autre, et dont les deux pays, à coup sûr, se trouveraient bien (1).

J'ai donné également la consommation des Etats-Unis, qui absorbent à eux seuls plus d'un tiers de la production du monde.

Donc, la réduction des droits en France n'amènera qu'un soulagement infime à la crise terrible dont souffre le Brésil par la mévente du café.

C'est dans la surproduction qu'il faut voir le mal, et c'est de ce côté qu'il faut chercher un remède.

Jusqu'ici, le Brésil a surchauffé la production; nous voyons, en effet, qu'il fournissait seulement, en 1876, 48 1/2 % de la production totale, et qu'en 1898 il en fournit 72 %.

Depuis plusieurs années, les propriétaires, mis en

(1) La Chambre, dans ses dernières séances du mois de juin 1900, a approuvé une convention franco-brésilienne par laquelle les droits sur les cafés sont réduits en France de 20 francs par 100 kilos, et les produits français paieront désormais la taxe minima du tarif brésilien.

goût par la facilité de cette culture, son produit d'abord suffisamment rémunérateur et son écoulement assuré, avaient planté sans compter, s'endormant dans une sécurité trompeuse et négligeant les conseils de ceux, plus prévoyants, qui préconisaient l'idée de la polyculture. Aujourd'hui, le réveil est arrivé : le café se vend à Santos 0 fr. 54 à 0 fr. 60 le kilo, et l'on craint une forte baisse.

Par suite, le mot d'ordre est qu'il faut restreindre la production du café et s'adonner à la polyculture, jadis tant décriée. On cultivera la canne, le manioc, les haricots; les terres inférieures pour le café, et qui en seront susceptibles, nourriront des animaux (l'Etat de Saint-Paul est tributaire de l'étranger pour toutes les denrées à l'exclusion du café), et on arrivera facilement à diminuer la récolte d'un cinquième, ce qui suffira pour rétablir l'équilibre entre l'offre et la demande et amènera forcément une hausse de prix.

C'est ainsi que beaucoup de fazendeiros paulistes croient en l'avenir et affirment qu'il n'est pas plus brillant placement, actuellement, que l'achat d'une fazenda de café.

En effet, disent-ils, bien qu'on estime généralement qu'un pied de café coûte un franc à son propriétaire quand il est arrivé à son point de rendement, c'est-à-dire à la quatrième année, les prix des fazendas de l'Etat de Saint-Paul, en 1891-1892, alors que le café se payait 100 et 110 francs le sac, atteignaient des

sommes fabuleuses en raison de leur rendement également extraordinaire, et on était arrivé à estimer un caféier à raison de 5 ou 6 francs. C'est-à-dire qu'une propriété de 100,000 pieds en rapport ne coûtait pas moins de cinq ou six cent mille francs.

Dans ces conditions, les fazendeiros, se basant d'une part sur la valeur de leur propriété, de l'autre sur son rendement, ont pensé qu'ils pouvaient emprunter à des taux effrayants de 24 % l'an, avec des engagements d'échéances exorbitants qui les liaient pieds et poings à leur créancier en cas de non-payement d'une seule échéance. Avec l'argent prêté, les uns faisaient la fête, les autres augmentaient leurs plantations, gagnant et gagnant toujours sur la forêt. Aucun ne pensait à rembourser.

La baisse est arrivée.

Ce qui se vendait cent dix francs se vend aujourd'hui trente-deux : les échéances restèrent impayées; et c'est ainsi qu'en ce moment de riches fazendeiros se trouvent sur la paille et les banques hypothécaires et autres surchargées de propriétés dont elles ne savent que faire. Et c'est ainsi, également, qu'une fazenda de 100,000 pieds de café, dont le propriétaire a refusé cinq cent mille francs en 1892, est à vendre pour cent mille.

On fait alors le raisonnement suivant : Si vous achetez une propriété en friche, vous devrez attendre quatre ans le premier revenu, et vous ferez peut-être une affaire médiocre; mais si vous achetez une fazenda en

plein rendement, avec tout le matériel (qui a coûté cher), au prix d'un franc par pied de café (c'est à peu près le prix actuel), vous ferez encore un placement magnifique, même avec les prix de vente avilis, tels qu'ils le sont en ce moment.

En effet, d'après des renseignements dignes de foi, une propriété de 100,000 caféiers, payée 100,000 francs, donnerait encore en chiffres ronds, et en laissant une marge de quelques milliers de francs à l'aléa, le très joli revenu de 35,000 francs.

Le fazendeiro ajoute que le café remontera, et que le prix de la propriété remontera avec lui; car, dit-il, nous sommes en présence d'une crise qui ne peut durer. Ceux qui n'ont pas les reins assez solides sont obligés de sauter; d'autres, pris par les conditions draconiennes des contrats de prêts auxquels ils ont souscrit, se voient acculés à la vente forcée pour ne pas tout perdre (1) : de là cette baisse exagérée de la valeur foncière, qui descend de 1892 à 1900 dans la proportion effrayante de 75 %.

En un mot, nous sommes en présence, à Saint-Paul, d'une panique analogue à celles que l'on voit parfois à

(1) Il y a quelques années, bien des fazendeiros paulistes empruntaient dans les conditions suivantes : 24 o/o par an; à la première échéance impayée, la propriété donnée en gage par le débiteur devient celle du créancier. Le malheureux débiteur préfère alors vendre lui-même avant la saisie, même avec perte, plutôt que d'abandonner au créancier un gage d'une valeur deux ou trois fois supérieure au montant du prêt.

la Bourse, où des titres exceptionnellement sûrs baissent au-dessous de leur valeur réelle; c'est le moment de les acheter. C'est le moment, aussi, d'acheter une fazenda à Saint-Paul.

Tout d'abord, ce raisonnement flatte beaucoup. Il ne faudrait cependant pas l'accepter dans tout son optimisme absolu.

Sommes-nous au plus bas prix du café? Pour cela il faudrait que la surproduction s'arrêtât tout net, puisque la consommation ne peut plus la suivre. Malheureusement, elle ne peut s'arrêter du jour au lendemain.

Il faut tenir compte, en effet, de la vitesse acquise, des plantations créées depuis un, deux, trois ou quatre ans, qui vont peu à peu arriver à leur période de rendement et qui ne permettent pas d'enrayer la marche ascendante de la surproduction avant quatre ans au minimum.

Il faut aussi tenir compte des habitudes invétérées, de la répugnance à tenter des innovations et à renoncer bénévolement au bénéfice de résultats malgré tout espérés. Et cela est si vrai que dans le voyage de 1,200 kilomètres accompli dans l'intérieur de l'Etat de Saint-Paul, j'ai vu un grand nombre de toutes jeunes plantations, et j'ai traversé des forêts en feu qui prouvaient que le fazendeiro, confiant dans l'avenir, gagnait encore, cette année comme les précédentes, un peu de terrain sur la forêt pour le planter en café.

Cependant le revenu de 35 % donne une belle marge à la baisse du café, et l'achat d'une fazenda à Saint-Paul semble encore aujourd'hui une assez bonne affaire.

Je viens de parler tout à l'heure d'un voyage effectué dans l'Etat. Il fut rapide, mais charmant, et j'y ai pris trop de plaisir pour pouvoir résister à celui de vous le raconter. Ceux qui sont hantés encore par les visions lointaines de Gustave Aymard et de Fenimore Cooper verront que l'on voyage au Brésil aussi bien et même mieux qu'en Europe. Je vais peut-être enlever à quelques-uns une illusion dernière, mais, je dois l'avouer, dans cette expédition, je n'ai pas eu la joie de fumer le calumet de paix avec « Langue-de-Vipère » ou « Œil-de-Faucon ». Je n'ai même pas vu la queue d'un serpent à sonnettes ! Ce n'était pas l'époque, paraît-il. Je répétais cela à un ami établi depuis quatre ans au Brésil ; il m'a répondu qu'à chaque saison on lui disait toujours que ce n'était pas l'époque... Il y en a cependant, car j'en ai vu toute une collection dans des bocaux.

Après tout, ils venaient peut-être d'Europe !

Comme je déplorais dans une fazenda de n'avoir pas le plaisir de pouvoir raconter que j'avais échappé par miracle à la morsure d'un énorme boa (dans un récit de voyage, ça fait toujours très bien de raconter qu'on a échappé à la morsure d'un énorme boa), le fazendeiro me fit présent de la photographie d'un superbe *surucutinga,* espèce particulièrement venimeuse, qu'il préten-

dait avoir surpris dans son sommeil. Entre nous, je le soupçonne de m'avoir un peu blagué, mais ne le lui dites pas...

J'arrivais dans l'Etat de Saint-Paul, porteur d'une lettre de recommandation pour M. F. de M..., ingénieur en chef de la Compagnie Paulista, la plus importante compagnie de chemin de fer de l'Etat. Quelqu'un me disait un jour que les lettres de recommandation ne servaient à rien! J'ai pu me rendre compte parfois de la vérité de cette théorie, mais ce ne fut certes pas le cas avec M. de M..., qui m'accueillit non pas en étranger, mais comme un parent ou un ami intime. Il eut l'amabilité de me venir chercher à Saint-Paul pour me conduire chez lui à *Jundiahy*, jolie petite ville à deux heures de la capitale, point terminus de la Compania Paulista, et où sont concentrés tous les services de l'exploitation.

La compagnie, formée avec des capitaux en majorité brésiliens, est une des plus prospères du Brésil. Elle donne 12 % du capital initial à ses actionnaires, ce qui indique déjà une belle situation. Son réseau est de 900 kilomètres, dont 435 de voie large à $1^{m},60$ et le reste en voie étroite à 1 mètre. Cette particularité donne lieu à bien des inconvénients, dont le principal est un double transbordement de marchandises, fort onéreux; mais elle est fréquente au Brésil. Ainsi, pour me rendre de l'Etat de Rio dans celui de São Paulo, je dus changer quatre fois de voiture, faisant un morceau

de chemin sur la voie étroite à un mètre, et un autre sur la voie large. Cela vient de ce que, dans le principe, les concessions accordées n'exigeaient pas une largeur unique, et chaque concessionnaire exécutait son travail à son idée. Maintenant, il est bien difficile de remédier à cet état de choses.

La longueur des réseaux et l'absence de banques et de transactions font que beaucoup de compagnies brésiliennes de chemin de fer ont adopté le système d'un train de payement pour régler les appointements mensuels de tout leur personnel. Tous les mois, un train spécial auquel est attaché un wagon aménagé à cet effet, et comportant un bureau et une chambre à coucher, emporte le caissier de la compagnie et parcourt avec lui tout le réseau, s'arrêtant dans les gares, aux postes des cantonniers et sur la voie même, en pleine brousse, là où on trouve les ouvriers en train d'exécuter leur travail et de nettoyer la voie.

Mais la Paulista a donné une plus belle ampleur à son train de payement en le transformant en un train spécial d'inspection. A cet effet, elle a offert à ses chefs de service un superbe wagon, composé de : salon, salle à manger, cuisine, salle de bain et cinq chambres à coucher, pour l'inspecteur général directeur de l'exploitation, l'ingénieur en chef du matériel et de la traction, l'ingénieur en chef de la voie, le chef de la comptabilité et le chef du trafic... Tous les mois, ces messieurs inspectent tout le personnel placé sous leurs

ordres, dans des conditions royales de confortable et d'agrément inconnues de nos ingénieurs français. C'est bien américain; c'est même américain du Nord!

Ce voyage d'inspection devait se faire quelques jours après mon arrivée à Jundiahy, et M. de M... me proposa de l'accompagner, M. Torres-Neves, le très sympathique inspecteur général, en ayant accordé l'autorisation. Vous pensez si j'acceptai avec enthousiasme!

En attendant le jour du départ, je visitai les environs de Jundiahy, qui n'offrent d'ailleurs rien de très particulièrement pittoresque. Par exemple, j'ai noté pendant mon séjour une procession d'une couleur locale extravagante. La veille de notre départ, j'avais été réveillé de bon matin par un bruit infernal de pétards et de fusées. Infernal n'est peut-être pas ici l'expression appropriée, car tout ce charivari était, paraît-il, en l'honneur du Saint-Esprit... Il continua toute la journée, et vers cinq heures une longue procession parcourut toutes les rues de la ville. En tête marchait la fanfare municipale, composée en grande partie de nègres qui soufflaient dans leurs cuivres avec plus d'entrain que d'ensemble. Puis venaient des pénitents, la face recouverte de la cagoule et portant un énorme cierge. Ensuite quelques grossières statues de saints habillés de costumes bariolés étaient portées en grande pompe et suivies de petits négrillons déguisés en pages, en seigneurs Louis XV, en mousquetaires et en anges. Les anges avec leur face de moricauds, leur petite robe

blanche et deux lamentables ailes dans le dos, n'avaient qu'un rapport très lointain avec l'image mystique; ils précédaient le dais, sous lequel un prêtre portait l'ostensoir, qu'on aurait voulu voir ailleurs que dans cette mascarade. Et derrière encore, une autre fanfare municipale s'essayait sur la valse de *Faust!*... Et dire que Gounod s'est occupé une partie de sa vie à composer des airs religieux... Enfin, quoi qu'il en soit, cette procession avait un bien joli cachet d'originalité.

Tout le monde se découvrait et s'agenouillait sur son passage, car il n'y a pas, dans le peuple brésilien, de libres penseurs; mais la religion, chez ces primitifs, s'attache surtout aux formes extérieures et est fortement imprégnée de réminiscences païennes.

Les prêtres américains, il faut le dire, ne font rien pour déraciner la superstition chez leurs ouailles.

Ne dédaignant pas les petits profits prélevés sur la crédulité aveugle des fidèles, le prêtre américain, dans sa presque totalité, a bien rarement l'attitude correcte du prêtre français. J'ai couché au cours de mon voyage dans une auberge dont le tenancier n'était autre que le *padre* ou curé de l'endroit, qui joignait ce négoce temporel à la vente des indulgences et des cierges bénits. Il avait une fort jolie ménagère, et, sur l'escalier de l'hôtel, trois bambins, qui n'étaient pas ses neveux, regardaient curieusement les voyageurs.

En dehors du haut clergé, personne ne s'émeut de cette façon de faire presque générale dans l'Amérique

du Sud. Elle a même permis à un canard lancé par les journaux argentins de s'envoler très loin. Après le concile tenu l'année dernière à Rome par les évêques américains, un journal de Buenos-Ayres, je ne sais lequel, annonça que le pape allait autoriser le mariage des prêtres de l'Amérique du Sud. Ce fut dit avec tant de sérieux que les autres périodiques emboîtèrent le pas ; les journaux de province suivirent, et la nouvelle, très bien accueillie, se répandit comme une traînée de poudre. J'étais à cette époque à *Imbituva*, une petite ville de l'Etat de Parana, et j'entendis un prêtre gras et dodu discuter au café devant un auditoire attentif de consommateurs les conséquences heureuses de cet acte du saint-siège, qu'il approuvait, du reste, avec enthousiasme. A mon retour dans la capitale de l'Etat, à *Curityba*, j'appris que le Vatican avait démenti cette nouvelle sensationnelle. Je me suis demandé si le pauvre curé d'Imbituva avait accepté le démenti avec autant de joie que la fausse nouvelle.

Le 13 septembre, à sept heures du matin, nous étions tous sur le quai de la gare de Jundiahy pour prendre le train régulier qui devait nous conduire à Rio Claro, point où commence la voie étroite, qui était la seule à payer et à inspecter pendant ce voyage. On avait attaché en tête du train un grand wagon-salon dans lequel M. Torres-Neves m'invita à prendre place en compagnie de M. de M... et des autres chefs de

service, à l'exception du chef de la comptabilité, dont je devais prendre la cabine dans le wagon-lit au cours de ce voyage.

Dès la deuxième station, je quitte le salon pour monter sur la machine, sur l'aimable invite du chef de la traction. C'était la première fois que j'éprouvais cette sensation de dévorer l'espace sans rien devant soi. Les machines de la Paulista pour la voie large sont superbes. De type américain, elles pèsent 60 tonnes et ne coûtent pas moins de 80,000 francs; leurs chaudières sont établies pour résister à une pression de 200 atmosphères et donner une force de 1,400 chevaux-vapeur. Le mécanicien est logé comme un prince, avec deux coussins de cuir, à droite et à gauche, pour s'asseoir. C'est sur l'un d'eux que nous prenons place pour faire le voyage jusqu'à Rio Claro, évitant ainsi la poussière soulevée par la vitesse du train, dont la moyenne est de 70 kilomètres à l'heure avec un maximum, par moments, de 90 kilomètres. En avant du foyer, une petite fenêtre vitrée, qu'on ouvre ou qu'on entr'ouvre à volonté, permet de se protéger contre la violence de l'air : et devant, la voie déroule son long ruban de rails qui semble courir vers nous; et devant, c'est l'espace immense que l'on boit dans une griserie de vitesse, tandis que les plaines et les vallons plantés de caféiers se succèdent rapidement. A côté de moi, le chauffeur enfourne incessamment des pelletées de charbon dans la gueule du monstre, qui n'en fait qu'une bouchée.

Après Campinhas, où nous avons déjeuné, nous passons le *rio Asibara* sur un pont de construction récente. Comme les machines de la compagnie sont beaucoup plus puissantes que leurs devancières, elles ont aussi un poids bien supérieur. Il en résultait que les ponts établis au moment de la construction se trouvaient trop faibles. C'était peu de chose pour une puissante compagnie; on se borna à commander des ponts plus forts et à en transporter les pièces auprès de chaque rivière. Le pont du rio Asibara, qui mesure 50 mètres de large environ, était le plus important. Il suffit de trois jours, sans interruption appréciable du service, pour démolir le vieux pont et remonter le neuf. C'est là un beau travail qui fait le plus grand honneur aux ingénieurs brésiliens qui l'ont conçu.

A Rio Claro (à 135 kilomètres de Jundiahy), nous laissons le train continuer sa route sur la voie large et nous prenons place dans le train spécial qui va nous faire parcourir tout le réseau étroit de la Compagnie. Il est composé du wagon des chefs de service dont j'ai déjà fait la description, d'un autre wagon un peu plus petit pour le caissier et les sous-chefs de service, et enfin du wagon de payement divisé en deux parties, une servant de bureau au payeur, l'autre destinée à loger les employés du train et les veilleurs de nuit pendant tout le trajet. En effet, la Compagnie Paulista distribue tous les mois près de 500,000 francs à son personnel. Les voleurs ne l'ignorent pas, et on a découvert, quel-

ques jours avant notre départ, toute une bande organisée qui devait attaquer le train et s'emparer de la petite fortune que nous emportions avec nous. On a coffré les criminels, mais à tout hasard M. Torres-Neves a emmené cinq veilleurs, armés de bonnes carabines, pour garantir la nuit nos précieuses personnes.

Nous partons, et c'est à *Araraquara* que nous nous arrêtons pour la première fois pour payer le personnel. On avouera que le nom de cette petite localité n'est pas très euphonique. Jusque-là j'étais resté dans le salon, où nous étions environnés d'un nuage de poussière fort désagréable dû à la vitesse du train et à l'usage général au Brésil de balaster simplement la voie en terre, système économique comme premier établissement, mais plus coûteux comme entretien que l'empierrement.

Mais ces messieurs, décidément, comprennent fort bien le confortable. Ils ont fait installer sur le chasse-pierres de la locomotive un petit banc pour s'asseoir et un autre pour reposer les pieds. M. Torres-Neves me propose d'y aller. Placé ainsi devant la locomotive, on n'a plus ni la poussière soulevée par elle, ni la chaleur du foyer. La sensation est nouvelle pour moi : nous marchons à une vitesse de 70 kilomètres à l'heure; l'air me fouette violemment la figure; tout d'abord je respire mal, et mes yeux pleurent comme deux fontaines; mais je m'y fais très vite, et je n'ai bientôt plus que la sensation exquise de l'air frais qui passe et de la gri-

serie de la vitesse. Rien n'est comparable à cela. Dans une course folle d'automobile, vous avez encore devant vous un garde-crotte, tandis qu'ici il n'y a rien que le vide, et le rail qui court, court et court toujours au-devant de vous. C'est effrayant et charmant à la fois.

Je note en passant la propreté presque exagérée de la voie; pas une herbe : le terrain est relevé et ratissé comme une allée de parc. Pour un peu, j'aurais honte de jeter mon cigare de peur de salir le chemin!

Nous entrons bientôt dans une riche région de café. On en voit de grandes étendues, et les plantations, correctement alignées, ressemblent de loin à notre beau vignoble bordelais. De temps à autre, nous traversons des morceaux de forêts éventrées par la voie de fer, et notre sifflet trouble dans leur sommeil et leur quiétude des nuées de perroquets et d'oiseaux au plumage multicolore qui s'envolent dans un ramage assourdissant.

Puis, à perte de vue, voici maintenant une plaine immense inhabitée; quelques arbustes au tronc rabougri et tortueux, ne dépassant guère $1^{m},50$, recouverts de maigres feuilles, indiquent ici la pauvreté de la terre. Cette brousse sauvage et mélancolique est peuplée seulement de serpents et de quelques autruches. L'homme n'a pas osé essayer de la féconder. Mais bientôt nous retrouvons les forêts et les belles plantations de caféiers qui ne nous quittent plus jusqu'à *Jaboticabal*, où nous arrivons pour le dîner.

Jaboticabal est le point extrême de la Compagnie

Paulista. Cette petite ville est pour ainsi dire le dernier jalon du monde civilisé; à une vingtaine de kilomètres en arrière, commencent les forêts vierges inexplorées qui vous conduisent dans le sud-ouest, aux confins du Parana. Elle est située à 359 kilomètres de Jundiahy et 450 kilomètres du port de Santos. Fondée en 1857, élevée au rang de bourg en 1880, cette localité est restée longtemps stationnaire à cause de son éloignement. Le chemin de fer, qui rapproche les distances, lui a donné un vigoureux essor. Le nombre des habitants s'augmente rapidement de colons qui viennent se fixer sur le riche et vaste territoire de ce municipe (ou arrondissement), l'un des plus grands de l'Etat de São Paulo. Le pays est plat et les terres, en général, de première qualité. On peut y acheter des terrains dans des conditions avantageuses, bien que l'éloignement du port, pour l'exportation du café, soit toujours un inconvénient onéreux. Pour les personnes ne disposant que d'un capital restreint, la municipalité possède des milliers d'hectares de terres en friche qui pourraient être louées dans de bonnes conditions.

Ce système a l'avantage de permettre au petit capital de s'installer, lui aussi, et de s'employer tout entier au défrichement, tandis que l'achat de terrains l'immobilise en partie. Le bas prix de la location lui permet de trouver réellement une large rémunération de son travail. Toutefois une famille nombreuse trouvera seule cette rémunération, la main-d'œuvre étant sou-

vent difficile à trouver. On devra également observer que le café demande quatre ans avant de rapporter ; durant ces quatre années, étant loin de tout, on ne devra compter que sur ses seules ressources. Le colon s'installant ainsi agira donc sagement en louant et défrichant moins que ses moyens ne le lui permettent, afin de conserver une avance qui l'aidera à vivre durant les premières années. Plus tard, quand la récolte sera venue, il aura toujours le temps de relouer de nouvelles terres et de les défricher avec le revenu de la première plantation.

De la ville même de Jaboticabal, il n'y a pas grand'-chose à dire. Ces cités nées d'hier se ressemblent toutes : grandes voies boueuses en hiver et poussiéreuses en été, bordées irrégulièrement de maisons en rez-de-chaussée ou de jardins potagers; petit jardin public où l'on s'esquinte à faire pousser des plantes d'Europe qui dessèchent, tandis que dans les nôtres on s'efforce d'acclimater des plantes tropicales qui grelottent et gèlent; hôtel de ville quelconque, église neuve sans style, et — charrue avant les bœufs — tout cela éclairé souvent à l'électricité, alors qu'on attend encore un système, même primitif, d'égouts ou une canalisation d'eau potable!

Nous dînons convenablement à l'hôtel de Jaboticabal, et, après une courte promenade, nous rentrons à la gare, où chacun se retire dans sa cabine du wagon-lit. On y est fort bien. Mais je fus réveillé plusieurs

fois par des coups de sifflet qui semblaient se répondre dans la nuit. Je me demandais ce que cela pouvait être, et le lendemain matin seulement j'eus l'explication de ce sifflet trouble-sommeil : les veilleurs de nuit avaient reçu l'ordre de siffler de demi-heure en demi-heure pour montrer leur vigilance à attendre l'œil ouvert et carabine au poing les voleurs, qui, du reste, ne vinrent ni cette nuit-là ni les suivantes...

Nous quittâmes Jaboticabal à cinq heures du matin, pour arriver à neuf heures à *São Carlos do Pinhal*, jolie petite ville accrochée à flanc de coteau, sur laquelle on a un bien joli coup d'œil en arrivant en chemin de fer.

Cette gare, où nous déjeunons, est le point de jonction de deux embranchements de la compagnie : un qui se termine pour le moment à Sainte-Eudoxie (à 62 kilomètres de São Carlos), et l'autre s'arrêtant à Ribeirão Bonito, simple amorce de 40 kilomètres seulement. Nous allons aujourd'hui inspecter et payer ces deux lignes, et nous reviendrons dîner et coucher à São Carlos. C'est un de ces messieurs qui m'indique ainsi le tableau de service de la journée, tout en arrosant une côtelette de sauce anglaise et de piments qu'il aime immodérément...

Nous partons à dix heures pour Sainte-Eudoxie. C'est une des régions caféières les plus importantes. Aussi loin que le regard puisse aller, on ne voit que du café et encore du café. Assis toujours devant ma loco-

motive, je fume ma pipe en admirant ce spectacle. De temps à autre, nous rencontrons sur la voie une équipe de cantonniers. Le train s'arrête alors en pleine plantation et, tandis que le caissier fait la paye à la queue du train, nous descendons nous dégourdir les jambes et cueillir une fleur de caféier pour orner notre boutonnière. Nous sommes pourtant bien loin du boulevard, et il est tout à fait inutile de faire du chic...

Cependant, dans cette plaine immense, véritable océan de caféiers, le soleil tape dur, et malgré l'air frais qui passe, je le sens qui me cuit le nez, la figure et les mains. Nous ressemblons, mes camarades de route et moi, sur notre chasse-pierres, à de jeunes écrevisses en promenade dans un court-bouillon.

De retour à São Carlos à trois heures du soir, nous repartons de suite pour Ribeirão Bonito. Cette fois, notre train ne se compose plus que de la voiture de payement, et devant la locomotive, qui tire et pousse tout à la fois, on a fixé un petit wagon-salon minuscule précédé d'un balcon couvert. C'est de plus fort en plus fort! Maintenant, nous ne sommes même plus gênés par le soleil!

Comme le mécanicien ne voit plus sa voie qu'imparfaitement, notre wagon est muni d'un frein westinghouse, que manœuvre un de ces messieurs. Nous avons l'occasion de nous servir, car dans la traversée d'une forêt nous trouvons un arbre tombé récemment dont les dernières branches éraflent les rails. Nous descen-

dons; le mécanicien, se transformant en bûcheron pour la circonstance, a vite fait d'enlever les quelques branches à coups de hachette, et nous continuons notre route. Le paysage est plus animé et plus accidenté de ce côté qu'en allant vers Sainte-Eudoxie, mais les plantations caféières dominent toujours. Nous traversons bien de temps à autre quelques lambeaux de forêt protestant encore contre cet envahissement; mais toujours, en les quittant, nous retombons sur de jeunes plantations d'un an ou deux. Peu après São Carlos, nous en avons même traversé une à laquelle on mettait le feu pour planter encore sur ses cendres fumantes le précieux arbuste. Allez donc, dans ces conditions, arrêter la surproduction!

Au retour il fait nuit noire, et, bien avant d'arriver sur le lieu de l'incendie, nous l'apercevons qui embrase tout le ciel. La forêt se venge : avec la chaleur des jours précédents, la voilà qui brûle comme un tas de paille; le feu va plus vite et plus loin qu'on ne voudrait, et dans la clarté rougeoyante nous apercevons toute une famille de pauvres nègres essayant vainement de protéger leur masure. Mais le train file, rapide, et très vite la sinistre vision s'évanouit.

Bientôt après, contraste saisissant, nous apercevons la paisible colline de São Carlos, mouchetée des feux électriques de la jeune cité.

Le buffet de São Carlos possède un chef remarquable et nous faisons honneur au dîner exquis qui

nous est offert pour faire ensuite une longue promenade dans la ville.

São Carlos do Pinhal est le chef-lieu d'un municipe important où l'on cultive le café en grande abondance. Grâce aux embranchements du chemin de fer, cette petite localité, qui n'était qu'une bourgade en 1875, est déjà maintenant une véritable ville et est appelée à prendre un très grand développement. On y trouve déjà plusieurs médecins, pharmaciens, notaires, avocats et journalistes... En un mot, tous les fléaux de la civilisation! Elle possède même un café-concert, et, sur le tableau fixé à la porte de cet honnête établissement, j'aperçois en gros caractères : « Chansonnettes de genre, par Mlle Nini, des concerts de PARIS! » Importation bien française, qui ne paye pas de droits...

Le jour suivant nous laissons le petit wagon pour reprendre notre place sur le chasse-pierres, où l'on est mieux pour admirer. Cette journée pourrait s'appeler la journée des écrasés. En effet, la Compagnie Paulista, comme presque tous les chemins de fer au Brésil, n'a pas de clôtures le long de la voie. Dans les solitudes traversées, point n'est besoin de semblables protections, surtout ici où il y a peu d'animaux, l'unique culture étant le café et l'élevage étant absolument négligé. Mais dans toute la région que nous allons parcourir aujourd'hui, nous avons à traverser de grandes étendues plates ou légèrement vallonnées. On ne voit pas un pied de café dans toutes ces plaines,

propres surtout à l'élevage. Malgré une sécheresse prolongée de deux mois, l'herbe qui les recouvre est très touffue et très verte, et cependant c'est à peine si, de temps à autre, on aperçoit de rares troupeaux de bœufs semblant être là pour indiquer seulement que l'élevage pourrait y être tenté utilement.

Il y en a assez cependant pour que, par deux fois, nous soyons obligés de ralentir et même de stopper parce qu'un de ces animaux nonchalants et cornus est couché sur la voie. Ce n'est qu'à la troisième invitation de notre sifflet strident qu'il consent à se lever et à nous laisser passer. Sur le chasse-pierres, où rien ne nous protège, cela fait un effet bizarre d'arriver à toute vapeur sur cette masse inerte qui nous regarde d'un air idiot, et la perspective de recevoir un bœuf sur les genoux cause une sensation plutôt désagréable. Avec les animaux de moindre importance, on ne prend pas autant de précautions : nous avons jeté à l'eau, au passage d'un pont à claire-voie, toute une famille de pauvres petits cochons noirs. Ils couraient affolés devant le train, au lieu de se jeter de côté; arrivés au pont, ils voulurent continuer et firent un plongeon dans la rivière, qui grondait à quelques mètres au-dessous de nous. Et par une coïncidence assez bizarre, ce mêmc jour, en entrant dans une gare, le même fait s'est reproduit avec un chien que nous avons vainement essayé de rejeter de côté; il n'a pas voulu comprendre et s'est obstiné à aller faire une promenade dange-

reuse sous les roues de la locomotive. Ce fut un véritable suicide, et peut-être avait-il des chagrins d'amour... On ne saura jamais!

A *Visconde do Rio Claro* (1), nous prîmes l'embranchement de Jahú. Il compte 143 kilomètres. Statistique indiquant son importance : cette ligne a transporté à elle seule 50,000 tonnes de café dans le seul mois d'août de l'année 1899! Tout n'est pas planté encore, cependant, car nous traversons à plusieurs reprises des forêts où j'aperçois des arbres énormes et d'une hauteur prodigieuse.

Sur la voie de Jahú se trouve, à la station de *Dous Corregos*, un nouvel embranchement en construction dont 31 kilomètres seulement sont livrés à l'exploitation, jusqu'à la petite gare de Campos-Salles, du nom du président de la République, qui possède à un kilomètre de là une très belle fazenda de café.

Nous arrivons de bonne heure à Jahú, ce qui nous permet d'aller visiter en voiture, à quelques lieues de là une grande fazenda dont le propriétaire nous retient à dîner.

Le lendemain, de bon matin, nous repartons à grande allure pour le retour. Nous arrivons à Rio Claro à midi et nous nous croisons avec le train régulier allant à São Paulo. Grande affluence dans la cour de la gare :

(1) Cette localité s'appelait autrefois *Feijão*, qui veut dire haricot. Elle l'a changé pour prendre le nom plus aristocratique de Visconde do Rio Claro, qui est celui d'un important propriétaire de la région.

chevaux de selle pour hommes et femmes, mules de bât qui apportent le café des plantations lointaines, chars attelés de quatorze bœufs ou d'une douzaine de mules, amenant celui des fazendas plus rapprochées, hommes de peine, cireurs de bottes, et jusqu'à un crieur du *Petit Journal!* C'est le dernier mot du progrès!

Avant de quitter Rio Claro pour rentrer à Jundiahy, nous visitons les ateliers de la compagnie et le dépôt des machines de la voie étroite. Il y a, là soixante ou quatre-vingts locomotives, toutes de type anglais ou américain. Pas une marque française. Comme j'en fais l'observation, on me dit que jamais on ne reçoit de propositions de France... Combien de fois, au cours de ce voyage, ai-je eu le regret de constater ainsi l'incurie de notre industrie nationale! Mais quand on veut parler de ces questions à qui de droit, alors qu'on n'est pas «élève de l'Ecole», on se heurte à des messieurs stupidement importants qui vous font comprendre que ces détails ne les regardent pas. Ils ont un sourire incrédule, et insolent par-dessus le marché, quand on leur dit avoir vu à l'étranger des ingénieurs aussi instruits qu'eux-mêmes, bien que ne sortant pas de l'Ecole polytechnique de Paris. Et pendant ce temps, peu à peu, nous quittons le premier, puis le second, puis le troisième rang, remplacés par des nations où le corps des ingénieurs est moins solennel, moins fermé, mais tout aussi savant et beaucoup plus pratique.

Toutes les machines de la voie étroite se chauffent au bois; cela fait pour la Compagnie une économie de plusieurs millions par an, car le bois est très bon marché et le charbon très cher. Ce système, employé par un grand nombre de compagnies, est encore un des facteurs de destruction des belles forêts brésiliennes. Il y en a tant encore, et de si grandes, de si vastes, que l'on vous rit au nez si l'on veut en prédire la disparition. Si grandes soient-elles, on en verra la fin cependant, et je ne sais si ce ne sera pas un malheur pour le Brésil, qui voit déjà certains de ses Etats perdus, décimés par les sécheresses périodiques. Des pays, comme le Mexique par exemple, ont, eux aussi, défriché à outrance et haché les belles forêts qui couvraient leurs territoires. Aujourd'hui, ils reconnaissent leur erreur un peu tard; et pour parer aux calamités produites par le déboisement, les gouvernements prennent des mesures énergiques pour conserver ce qui reste encore debout et encourager le reboisement. Le Brésil en arrivera là. Je reconnais toutefois avec les planteurs et les ingénieurs de chemin de fer que ce ne sera pas de sitôt, les Etats de São Paulo, Parana et Matto Grosso, pour ne citer que ceux-là, possédant encore des centaines de mille hectares entièrement couverts de bois vierges où l'homme n'a pu jusqu'ici pénétrer.

Nous rentrâmes le soir à Jundiahy, et quelques jours après je prenais congé de M. de M... et de son ai-

mable famille pour me rendre dans une fazenda de l'intérieur et m'instruire sur les différents travaux auxquels donnent lieu le caféier et la récolte du café.

La baisse du grand produit de ce pays n'empêche pas le fazendeiro de bien vivre à la fazenda, et l'air réjoui et heureux qui s'épanouit sur toutes les figures étonne agréablement. Les distractions sont rares, cependant, mais on y mène la vie patriarcale, qui a bien aussi ses joies. Loin des bruits du monde, le fazendeiro accueille le voyageur avec une cordialité touchante. On ne vous presse pas de questions fatigantes; mais on s'empresse autour de vous, on vous initie, en quelques mots, aux habitudes de la maison; le chef de la famille vous présente à sa femme et à ses nombreux enfants, puis à un oncle, à une tante, à un ami de la famille, à des neveux, que sais-je! car, au Brésil, les familles composées du père, de la mère et d'un ou deux enfants sont rares... Les présentations faites, vous voilà vous-même de la maison. Vous irez, vous viendrez à votre guise. Vous resterez trois jours ou trois mois, comme il vous plaira, sans que jamais vous puissiez soupçonner être de trop. Ce pays est le paradis des parents pauvres, et Balzac n'aurait pu écrire ici les tristesses du cousin Pons.

Et là encore, c'est en vain que j'ai attendu sur la table le fameux fejão et la farine de manioc, dont on m'avait souvent entretenu avant mon départ. Certes, le peuple se nourrit presque exclusivement de ces den-

rées, mais le fazendeiro bien établi, ayant un nombre respectable de caféiers au soleil, vit bien, je vous assure. Il fait personnellement une consommation très restreinte de cette excellente farine, à laquelle il préfère tout de même une bonne miche de pain frais.

Le soir de mon arrivée, je ne fus pas peu étonné de voir toute la maison éclairée au gaz acétylène, et le menu alléchant qui me fut présenté sur une table irréprochablement servie me renvoya bien loin des prédictions des Cassandres européens. Je me rappelle surtout une certaine *canja*, dont il faut que je vous donne la recette; et quand vous en aurez goûté, vous m'en direz des nouvelles!

La *canja* n'est autre qu'une poule au riz; mais elle ne ressemble en rien à la poule au riz de chez nous : prenez une belle poule, coupez-la en morceaux que vous lavez avec soin pour enlever tout le sang; mettez dans une casserole deux bonnes cuillerées de graisse de porc et laissez bien chauffer; jetez dedans trois pincées de sel, deux de poivre, quelques petits oignons et tournez un peu; ajoutez maintenant les morceaux de la poule et laissez sauter pendant vingt minutes pour prendre une belle couleur. Versez deux litres et demi d'eau chaude dans la casserole et laissez bouillir doucement jusqu'à ce que la poule soit un peu cuite; jetez alors 300 grammes de riz bien lavé dans le bouillon; mettez sur un feu très doux afin de cuire le riz sans le mettre en bouillie, et laissez réduire le bouillon d'un tiers en-

viron. Quelques minutes avant de servir, ajoutez un bouquet d'herbes aromatiques et pressez un citron.

Avant le rôti de veau, un dimanche, servez ce plat à vos invités; vous verrez, ils le trouveront très bon. D'abord parce qu'il aura un nom étranger, et ensuite parce que c'est vraiment succulent.

Je ne reviendrai pas sur les travaux des plantations caféières, dont j'ai parlé au cours de ce chapitre, par anticipation. Durant mes promenades dans les champs, ou pendant les longues siestes-causeries de l'après-midi, le propriétaire, qui avait été à Paris achever ses études, m'accablait de questions sur cette ville, qui accapare l'attention du monde entier. Seulement, comme il était âgé, il y avait souvent confusion, car il en était resté au temps lointain où il avait fréquenté le boulevard, et cela l'étonnait beaucoup que je ne pusse le renseigner sur les chansons en vogue de son époque, les pièces qu'il avait vu jouer et les artistes qu'il avait connus. Eloigné radicalement des bruits du monde, sa montre s'était arrêtée au moment où il l'avait quitté... en 1850!

Cela ne l'empêchait pas d'être fort aimable, et ce fut avec regret que je le quittai pour descendre un peu plus bas, sur la côte du Brésil, visiter l'Etat du Parana.

Je me rendis à cet effet de São Paulo à Santos, où je pris passage sur un bateau du Lloyd brésilien.

La descente de Saint-Paul à Santos est très généralement connue et très vantée. Je dois avouer que

j'eus une déception. On descend, il est vrai, la distance qui sépare ces deux villes sur un chemin de fer à crémaillère extrêmement audacieux, mais les points de vue sur la montagne sont assez rares et ne méritent pas, en général, les éloges démesurés qu'en font les Paulistes.

La ville de Santos, dans laquelle j'ai séjourné le moins longtemps possible, a la spécialité de récolter et d'encourager le développement de tous les microbes malfaisants du monde. Dernièrement, elle a eu la peste; à mon passage, elle avait la fièvre jaune; sans compter les fièvres paludéennes, qui y règnent perpétuellement, grâce au voisinage des marais malsains qui l'entourent presque de tous côtés. Les rues sont sales, mal entretenues et sentent mauvais. De loin cependant elle semble une ville très coquette, mais il ne faut pas la voir de trop près. En revanche, c'est un des ports les plus importants du Brésil, grâce au café.

De juillet 1898 à juin 1899, il avait exporté plus de 5,500,000 sacs de 60 kilos de cette seule marchandise. On pense à quels trafics de toute sorte doit donner lieu une aussi importante exportation pour un seul article!

CHAPITRE V

L'ÉTAT DU PARANA — LA FAZENDA DU JACAREHY

Le comte Charles d'Ursel, dans son intéressant récit de voyage au Sud-Amérique (1), dit quelque part qu'un voyage sur une frégate a quelque analogie avec la vie de château quand il pleut...

Je ne suis pas bien sûr que M. d'Ursel eût apprécié de la même façon un voyage de navigation côtière à bord d'un des vapeurs de la compagnie du *Lloyd brasileiro*, et plus particulièrement à bord de l'*Aymoré*. Ah non! cela a une analogie tout à fait lointaine avec la vie de château... même quand il pleut!

La compagnie du *Lloyd brésilien* est subventionnée par le gouvernement central. Elle a le monopole du cabotage entre les ports du nord et du sud de la côte brésilienne. Et, forte de tous ces privilèges, elle fait tout ce qu'elle peut pour ennuyer les malheureux voyageurs et les dégoûter d'elle. J'ose dire qu'elle y réussit.

(1) *Sud-Amérique*, 1 vol., chez Plon-Nourrit et Cie, 1889.



Nourriture infecte, flotte défectueuse, personnel uniformément impoli et grossier; rien n'y manque. Le résultat, du reste, semble excellent : elle est en faillite.

Le traitement pitoyable qui me fut infligé pendant deux jours et deux nuits à bord du petit, tout petit vapeur *Aymoré*, non seulement comme vie matérielle, mais aussi et surtout sous le rapport de la politesse des employés, me surprit d'autant plus désagréablement que, jusque-là, j'avais toujours trouvé au contraire chez le Brésilien, à quelque classe qu'il appartînt, une bonne grâce, une distinction, une affabilité, qui font vraiment de ce peuple un des plus polis de la terre. La façon dont je fus accueilli au Lloyd brésilien, aussi bien dans ses agences, dans les bureaux de sa direction à Rio, que sur ses différents bateaux sur lesquels je pris successivement passage, aura été réellement l'exception qui confirme la règle.

De Santos à Antonina, port de l'Etat du Parana, on longe sans cesse la côte brésilienne, hérissée de récifs dangereux. L'*Aymoré*, petite coquille de noix qui danse abominablement, circule avec aisance au milieu de tous ces rochers et de tous ces bas-fonds.

J'ai dit que c'était un bateau côtier; aussi ne nous épargne-t-il pas le plus petit port de pêche, et nous accostons en une seule journée à *Cananéa* et *Iguape*, deux petits ports de mer où, ne vous voulant aucun mal, je ne vous souhaite pas de finir vos jours.

Cananéa est une bourgade de quelques milliers

d'habitants, bâtie sur une île basse et marécageuse de quarante kilomètres de long sur sept de large. M. Charles Morel, dans son ouvrage *la Province de Saint-Paul*, est très indulgent pour cette localité, qu'il trouve « gentille et pittoresque ». Il me permettra, pour cette fois, de ne pas être de son avis. C'est le trou le plus abominablement laid que j'aie vu de ma vie.

Iguape, situé au fond du petit bras de mer dont Cananéa garde l'entrée, ne vaut guère mieux. Cette ville, fondée en 1654, eut un moment de splendeur lorsqu'on y installa une fonderie d'or où l'on payait l'impôt du cinquième sur tout le métal provenant des abondantes mines du district et de celui d'Apiahy. Son importance diminua très vite quand on considéra comme épuisées les mines d'or du voisinage et que les mineurs se portèrent vers le riche Etat de Minas Geraes. Toutefois, on prétend que ce district n'aurait pas dit son dernier mot : la vallée du fleuve Ribeira (relié à la ville d'Iguape par un canal artificiel de 2 kilomètres) renferme beaucoup de plomb argentifère et du fer. Le gisement de fer de *Jacupiranga* est très important. Le minerai fournit 88 à 89 % de fer. Ces renseignements, donnés sous toute réserve, sont à l'adresse des gens hantés par les affaires aventureuses, chercheurs de fortunes rapides et fabuleuses...

Notre séjour fut de courte durée dans ces deux ports, et après une mauvaise nuit passée dans le dor-

toir de l'*Aymoré*, au-dessus de l'hélice, en compagnie de douze personnes, dont un fou hurlant à la lune de quart d'heure en quart d'heure, nous arrivâmes de bon matin à *Paranagua*.

Paranagua est le port principal du beau et grand Etat du Parana. Il est situé à l'entrée de la vaste baie de Paranagua, et *Antonina*, second port de l'Etat, est situé au fond de cette même baie.

Le voyage de Paranagua à Antonina se fait en quelques heures. Il est charmant. Les bords de la baie sont indéfiniment recouverts de manguiers produisant de loin un joli mirage de verdoyantes prairies. A chaque instant, on passe entre des îlots boisés, recouverts de longs palmiers et de gracieux bananiers, au milieu desquels on aperçoit de paisibles petites cabanes de pêcheurs d'où sortent des douzaines de bambins demi-nus, regardant avec de grands yeux étonnés le vapeur qui passe, ou près de récifs à fleur d'eau sur lesquels de grands *biguapes*, sorte de grosses oies sauvages, sèchent leurs ailes au soleil dans une pose extatique.

Ce n'est pas sans une pointe d'émotion que j'aperçois le clocher d'Antonina. Je vais retrouver là deux amis d'enfance, courageux colons venus dans ce pays pour y tenter la fortune. Appartenant à une vieille et noble famille française du centre, les frères P... pouvaient, comme tant d'autres, mener dans leur pays une existence facile et exempte de soucis. Mais voyant plus

haut et plus loin, ils ont préféré noblement à ces avantages la vie de colon, si pénible à ses débuts et à laquelle j'ai été bien heureux de me mêler pendant quelques mois.

J'en ferai tout à l'heure le récit détaillé : je m'efforcerai, dans cette description, d'être sincère et vrai; je dirai, sans les exagérer, les bénéfices futurs; mais je ne cacherai pas les difficultés de la première heure. On ne trouvera au cours de ces lignes aucune indication, aucun calcul fabuleux pouvant permettre d'échafauder — sur le papier — une de ces fortunes où les millions se comptent au minimum par dizaines, et auxquels bon nombre de mes compatriotes croient encore sur la foi de récits un peu trop enthousiastes.

Au cours de mon voyage, j'ai eu l'occasion de lire, pendant les loisirs forcés d'une ennuyeuse quarantaine, le dernier roman de M. Emile Zola, *Fécondité*, dont un journal parisien annonçait la publication au moment de mon départ de France.

Je ne viens pas ici faire la critique de cette œuvre (qu'on se rassure), mais un passage m'a frappé; on me permettra de le reproduire ici à l'appui de ce que j'avance : aux noces de diamant de Mathieu et Marianne, les deux héros du roman, un de leurs petits-fils, retour du Soudan, en chante tous les charmes et la majesté infinie. « La plaine s'ouvre, s'écrie-t-il, s'élargit, recule l'horizon sans obstacles ni limites. La plaine et la plaine toujours, des champs que des

champs toujours prolongent, des *sillons droits*, à perte de vue, dont la charrue mettrait des mois à atteindre le bout.» Et plus loin : «Et si vous voyiez les laboureurs indigènes qui ne labourent même pas, qui n'ont guère pour outils primitifs que des bâtons dont ils grattent le sol, avant de lui confier les semences! *Aucun souci, aucune peine;* la terre est grasse, le soleil ardent, la récolte sera toujours belle. Aussi, nous autres, quand nous employons la charrue, quand nous donnons quelques soins à cette terre gonflée de vie, quelles prodigieuses moissons, quelle abondance de grains dont craqueraient toutes vos granges!» Et le jeune colonial continue ainsi pendant plusieurs pages, animé par le souffle puissant du romancier...

Je sais ce qu'on va m'objecter : c'est un roman!

Oui, d'accord, c'est de la littérature; mais tout de même, n'en reste-t-il pas quelque chose dans l'imagination du jeune lecteur déjà hanté de visions lointaines? «Aucun souci, aucune peine; la terre est grasse, et la récolte toujours belle...» N'y a-t-il pas de quoi faire naître, dans l'esprit de quelque cancre qui lit cela en cachette sous son pupitre, la grande vocation coloniale?... Ensuite, il lira quelques récits de voyageurs enthousiastes qui, pas plus que M. Zola, d'ailleurs, n'ont jamais fait d'agriculture, ni en France ni aux colonies, et montrent, avec la facilité du théoricien, toutes les fortunes que l'on peut faire dans les contrées lointaines parcourues. Et le jeune homme part, le cœur gonflé

d'espoir, et la bourse, de quelques milliers de francs; il traverse les mers, bien convaincu qu'en quelques mois, quelques années tout au plus, il aura vite fait fortune. Les rendements de 15, 20, 25 % le font sourire; ce qu'il lui faut, ce sont les rendements miraculeux de 100 et 150 %, les «prodigieuses moissons dont l'abondance de grains ferait craquer toutes les granges de France»! Une fois débarqué, il déchante...

Ecoutez ce que dit là-dessus un autre auteur, célèbre lui aussi, quoique dans une autre partie, M. Marcel Monnier, dans le très beau récit de sa traversée des Andes au Para (1) :

«... La tentative indique clairement la voie à suivre pour assurer la mise en valeur de ces contrées qui — on ne saurait trop le répéter — ne réserveraient que tribulations et mécomptes au colon isolé. Si l'initiative individuelle peut et doit réussir dans les zones tempérées, sur les plateaux de la Sierra, dans le sud du Brésil, à la Plata, au Chili, il n'en va pas ainsi dans les forêts tropicales, où l'obstacle naît de la richesse même du sol et de la végétation qui l'encombre. On s'en convaincra vite, pourvu toutefois qu'on ne se borne pas à contempler de loin, du pont d'un steamer, ces séduisantes solitudes. Il faut les toucher du doigt, y pénétrer, s'y débattre pendant des semaines et des mois, jusqu'à sentir ses forces dé-

(1) *Des Andes au Para*, p. 368. Plon-Nourrit et Cie, 1889.

croître et sa volonté défaillir, pour comprendre la déception cruelle d'un crédule immigrant d'Europe qui, réduit à ses seules ressources, entreprendrait de défricher la plus petite parcelle de son nouveau domaine. Une dure et prompte expérience lui révélerait le néant de cette propriété qu'il suffit d'occuper pour acquérir l'inanité des statistiques et des chiffres; il apprendrait qu'on risque, si étrange que cela paraisse, de mourir de faim sur cette terre, dont, cependant, un hectare planté de canne peut donner, par la seule exportation de l'alcool, un rendement annuel de deux mille cinq cents à trois mille francs.»

Observateur consciencieux, M. Monnier montre plusieurs fois dans son ouvrage ce souci de ne pas tomber dans l'excès si tentant, et si commun aux voyageurs, entraînés souvent par leur propre enthousiasme. Il poursuit un peu plus loin (1) :

«... Je n'ignore pas qu'en voulant réagir contre une opinion préconçue et démontrer que ces régions ne sont pas, comme trop de gens se le figurent, composées uniquement de jungles pestilentielles, on risque de tomber dans l'excès contraire. En pareille matière, une extrême réserve est toujours de rigueur, et de ce que le climat est supportable on ne saurait conclure à sa parfaite innocuité. Il est difficile de garder son sang-froid devant cette exubérante nature; sur la foi de

(1) Même ouvrage, même édition, p. 402.

descriptions sincères, des naïfs pourraient s'imaginer qu'ils trouveront ici la terre promise, où l'émigrant est assuré de trouver pour lui et les siens les rêves de bien-être, sinon de fortune, vainement poursuivis sur le sol natal. Dans la pratique, il faut en rabattre. La vérité est qu'en aucun pays neuf il n'est aussi difficile de s'improviser pionnier. La tâche *exige un entraînement préalable;* trop lourde pour un seul, elle n'aurait chance de réussir qu'aux mains d'une collectivité nombreuse et résolue. Nulle part enfin, s'il faut tout dire, le nouveau venu ne se sentira plus dépaysé, plus loin des horizons familiers... »

Voilà, il me semble, un bien gros caillou dans les « sillons droits » de M. Zola. Et l'auteur des lignes qui précèdent ne s'est point borné à quelques voyages en Belgique ou à Rome. Il a vu. Il a vu les immenses horizons, mais il ne les a point vus « sans obstacles ».

Je ne crois pas cependant comme M. Monnier — dont j'admire avec enthousiasme le talent dans ses livres et l'énergie dans ses voyages — qu'une collectivité soit nécessaire pour avoir raison de l'exubérance de végétation des pays neufs. Les individualités courageuses et résolues trouveront, je le crois, la récompense très large d'un travail acharné, d'un labeur quotidien; mais à la condition qu'elles ne se laissent point égarer au début par le mirage des rendements fabuleux, qu'elles apportent à l'appui de leur travail un capital suffisant et qu'elles ne s'établissent point,

enfin, dans des pays malsains, la santé étant le premier des biens, selon une formule devenue banale à force d'être vraie.

La preuve de ce que j'avance ici sera faite, j'en suis sûr par les frères P..., dont j'ai parlé au début de cette digression.

Je trouve l'un d'eux m'attendant sur le quai de la petite ville d'Antonina, où nous séjournons quelques instants seulement.

La propriété où mes amis se sont installés est située sur les bords du rio Jacarehy, dont le cours leur appartient depuis la source jusqu'à l'embouchure. C'est un des nombreux cours d'eau qui, descendant de la serra do Mar (montagne de la Mer), se jettent dans la baie de Paranagua, entre ce port et celui d'Antonina, après un parcours variant entre 20 et 40 kilomètres.

Nous allons donc refaire, cet après-midi, dans une pirogue d'Indien, simple tronc d'arbre creusé, une partie du trajet effectué ce matin à bord de l'*Aymoré*. Cette traversée d'un genre tout spécial a pour moi l'attrait du nouveau : devant et derrière, nos deux rameurs, maniant la pagaie d'un mouvement rythmique très doux, nous font avancer avec une sage lenteur ; au milieu, assis sur mes malles, nous devisons avec mon ami sur la bizarrerie de la destinée qui nous fait nous retrouver dans cette pirogue primitive et dans un décor ne rappelant en rien les plaines

berrichonnes ou les gras pâturages du Nivernais...

Presque tout le temps, nous longeons les rives de la baie, uniformément recouvertes de manguiers. Ne dépassant pas la hauteur d'un homme, cet arbrisseau bizarre et si utile ne se plaît que dans les terres marécageuses, qu'il assainit et raffermit peu à peu par ses racines, préparant aux générations futures des terres solides et grasses pour les lointaines récoltes.

L'écorce du manguier pourrait servir très utilement pour les tanneries. Sa puissance tanique est supérieure à celle du *quebracho*, bois dur qu'on trouve dans les forêts du Paraguay et des Etats du nord de la République Argentine, donnant 18 % de tanin. L'importation du quebracho par les ports français se monte à 17,900 tonnes par an. Par les ports de Hambourg, Anvers, Rotterdam et Baltique, elle atteint 35,000 tonnes. En outre, des usines montées sur les lieux mêmes de production fabriquent l'extrait de tanin.

L'exportation de l'écorce de manguier ne pourrait être tentée utilement, car le gouvernement du Paraná a défendu de détruire cet arbuste, utile à la salubrité publique, et des expériences tentées ont prouvé que le dépouiller d'une partie de son écorce le faisait mourir; mais ses feuilles, dont on peut le priver en partie sans lui causer préjudice, contiennent également une grande quantité de tanin. Le nombre incalculable de manguiers qui couvrent non seulement les bords de la baie de Paranagua, mais une grande partie des

côtes brésiliennes, permettrait l'exportation en grand de cette feuille précieuse, et sa facilité d'expédition sous un petit volume devrait pouvoir permettre son exportation en concurrence avec celle du quebracho.

Nous arrivons bientôt dans le rio Jacarehy (rivière du Crocodile). Pour ne pas mentir à son nom, le fleuve nous montre sur une de ses rives un jeune spécimen de ces amphibies, dormant au soleil. Mon camarade, très habile tireur, lui envoie une balle dans l'œil, et l'animal, mortellement blessé, fait un énorme plongeon et ne reparaît plus. C'est du reste le seul que j'aie vu pendant toute la durée de mon séjour!

Quelques instants après, nous arrivons à bon port.

La fazenda du Jacarehy est une fazenda de débutants : la maison provisoire, construite en bois, n'est point pourvue du confortable des grandes fazendas visitées dans les Etats de Rio et São Paulo, mais la bonne humeur de mes hôtes le remplace largement, et c'est toujours avec joie que je me reporte à cette agréable période de mon voyage.

La propriété du Jacarehy occupe une superficie de plusieurs milliers d'hectares. C'était, il y a moins de deux ans, une terre inculte, recouverte entièrement par la forêt vierge ou la brousse sauvage. Le plus jeune des frères P..., que le désir des aventures et des expéditions lointaines a toujours hanté, était depuis un an employé à la Compagnie franco-belge des chemins de fer brésiliens. Venu chasser le crocodile un

jour avec l'ancien propriétaire, il prit la brusque décision d'acheter cette terre pour un prix modeste. Il donna sa démission et se mit courageusement à l'œuvre. Son frère vint le rejoindre, et tous deux, avec leurs seules ressources, entreprirent le défrichement et la mise en valeur de cette vaste propriété.

Je l'ai dit et le redis, la tâche est ardue et demande, pour réussir, l'énergie, la vaillance et l'esprit de suite dont sont doués les frères P... ; mais le succès final fera oublier les déboires et les désillusions du début.

Une des premières difficultés auxquelles on se heurte dans ces pays nouveaux, c'est l'absence totale de voies de communication : la fazenda du Jacarehy jouit à ce point de vue du grand privilège d'être traversée par la principale ligne du chemin de fer de l'Etat, reliant Paranagua, le port principal, à Curityba, la capitale. Mais il faut amener les produits au chemin de fer, et ce n'est pas une petite affaire dans cette brousse presque impénétrable, au milieu de ce fouillis inextricable de lianes et de plantes folles formant le principal appoint de la végétation tropicale, bien plus encore que les arbres géants qu'on s'attend à trouver en plus grand nombre. Ici, on a sagement et méthodiquement commencé le défrichement en partant de la voie ferrée, et relié les divers champs déjà défrichés, par un chemin qui ira en s'améliorant et en s'allongeant peu à peu, suivant les besoins de l'exploitation.

Les cultures principales possibles en cet endroit se-

ront celles des pays chauds : canne à sucre, riz, manioc, bananes, ananas, oranges, etc. La culture de la canne à sucre, en y joignant une petite usine, non pas pour la fabrication du sucre, mais pour celle de la *cachaça,* semble être, pour l'heure présente, d'un rapport extrêmement avantageux.

Mais ce que je viens d'avancer demande peut-être quelques explications :

La *cachaça,* dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs au cours de ces lignes, est l'alcool obtenu directement par la distillation du jus de la canne. Dans le nord de l'Amérique du Sud, il prend le nom de *borracha,* et dans les pays de la Plata, celui de *caña;* mais c'est toujours la même chose, l'eau-de-feu des Indiens et des naturels du pays, celle que M. Marcel Monnier qualifie sévèrement d' « infernale boisson ». Cet alcool n'est malsain que par la grande quantité qu'en absorbent les gens du pays, car il est chimiquement aussi pur que l'alcool de vin, ne contient pas les huiles empyreumatiques qui se trouvent dans les alcools extraits des grains, pommes de terre, etc., dont on se sert en Europe pour cette fabrication, et enfin il ne dépasse guère 40 à 41 degrés à l'alcoomètre Cartier (1). Sa facile fabrication, son écoulement assuré à un prix relativement élevé, font de cette industrie la plus rémunératrice de ce pays, surtout quand on peut y ajou-

(1) Docteur Pires de Almeida, *l'Agriculture et les industries au Brésil,* Imprimerie nationale, Rio-de-Janeiro, 1889.

ter, comme on le fait au Jacarehy, la culture de la canne à sucre par métayage, c'est-à-dire de moitié avec les indigènes du pays ou *caboclos*, qui connaissent bien cette culture.

Un essai de plantation de pommes de terre a été également tenté par les frères P...

Venus les premiers dans ce pays pour y faire de l'agriculture rationnelle et pratique, ils n'avaient aucun exemple sous les yeux pour se guider; ils ne pouvaient que tenter tout d'abord des essais de culture. Celle de la pomme de terre fut du nombre. La vente de ce tubercule serait en effet assurée dans des conditions exceptionnellement avantageuses, puisque toutes les pommes de terre consommées au Brésil sont importées du Portugal ou de France. Mais si l'on doit toujours se préoccuper, dans ces pays, de l'écoulement de ses produits, et vendre en quelque sorte la peau de l'ours avant qu'il soit tué, il est cependant indispensable de le tuer... c'est-à-dire de produire. Et l'essai de la culture de la pomme de terre ne donna pas au Jacarehy les résultats attendus. Dévoré par les fourmis, pourri pendant la saison des pluies, ce qui restait du champ de pommes de terre fut définitivement détruit par la maladie propre à ce tubercule. Est-ce à dire que cette plante ne pourra pas s'acclimater? Je suis loin de partager cette opinion. Je crois au contraire que lorsque cette terre neuve, compacte depuis des siècles et dépourvue totalement de calcaire,

aura été aérée par plusieurs années de culture et aura acquis les sels chimiques qui lui manquent, on pourra recommencer, et cette fois avec un succès certain, l'essai de plantation de pommes de terre; car l'eau, qui pourra s'écouler plus facilement, ne pourrira plus le tubercule, et sa maladie, connue en France, pourra se traiter ici comme là-bas. Ce jour-là, par exemple, notre pays verra tarie radicalement une de ses sources principales d'exportation au Brésil (1).

Ce que je viens d'expliquer pour la pomme de terre est vrai pour toutes les plantes qu'on ne trouvera pas déjà cultivées dans le pays neuf où l'on s'installe. Tout colon nouveau venu devra toujours chercher à réagir contre sa propre opinion que rien n'était bien dans le pays avant son arrivée. Et si, par aventure, il était élève de notre Institut agronomique, il devrait mettre tous ses soins à ne pas se servir — au commencement — des études savantes qu'il a pu y faire.

Je demande pardon à ceux de mes lecteurs que n'intéressent point ces détails un peu techniques, mais j'ai cru devoir les donner pour ceux que hante l'idée colonisatrice.

Le temps s'écoulait rapide au Jacarehy en promenades dans les champs déjà défrichés, pour y visiter les travailleurs, et en visites chez les *caboclos*.

Le *caboclo* est le paysan brésilien. C'est la race issue

(1) Rapport de M. Ritt, consul de France à Rio-de-Janeiro.

des croisements entre Indiens, nègres et les premiers immigrants européens (Portugais, Polonais, Allemands et Italiens) venus sur cette terre. Cela forme un type bizarre dont les caractéristiques principales sont une paresse invétérée, un invraisemblable manque de besoins et un enfantillage dont la superstition naïve n'est qu'un corollaire.

Comme paresse, je n'ai jamais rien vu de pareil; ils restent des heures accroupis au soleil sans faire quoi que ce soit, et sans que cette inaction et cette immobilité même semblent les fatiguer le moins du monde. On ne peut guère les employer comme travailleurs à la journée, à moins de ne pas les quitter un instant. Le fait suivant donnera une idée de cette fainéantise : un jour, j'avais été, avec l'aîné des frères P..., à l'extrémité des champs de culture, surveiller une douzaine d'ouvriers occupés à couper du bois. Ce sont en général des bûcherons de premier ordre : ils manient la hache avec une force et une dextérité pour ainsi dire inconnues en France; et c'est merveille de les voir mettre à bas en quelques minutes un des gros géants de la forêt vierge. Le chantier était très animé, chacun était à son poste et, sous l'œil du maître, travaillait avec une ardeur digne de tout éloge. Nous nous promenions de long en large et, tout en causant, nous nous étions éloignés d'eux et nous étions assis sur un vieux tronc d'où on voyait sans être vu : au bout de peu de temps, un premier ouvrier s'assit sur l'arbre

qu'il venait d'abattre et alluma sa pipe. Voulant voir jusqu'où cela pouvait aller, mon ami ni moi ne bougeâmes. Bientôt un second imita le premier, puis un troisième... Quand nous revînmes, ils étaient tous couchés !

Leur paresse n'a d'égal que leur manque de besoins : ils vivent tous ensemble, le père, la mère et les enfants (il y en a rarement moins de six, mais quelquefois quinze), dans une case de quelques pieds carrés dont les murs en bois et le toit en feuilles de palmier les protègent approximativement contre les intempéries. Ils y dorment beaucoup, couchés sur un lit de feuilles sèches ou dans un hamac en jonc, et y mangent peu. Leur nourriture se compose de farine de manioc délayée dans de l'eau et de fejãōs. Quand, par hasard, l'homme a gagné quelque argent, ils ajoutent à ce frugal repas un peu de viande sèche (*carne secca*) et la plus grande abondance possible de cachaça. Autour de la case, une demi-douzaine de poules, et quelquefois un cochon, se promènent dans les « plantations ». Je ne trouve pas d'autre mot, bien que celui-ci soit impropre pour indiquer le champ minuscule où l'on trouve un petit carré de fejãōs, un autre de manioc, un troisième de canne à sucre, et quelques pieds de café. Ces différentes cultures, réduites à leur minimum, nourriront la famille — et vous entendez bien qu'elle est nombreuse — pendant toute la saison prochaine : le manioc servira de pain ; les fejãōs feront office de

plats de viande, légumes, entremets et dessert; le café formera la boisson et le jus de canne sucrera le café. Si, par aventure, la pitance est un peu juste, ils exécuteront à la lettre notre vieil adage «qui dort dîne» et fermeront l'œil dans l'espoir d'un dîner plus copieux que le déjeuner...

On pourrait croire qu'avec une telle nourriture ces gens sont incapables de tout travail énergique. Détrompez-vous. Quand ils veulent, — je reconnais qu'ils veulent rarement, — ils montrent une énergie et une vigueur dont beaucoup de nos paysans français seraient peut-être incapables. J'ai dit leur force à la hache. Ils sont également curieux à la chasse, dont ils sont tous passionnés, et où nous les suivrons tout à l'heure. Dans une fête, ils passeront très bien deux nuits et une journée à danser, soutenus seulement pendant ces trente-six heures par la cachaça et quelques sucreries avariées vendues à des prix très élevés par le négoce voisin.

Ces fêtes dansantes, qu'on nomme, suivant les circonstances, *battida*, *fandango* ou *bailinha*, se donnent à tout propos et hors de propos. Un caboclo a fini sa récolte de manioc, il donne un bainlinha (petit bal); un autre vient de refaire le toit de sa maison ou de lancer une pirogue neuve sur le rio, il donne un fandango... Souvent aussi, c'est à l'occasion d'un baptême que ces fêtes ont lieu.

Le baptême est le sacrement le plus én honneur

chez les habitants de ces contrées. Celui du mariage leur apparaît beaucoup moins utile.

Par exemple, ils attachent une bien plus grande importance que nous au titre de parrain et de marraine. Un parrain et une marraine deviennent le *compadre* et la *comadre* du père et de la mère de l'enfant. Entre eux, ils ne se donneront plus que ce titre et le compadre sera considéré dans la famille à l'égal, au-dessus même, des plus proches parents. Les parents qui vous demandent d'être le parrain de leurs enfants et de devenir ainsi leur compadre vous font un très grand honneur; ce serait leur faire une injure mortelle que de refuser.

J'ai assisté, pendant mon séjour, à deux ou trois de ces petites fêtes, car mes amis, en raison de leur situation dans le pays, sont très demandés comme compadres. Le jour fixé pour le baptême, on part de grand matin en pirogue pour Antonina, la paroisse la plus rapprochée; il faut près de trois heures pour y aller, et il est nécessaire de traverser une partie de la baie de Paranagua...

Le filleul, quelquefois, enjambe tout seul la pirogue, car les parents ont attendu pour faire cette fête coûteuse qu'il ait un petit frère ou une petite sœur : c'est le baptême à la grosse... Arrivés à Antonina, on va vite à l'église, où le *padre* (le curé) baptise les néophytes et reçoit un petit cadeau. Puis on va déjeuner ; c'est une débauche de charcuterie, viande

sèche et cachaça. On rentre le soir pour dîner dans la case la plus rapprochée du chemin de fer, car c'est la voie centrale, à peu près la seule par où pourront arriver les invités. Mes amis, tout contre la voie, sont exceptionnellement placés à cet effet!

Après le dîner, — nouvelle débauche de cervelas, viande sèche et cachaça, — on tire quelques *foguettes* (fusées) dont les éclats multicolores préviennent les invités que la fête commence et qu'ils peuvent se mettre en route. Bientôt après, on aperçoit une lueur qui se promène sur la ligne du chemin de fer. Ce sont les plus proches voisins qui arrivent déjà. Suivant le long ruban des rails, ils s'avancent en file indienne derrière le chef de la famille agitant un tison enflammé pour en tirer la plus grande clarté possible. Suivant leur habitude, ils vont pieds nus. Mais tout à l'heure, à quelques dizaines de mètres de la maison, ils se formeront en cercle autour du père agitant de plus belle son tison, et, à la lueur du flambeau paternel, les jeunes gens *(moços)* et les jeunes filles *(moças)* introduiront péniblement dans des souliers leurs pauvres pieds, fort ennuyés de cet attentat à leur liberté individuelle.

Ces souliers sont un des signes extérieurs de richesse les plus évidents. Aussi, ceux qui n'en ont pas meurent d'envie d'en avoir. Ceci me rappelle l'histoire qui me fut contée là-bas par un ingénieur important du Parana. Européen de naissance, mais établi au

Brésil depuis de longues années, il est arrivé par son travail et son intelligence à occuper dans ce pays une situation des plus justement enviées. Il était depuis peu de temps au Parana quand il fut invité à aller à un fandango. Il y alla seul et sans armes. Quand on est étranger, quand on ne possède pas bien la langue, ce n'est pas absolument prudent, car, bien que le naturel du pays soit très doux, l'ivresse brutale de la cachaça le rend parfois peu commode. Je me hâte toutefois d'ajouter que les rixes sont rares, et ce danger très minime dans la réalité.

Notre jeune ingénieur ne se sentait pas très à l'aise tout seul au milieu de ces figures étrangères. Assis dans un coin, il ne bougeait guère, quand un grand escogriffe vint se poser devant lui en roulant des yeux terribles. C'était justement le père d'une jeune fille à laquelle il avait précédemment conté fleurette, et, ma foi, ne se sentant pas la conscience tout à fait tranquille, il redoutait de la part de cet individu de justes mais ennuyeuses remontrances dont le résultat final pouvait devenir tout à fait désagréable... Et après chaque danse, cet homme venait se planter devant lui, sans dire un mot, mais avec un regard que le jeune homme trouvait féroce. Cette situation ne pouvait durer indéfiniment. Après une valse échevelée, le caboclo vint se poster encore une fois devant sa tremblante victime : « Donnez-moi vos souliers, » fit-il, d'un ton qui n'admettait pas de réplique... Le malheu-

reux s'exécuta. Aussitôt, le bourreau se fit aimable et proposa un verre de cachaça, puis se remit à danser avec une nouvelle ardeur. Pendant ce temps, le pauvre ingénieur, assis sur son banc, ses chaussettes à l'air, attendait patiemment que son emprunteur de souliers voulût bien les lui rendre. Mais ce fut en vain. Ce père dénaturé estimait sans doute l'honneur de sa fille à une paire de bottines, mais il l'estimait à cela. Et le lendemain, le jeune séducteur, enrhumé, éreinté par une nuit d'anxieuse insomnie, dut rentrer chez lui pieds nus, cruelle nécessité quand on n'en a pas l'habitude!

Mais je reviens à ma fête.

Peu à peu la salle de bal se remplit; on s'empile sur les bancs et les chaises placés le long du mur, on boit de la cachaça, on grignote des sucreries (des *doces*), mais on ne danse pas. Qui attend-on? On attend M. l'Inspecteur du quarterão.

M. l'Inspecteur du quarterão (lisez quarteron) est un personnage. Une partie du district est soumise à son autorité, qui tient du juge de paix, du sous-préfet et du garde champêtre. Toutefois, ce n'est pas pour cette raison qu'on attend M. l'Inspecteur; il ne faut point vous égarer; nous ne sommes pas ici à un bal officiel et nous ne tenons nullement à voir le premier quadrille ouvert par le représentant du gouvernement. Non. C'est simplement parce que M. l'Inspecteur du quarterão du Jacarehy joint à ses fonctions honori-

fiques celles de joueur de violon dans les bals publics et privés...

M. l'Inspecteur du quarterão du Jacarehy est un type. Son âge est de soixante à quatre-vingt-dix ans. Il a toujours été dans le pays, qu'il a peuplé, durant une existence bien remplie, de nombreux descendants. « Tous les habitants de ce pays, s'écrie-t-il, sont plus ou moins mes enfants! » M. l'Inspecteur exagère.

Ce magistrat a des ennemis. Ceux-ci prétendent que sa justice n'est pas boiteuse : il donne invariablement tort au plaideur qui a fait le moins joli cadeau. Dernièrement même, les outils de l'équipe des cantonniers du chemin de fer ayant disparu, ces méchantes langues insinuaient qu'on les retrouverait facilement chez M. l'Inspecteur. Mais ce sont là, bien certainement, bruits malveillants, calomnies envieuses et imméritées...

M. l'Inspecteur arrivé, on se met à danser aux accords de son violon. Ce violon, à lui seul, mérite une description. Tout petit, tout petit, il rend seulement trois notes, toujours les mêmes, mais il les rend indéfiniment. Et sur ces trois notes, on valse, on polke, on danse la danse du pays, qui consiste à se promener les uns derrière les autres en frappant violemment et en cadence des pieds et des mains.

Les danseurs immobilisés par le manque de *moças* viennent renforcer le violon administratif en chantant sur une voix traînante les louanges des maîtres de la

maison... C'est tout à fait amusant et pittoresque jusqu'à minuit.

... Passé cette heure, ça ne l'est plus autant pour nous autres Européens. Il nous faut subir toute la nuit les trois notes du violon de l'Inspecteur et les chansons laudatives des invités. Et cela, jusqu'à huit heures du matin, car le lever du soleil, loin de les calmer, semble redonner une nouvelle vigueur à ces enragés... Heureusement ça n'est qu'un petit bal, un simple *bailinha;* si c'eût été un véritable *fandango*, j'en aurais eu pour toute la journée et pour toute l'autre nuit! A en juger par l'énervement produit par ces douze heures d'audition des trois notes du violon, je me suis souvent demandé si je ne serais pas devenu fou.

Car il n'y avait pas à l'éviter. Où aller?

Au moment des grandes fêtes populaires parisiennes, on peut encore s'enfuir dans quelque paisible coin de province; mais là!... On n'a même pas la ressource de pouvoir passer la nuit dehors; les moustiques vous y dévoreraient.

Car les moustiques sont, avec le violon de l'Inspecteur, une des plaies du Jacarehy. J'ai pu, pendant mon séjour, me livrer à une étude approfondie de ces ennuyeuses bestioles. Il y a le *barigui* minuscule, qui revient à chaque nouvelle lune; le *butuco*, sorte de taon qui vous mord traîtreusement sans vous faire aucun mal et vous laisse en s'en allant un minuscule point rouge qui démange horriblement, et les *pernes-*

longas, dont l'espèce est communément appelée *cousin* en France.

Ah! ces moustiques... on en parle bien moins en France que des serpents à sonnettes, mais ils sont pourtant bien plus ennuyeux. Les serpents, au moins, ils restent chez eux, ils ne mangent que rarement le pauvre monde, tandis que les moustiques vous dévorent toute la peau... Et je suis bien de l'avis de M. Grosclaude, qui dit, dans son voyage à Madagascar, que c'est là une pénible façon de laisser sa peau dans les pays chauds! Il est vrai que ni lui ni moi n'avons tâté d'une autre manière.

Du reste, dans ces contrées, les infiniment petits sont peut-être les animaux les plus nuisibles. Voyez les fourmis. Ces petites bêtes vous dévorent un hectare de pommes de terre ou de haricots sans qu'il soit, pour ainsi dire, possible de les arrêter. C'est extrêmement curieux de les voir faire : elles se partagent la besogne; les unes montent sur la plante, dont elles découpent les feuilles en petits carrés qui tombent par terre; là, d'autres fourmis ramassent les petits carrés et les portent à la fourmilière, en suivant toutes le même chemin. C'est même cela qui cause leur malheur, car en les suivant on arrive forcément à leur maison, à laquelle le planteur s'empresse de mettre le feu au coucher du soleil, quand toutes les retardataires sont rentrées au bercail. Mais souvent la fourmilière est dissimulée dans le bois à une grande distance; on

perd la trace des fourmis, et il est, dans ce cas, impossible de s'en défendre. Il y en a parfois des quantités considérables. Dans une *roça* nouvelle (1) de moins de deux hectares, j'en ai vu détruire jusqu'à cinquante nids. Mais il n'y en a pas toujours autant, et cette roça détenait le record...

Le temps passe au Jacarehy sans que je m'en aperçoive, tant l'œuvre des frères P... me passionne. Cette vie de colons perdus dans une forêt, éloignés de tout et de tous, vivant avec leurs caboclos, respectés et aimés d'eux, luttant contre la nature et parvenant à la dompter, a un charme tout spécial, que ma plume rebelle ne parvient pas à bien rendre. Le boulevardier endurci ne connaîtra jamais les joies du colon; Boubouroche ne comprendra jamais sa fierté :

Il supprime par le fer et le feu la forêt séculaire; il se bat contre elle, car elle se défend, elle repousse, elle tente d'étouffer traîtreusement la faible tige de maïs, à peine sortie de terre, espoir des futures moissons; il voit enfin le champ couvert de longues tiges qui jaunissent au soleil, et bientôt la récolte vient récompenser ses efforts.

Les travaux journaliers sont coupés de temps à autre par des promenades, des chasses et des pêches en pirogue sur la baie. Le souvenir le plus agréable de ces excursions fut une expédition de quatre jours et trois

(1) *Roça* veut dire un champ nouvellement défriché.



p. 164

UN CAMPEMENT DANS LA FORÊT VIERGE

nuits dans la forêt vierge, dans le sud de la propriété.

Par une belle matinée d'octobre, nous partions avec l'aîné de mes amis pour cette excursion. Je vous présente tout d'abord nos acolytes : en tête marche *Joachim*, dit *le Sauvage* ou *l'Indien;* né dans la forêt même, proclamé par tous comme connaissant le mieux le *matto* (le bois), il nous servira de guide; il porte son fusil, sorte de carabine à un coup et à capsule, son *facão* (1), grand couteau très effilé servant à faire la *picada* (le chemin) dans la forêt, et un petit sac rempli de farine de manioc. *Pedro* arrive ensuite; c'est l'homme indispensable, métis fort comme un taureau, doux comme un agneau, ne connaissant pas la fatigue, et toujours de bonne humeur; c'est lui qui nous fera la cuisine et le café et portera nos bagages, une grande besace remplie par deux pains (la boule de son du régiment), un sac de farine de manioc, du café, du sel, du sucre, une casserole et une *chocolateira*, sorte de bouillotte du pays. Mon camarade et moi, nous avançons ensuite, portant notre fusil, nos cartouches, une couverture en sautoir et, pendu au côté, l'indispensable facão. Derrière, fermant la marche, le *Mandouc*, compadre de mon ami (j'ai dit l'importance de ce titre), portant son fusil et sa besace de manioc, et *Valentin*, caboclo d'origine allemande, assez indépendant de caractère.

(1) Prononcez « facon ».

A une fenêtre de la petite maison de bois, le frère qui reste pour la surveillance de la fazenda agite son mouchoir... et nous ne pouvons nous empêcher de rire en pensant à Robinson partant à la découverte dans son île déserte.

Nous arrivons bientôt à la case de Valentin, dernière habitation sur notre route. Le Mandouc y retrouve sa femme et son chien de chasse; il embrasse l'une et emmène l'autre. En route!

Nous suivons d'abord à travers des bois très touffus, mais où on voit peu de beaux arbres, un chemin frayé et connu qui mène à un endroit appelé *la Floresta*, où nous retrouverons des vestiges d'habitation et un reste de plantation de caféiers, bananiers et orangers. Toute cette partie de la propriété a dû être cultivée au temps de l'esclavage et abandonnée depuis. Nous y déjeunons. Tandis que Pedro prépare le café, le Mandouc, tout en avalant sa farine de manioc, fait entendre un petit sifflement tout spécial. Je m'aperçois bientôt qu'il est entré en conversation avec un oiseau qui lui répond de très loin d'abord, puis plus près, par un gloussement comparable à celui du dindon, mais moins prolongé. Il m'offre de le tuer. Je vais avec lui me poster dans le fourré sous un arbre et bientôt un perroquet, gros comme un pigeon, au plumage rouge, vert et noir, vient se poser sur l'arbre sous lequel nous sommes postés, et d'où je le dégringole rapidement. Nous en tuerons une vingtaine durant 'expédition, et toujours

de la même manière... Voilà un gibier duquel on peut dire qu'il n'y a qu'à siffler pour qu'il vienne!

Nous repartons, remontant pendant quelque temps le cours du Jacarehy. Il n'y a plus trace de chemin, et, seul, Joachim, notre guide, sait à peu près où il va. Notre projet est de gagner les montagnes du fond de la fazenda, et voir s'il y a de l'autre côté, ainsi qu'on le dit, une autre grande vallée semblable à celle du rio Jacarehy.

Nous marcherons nord-sud la première journée, nord-est-sud-ouest, puis nord-sud pendant la seconde et une partie de la troisième, et enfin sud-nord le reste du temps. Ces renseignements, techniques et inutiles, étant donnés, je continue le récit de nos pérégrinations...

Donc l'Indien, par devant, fait la picada, et, tout le temps, infatigable, abat la brousse devant lui; chemin faisant, il se baisse, donne un coup sec par terre et jette quelque chose dans le fourré. Je m'informe; il paraît que c'est un petit *quatijara*, serpent très venimeux, qu'il vient de tuer. Cela n'a pas eu l'air de l'émouvoir beaucoup, et il me semble qu'à sa place, si j'eusse été pieds nus comme lui, cela m'eût fait plus d'effet. Affaire d'habitude!

Nous voici tout à fait sur les berges du Jacarehy. C'est ici un torrent aux eaux cristallines. Nous nous faufilons à travers les lianes, cherchant un gué. Nous en trouvons un bientôt, un peu au-dessous d'un endroit

où deux autres petits torrents, écumant dans les pierres, mélangent leurs eaux à celles du Jacarehy, dans un fracas assourdissant. Le site est grandiose, avec ses arbres extraordinaires de hauteur, tout couverts de parasites, de lianes descendant, gracieuses, des plus hautes branches pour se tremper dans le torrent. A l'abri de la haute futaie, des palmiers, des fougères et de lianes encore s'entre-croisent et s'enlacent dans un fouillis mystérieux de sombre verdure.

Laissant la rivière à notre droite, nous nous enfonçons lentement dans la forêt, achevant la picada ébauchée par l'Indien. Tout à coup, il fait signe d'arrêter et part comme une flèche, puis revient très vite en disant tout bas *tatete*. Ce mot, qui veut dire sanglier, semble avoir un pouvoir magique sur nos compagnons de route. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, ils ont jeté à terre leurs sacs à manioc et ont disparu. Seul, le bon Pedro, qui n'a pas de fusil, ne nous a pas quittés. Nous voilà seuls, sous la voûte ombreuse, et nous n'avons plus qu'à attendre le retour de nos chasseurs, car, pour nous, vulgaires Européens, il ne nous faut pas songer à courir aux «passées». Pour tuer le temps, Pedro, le bon hercule, abat un arbre avec son facão pour se faire une canne. Avec mon ami, nous nous asseyons sur le tronc pourri d'un vieux figuier tombé de vieillesse. Après une heure et demie d'attente, nos chasseurs reviennent, rapportant un tatete de la grosseur d'un petit ragot.

Il sera d'une grande utilité pour améliorer notre frugal ordinaire.

Vers cinq heures, nous nous arrêtons près d'une petite source pour camper. Le campement dans la forêt, maintes fois décrit, est la chose la plus curieuse pour un novice comme moi.

Les hommes se partagent la besogne : le sauvage, dont le rôle se borne à nous diriger et à piquer le chemin, a fini la sienne. Il s'assied et fume silencieusement. Mandouc abat des arbres avec son facão; l'adresse et la force de cet homme sont extraordinaires; il vous abat un arbre gros comme un bon chêne de nos pays en quelques instants, avec ce simple couteau de cuisine...; les arbres abattus sont, il est vrai, d'essences tendres. Valentin construit le *rancho* avec les feuilles des arbres abattus, et, avec le bois, le bon Pedro fait du feu. Quant à nous, jeunes débutants dans la vie nomade, nous nous prenons à la besogne modeste de plumer les *surucuas* (perroquets) et les *pombas* (pigeons) tués par nous ou nos hommes dans la journée. Pedro nous cuit sur le feu un chou-palmiste (ils abondent dans la forêt), qui, avec notre rôti de perroquets, forme un dîner exquis, arrosé par l'eau claire de la source coupée d'un doigt de cachaça. Tout en dégustant le café, nous devisons avec mon camarade, boulevardier repenti, des potins lointains de la grande métropole, et cela n'est pas banal sous la voûte épaisse des grands géants tropi-

caux, semblant danser une ronde fantastique à la lueur rougeoyante de notre brasier.

Roulés dans nos couvertures, nous nous couchons sur notre lit de feuilles de palmiers... On est bien dans le creux de ce canapé.

Seulement le terrain est un peu en pente, et à chaque instant on se retrouve dans le feu, que les hommes tiennent allumé toute la nuit pour tenir éloignés les malintentionnés tels que tigres, moustiques, etc. Il me faut bien avouer que la position demi-verticale avec les pieds dans un brasier n'est pas la meilleure pour obtenir le sommeil. Je sais bien que cela tient les pieds chauds, mais il ne faut d'exagération en rien. On s'y fait cependant, et je finis par m'endormir.

A l'aube, les gazouillements des hôtes ailés de la forêt me réveillent. Le fidèle Pedro est là, préparant le café; mais les trois autres ont décampé pour aller chasser, car la chasse est peut-être la plus violente passion du caboclo.

Il n'y a rien à faire qu'à espérer (*esperar*, attendre). Et nous espérons ainsi de cinq heures du matin à neuf heures. Cette longue attente est énervante, et je comprends cette préoccupation, qui semble constante chez les explorateurs, de rassembler et retenir tous leurs porteurs, puisque pour une simple promenade en forêt on a tant de peine à partir. Que serait-ce si cela devait durer six mois ou un an!

Nous partons enfin. Chemin faisant, nos hommes tuent un *jacu* (sorte de faisan), deux *macucos* (oiseau de la grosseur d'un faisan) et une *jacutinha* (1), très bel oiseau de la grosseur d'une dinde, blanche et noire, avec une aigrette de même couleur. Pour nous, nous devons nous contenter de gibier de moindre importance, car la chasse aux oiseaux nommés plus haut est à peu près impossible pour tout autre que le naturel du pays. Jugez-en :

De dix minutes en dix minutes le Mandouc souffle dans une espèce de mirliton et en tire un son rauque, défiant toute comparaison avec aucun cri civilisé. Tout d'un coup, nos hommes s'arrêtent et écoutent; un cri lointain a, paraît-il, répondu à l'appel. Nous, régulièrement, nous n'avons rien entendu du tout, mais eux ont reconnu le chant d'un jacu ou d'un macuco ou de tout autre oiseau ; et les voilà disparus comme par enchantement, courant pieds nus dans l'impénétrable fourré. Comment les suivre?... Nous avons déjà bien assez de mal à nous faufiler dans le chemin primitif que l'Indien trace devant nous, à grands coups de son facão... Un quart d'heure, vingt minutes s'écoulent dans l'attente; on entend un coup de fusil, et bientôt après nos caboclos reviennent; l'un d'eux rapporte un oiseau sur son épaule, ou attaché à sa ceinture...

Cependant le terrain s'est transformé; nous mon-

(1) Prononcez *yacou, macouco* et *yacoutine.*

tons des pentes très escarpées, couvertes de bois splendides, aux essences précieuses.

Il fait très chaud, et la soif se fait assez cruellement sentir. Enfin, l'Indien nous annonce le voisinage d'une nappe d'eau à quelques centaines de mètres au-dessous de nous, dans un ravin que nous côtoyons depuis un moment. Deux des nôtres vont à l'eau, tandis que nous nous asseyons paisiblement en les attendant. Le site étant très beau, nous décidons de déjeuner là.

J'essayais d'ingurgiter une tranche récalcitrante de tatete roulée dans la farine de manioc, quand je vois mon ami le sauvage et le Mandouc écouter attentivement en se regardant tous deux en chiens de faïence. Le Mandouc pousse un sifflement aigu. Cet homme a dans son gosier les cris de tous les animaux de la création! Un autre sifflement, très lointain, lui répond. — *Macaco* (1), fait l'Indien, et tous, silencieusement, sautent sur les fusils et courent se poster à genoux à vingt mètres de nous sans qu'on ait pu entendre le craquement d'une feuille. Mandouc, par une méprise qui lui deviendra habituelle les jours suivants, a pris mon fusil au lieu du sien... Je ne puis donc me joindre à eux et me contente de les suivre de l'œil. Je vois le Mandouc épauler, tirer, et j'entends la chute pesante d'un corps. Je cours, et j'aperçois, essayant de se traîner encore, un singe de 80 centimètres environ,

(1) Singe.

nous faisant les plus vilaines grimaces qu'on puisse imaginer. Un singe tout barbu et tout noir comme un magistrat de notre troisième et indivisible République.

On l'achève d'un nouveau coup de fusil et nous l'emportons. Le soir, à l'étape, Pedro le dépouille et nous en fait un rata... J'en ai goûté, car il faut bien goûter de tout. Sans parti pris et sans aucune idée préconçue, c'est franchement mauvais. Je souhaite pour les anthropophages que le vrai homme soit meilleur!

Cette «mort du singe» a été le grand événement de la journée. Il convient cependant d'ajouter que nous n'avons cessé de gravir la montagne. Notre baromètre donne déjà 250 mètres d'altitude. Les essences d'arbres ne sont plus les mêmes que dans la plaine et les palmiers deviennent rares. Les grands arbres, les géants de la forêt, nous quittent, eux aussi, et, à mesure qu'ils disparaissent, la broussaille devient plus épaisse et notre guide a fort à faire pour nous frayer un passage.

Nous arrivons ainsi dans un endroit sauvage au delà de toute expression. L'Indien lui-même avoue n'y être jamais venu : à notre droite, un mince filet d'eau disparaît tout de suite dans un ravin escarpé, tout recouvert d'arbres, d'arbustes, de lianes, d'arbres tombés, de ronces, etc. C'est un fouillis admirable, le vrai fouillis désordonné de la forêt vierge. Et des deux côtés surgissent, du fourré impénétrable, de

grands arbres formant voûte au-dessus du ravin, l'enveloppant dans un sombre et mystérieux crépuscule. Ce site est vraiment troublant de grandeur sauvage.

Nous allons camper ici. Seulement nous allons être encore en pente... Mais, la fatigue aidant, nous ne nous en apercevrons même pas.

Au milieu de la nuit, je suis éveillé par un coup de feu, tiré en l'air, paraît-il. Il y a un brasier à rôtir trois ou quatre bœufs. Mon camarade, assis à côté de moi, sous le rancho, grille paisiblement une cigarette. Encore tout ensommeillé, je lui demande ce qu'il y a. « Il y a un tigre. — Hein? — Il y a un tigre à cinquante mètres d'ici. » Ceci me réveille tout à fait. « L'as-tu vu? — Non. — L'as-tu entendu? — Je ne sais pas; j'ai entendu un petit sifflement... » Cette fois, je crus à une fumisterie. « Dans les ménageries, ça rugit, ces bêtes-là. — Tu peux plaisanter si tu veux, reprend mon ami, mais ce qui est sûr, c'est que les hommes m'ont réveillé pour me dire qu'ils avaient entendu le tigre; ils ont fait un feu à incendier toute la forêt, ils ont glissé des balles dans leurs fusils, et tu vois la tête qu'ils font. » Le fait est qu'ils n'avaient pas l'air très rassurés. Je veillai un instant, carabine au poing; mais, ne voulant pas perdre toute ma nuit à attendre un tigre problématique, — et siffleur par-dessus le marché, — je me rendormis bientôt du sommeil du juste. Il n'en fut pas de même pour nos caboclos, qui veillèrent toute la nuit et entretinrent le feu avec

une vigilance de vestales... La crainte du tigre est beaucoup plus grande chez le caboclo que la crainte de Dieu. C'est à peu près le seul animal qui leur inspire une véritable peur; c'est, il est vrai, le seul dangereux de ce pays, mais il y en a si peu que ce danger n'est pas extrême.

Nous devions partir à six heures du matin, mais comme la veille nous devons attendre nos hommes. Le jour a dissipé leur peur du fauve et ils sont partis à la chasse.

La marche commence à huit heures; elle se continue plus pénible de minute en minute; nous escaladons maintenant les derniers contreforts de la montagne et notre baromètre nous donne un peu plus de 400 mètres d'altitude. La végétation n'a pas diminué pour cela, au contraire; l'absence des grands arbres, qui interceptent l'air et la lumière à leur profit, donne une vigueur exagérée aux lianes, parasites et arbustes de toute sorte, et notre guide a fort à faire pour nous frayer un chemin.

Le sommet du pic est boisé comme le reste; on aperçoit, à travers les lianes, l'océan de verdure qui s'étage au-dessous de nous et court en petites collines jusqu'au gros massif de la *serra do Mar*. De l'autre côté, dans le lointain, les eaux de la haute mer scintillent au soleil comme un grand lac d'argent.

La marche, pendant l'après-midi de cette troisième journée, est extrêmement pénible. Le versant de la

montagne, que nous descendons maintenant, est sillonné par cinq grands ravins presque à pic au fond desquels coulent de minuscules torrents. Il nous faut descendre au fond, puis remonter l'autre pente en nous accrochant aux lianes et à toutes les aspérités. L'effort est continu et la gymnastique souvent pénible. Mais quel spectacle! Et quelle plume suffisamment habile pourrait rendre vivante cette promenade, en décrire tout le pittoresque grandiosement sauvage!...

La végétation semble encore plus affolée de sève et de puissance qu'en aucune autre partie de la forêt. J'ai vu plusieurs fois, sur de grands blocs de pierre toute nue, des arbres de 15 mètres de haut; leurs puissantes racines enserrent tout le bloc et s'en vont puiser dans la terre la vigueur et la force. Mais avant qu'elles arrivent jusque là, de quoi et comment ces arbres ont-ils vécu?

Vers quatre heures, harassés de fatigue, nous nous arrêtons pour camper sur un joli petit terre-plein, pas trop fourré et tout rempli de ces délicates fougères arborescentes que l'on conserve avec tant de peine dans nos serres de France, et qui sont ici des arbustes élégants et vigoureux.

Notre quatrième journée commence, comme les précédentes, à attendre nos enragés chasseurs. Quelle patience, mon Dieu! il faut avoir avec ces gens-là...

Vers trois heures du soir, nous repassons le rio Jacarehy à quelques kilomètres au-dessous de notre

premier gué et nous retrouvons, bientôt après, le chemin de la Floresta qui nous semble une route nationale, après ces quatre jours passés dans les picadas de l'Indien.

... Quel est ce chalet? C'est la case de Valentin. Et un peu plus loin, ce beau château? C'est la maison en bois des frères P...

Nous y voilà bientôt.

Tout est relatif. A mon arrivée, elle m'avait paru modeste; maintenant, c'est un palais à mes yeux. Pensez donc! On y trouve des chaises, des fourchettes, des assiettes.

Dans ma chambre il y a un lit! Un lit qui n'est pas en pente!...

CHAPITRE VI

L'ÉTAT DU PARANA — LA CAPITALE

Durant mon séjour à la fazenda du Jacarehy, je montai fréquemment à Curityba, la capitale de l'Etat.

Ces expressions : « Monter à Curityba, descendre à Paranagua, » sont souvent employées là-bas. Pour les comprendre, il faut savoir que l'Etat du Parana est divisé en deux parties très distinctes : la *Marinha* et les *Campos*.

La *Marinha* ou Marine est la partie située entre la chaîne de montagnes, dénommée *serra do Mar*, et la mer. Celle désignée sous le nom générique de *Campos* ou Champs comprend toute l'immense étendue de 200,000 kilomètres carrés de territoires partant de la serra do Mar et s'enfonçant vers l'ouest, dans l'intérieur, jusqu'aux terres lointaines du Paraguay et de l'Etat du Matto Grosso (Brésil). L'Etat du Parana est borné en outre : au nord, par l'Etat de São Paulo (Brésil); au sud, par la République Argentine et l'Etat

de Rio Grande do Sul (Brésil); enfin, au sud-est, par l'Etat de Santa Catarina (Brésil).

Les terres de la Marine sont basses, leur altitude ne dépasse pas 30 mètres en général et le climat y est très chaud pendant les mois d'été. La végétation y est tropicale, ainsi que je l'ai indiqué dans le chapitre précédent.

Les Campos, au contraire, par suite de leur altitude, variant entre 200 et 1,200 mètres (1), jouissent d'une température idéalement tempérée dont la moyenne est de + 21° pour le mois le plus chaud et + 16° pour le mois le plus froid (2).

Ces deux régions si différentes sont séparées, je l'ai dit, par une chaîne de montagnes, la serra do Mar, dont le pic principal, le *Marumby*, atteint 1,800 mètres d'altitude d'après l'ingénieur Léopold Weiss.

Un chemin de fer, œuvre titanesque, sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir, gravit les pentes escarpées de cette montagne et relie Paranagua à Curityba par une voie ferrée de 110 kilomètres. Quand on saura que Paranagua est à 3 mètres d'altitude et Curityba à 897 mètres au-dessus du niveau de la mer, on comprendra aisément ces expressions courantes des Paranenses : « Je monte à Curityba, » et : « Je descends à Paranagua. »

(1) Baron de Serro Azul, *Notice sur le Parana.*

(2) Rapport présenté le 31 janvier 1899 au gouverneur de l'État par M. l'ingénieur civil Candido de Abreu, ministre des travaux publics; tableau des observations météorologiques.

Curityba est une jolie petite ville qu'il ne faut pas voir par la pluie.

Les employés de la compagnie du chemin de fer (constituée par des capitaux français et belges) ont formé une petite colonie européenne absolument charmante, et le Français de passage y est accueilli avec une bonne grâce et une cordialité aimable dont j'ai eu pour ma part fort à me louer.

Le directeur de la compagnie est M. de Cerjat. Il était en France au moment de mon séjour au Parana et la direction du chemin de fer avait été confiée en son absence à M. Westermann, directeur adjoint. M. Westermann, ingénieur savant et distingué, doit à son haut mérite et à sa rare intelligence l'importante situation qu'il occupe aujourd'hui au Parana. Il me permettra de le remercier ici du bienveillant accueil qu'il a bien voulu me réserver durant tout mon séjour dans ce pays.

Cette aimable société, formée surtout par le haut personnel du chemin de fer, s'est encore accrue depuis quelques années d'un corps consulaire important, dont le besoin se faisait réellement sentir, par suite du grand et rapide développement de l'Etat du Parana. C'est ainsi que j'ai eu l'honneur d'être présenté par notre aimable agent consulaire, M. Cibut, à M. E. Fontaine, consul de Belgique, qui a fait des salons de son consulat le rendez-vous de la société élégante, et à M. Pohl, vice-consul d'Autriche-Hongrie, travailleur

infatigable, à l'action intelligente et inlassable duquel son pays doit de tenir aujourd'hui la première place dans l'émigration européenne au Parana. L'Italie est aussi représentée auprès du gouvernement paranense, mais le titulaire du consulat, le comte de Villanova, était en congé au moment de mon voyage; l'éloge que m'en ont fait ses confrères m'a fait d'autant plus regretter son absence.

Parmi les races européennes établies dans ce pays, l'élément allemand est certainement prédominant, comme d'ailleurs dans les deux autres Etats brésiliens du sud : Rio Grande et Sainte-Catherine. Cette race, vraiment puissante, a des qualités d'endurance, d'économie et de souplesse qui font qu'elle a pu acquérir en quelques années une place prédominante sur presque tout le territoire brésilien, d'abord au détriment du commerce français et italien, et maintenant au détriment du commerce anglais. Toutefois, jusqu'ici, son influence ne dépasse pas l'action commerciale, les grandes affaires financières telles qu'emprunts d'Etat, concessions de chemins de fer, etc., restant encore l'apanage des Français, des Belges et des Anglais ; mais cela, je le crains, n'aura qu'un temps, car, comme la race israélite, la race allemande est essentiellement envahissante. Je m'empresse d'ajouter que son succès vient surtout de sa probité et de sa ponctualité en affaires, qualités primordiales auxquelles on doit rendre impartialement hommage.

Donc le commerce (consistant principalement en importations) est allemand, et sa force est telle aujourd'hui que je ne pense pas qu'il soit possible de le supplanter, surtout individuellement.

Mais il n'en va pas de même au point de vue industriel, en l'avenir duquel, dans ce pays, j'ai une entière confiance. Et je me base, pour affirmer cette confiance, sur cette constatation que les industries déjà établies sont toutes également florissantes. Elles ne sont pas nombreuses; elles se résument à trois : l'herva-matte, la bière et les allumettes. Je laisse volontairement de côté celles secondaires de la glace, de l'eau de seltz, des cuirs, meubles, etc.

L'herva-matte est de beaucoup la plus importante. Il est très possible que quelques-uns de mes lecteurs ne sachent en aucune façon ce que c'est que l'herva-matte, et c'est même une particularité de cette denrée d'être l'objet, dans l'Amérique du Sud, d'un trafic extrêmement important, donnant lieu, pour le seul Etat du Parana, à un mouvement de fonds de 25 millions par an, et de rester, pour ainsi dire, à peu près inconnue en Europe.

L'herva-matte (*ilex paraguayensis*) est un arbuste croissant à l'état sauvage dans les forêts des Etats brésiliens du Parana, Matto Grosso et Santa Catharina, et en grande quantité dans la République du Paraguay, où il a été découvert par les Indiens et utilisé par les jésuites, qui s'étaient aperçus qu'après lui avoir

fait subir une certainoe préparation sa feuille donnait une boisson saine, essentiellement tonique et reconstituante, dont la saveur, un peu âcre, avait quelque analogie avec celle du thé. Cet arbre atteint une hauteur maximum de 3 mètres et une grosseur de 12 à 13 centimètres; sa feuille est grosse, peu nervurée et pesante.

Le thé d'herva-matte est une boisson très appréciée en Argentine et dans les pays de la Plata.

Un des pays exportant le plus d'herva-matte vers ces régions est l'Etat du Parana. En effet, vingt-neuf maisons de commerce se disputent la faveur du consommateur, et, d'après les statistiques officielles, l'exportation de cette marchandise s'élève, depuis 1895, à une moyenne de 25,000 tonnes par an. Le gouvernement de l'Etat en retire son plus grand revenu par un impôt de 0 $ 030 *reis* par kilo exporté.

Il faut considérer aussi que l'herva-matte entre pour 75 % dans les exportations du chemin de fer, qui a dépensé environ 62 millions pour la construction de ses voies ferrées, dans le but d'effectuer le transport de cette marchandise aux ports d'embarquement (1).

Ces quelques chiffres étonneront peut-être ceux qui ne savent pas l'emploi presque abusif que font du matte les populations de la Plata. Il est bon de rappeler que la République Argentine contient dans ses immensités du *Campo* cinq millions d'habitants, qui

(1) Je dois ces renseignements et ceux qui vont suivre à l'obligeance de l'aimable consul de Belgique au Parana.

tous prennent le matte, et que ce pays ne produit pas le précieux arbuste et importe la totalité de sa consommation.

Il était intéressant de connaître la fabrication ou, à plus proprement parler, la transformation de l'herva-matte. Aussi, n'ai-je pas manqué de visiter, pendant un de mes séjours à Curityba, l'usine de la maison Fontaine et C[ie], une des plus importantes de la place.

Si vous le voulez bien, avant de vous y introduire, nous allons tout d'abord chercher une branche d'herva-matte dans la forêt. Non pas en bas, dans la Marine : nous n'en trouverions pas; nous la prendrons dans les forêts des *Campos*. Ceci paraît, à première vue, un joli anachronisme, puisque *campos* veut dire *champs;* mais, dans un prochain chapitre, je vous conduirai dans ces campos et vous les montrerai coupés de boqueteaux où l'herva-matte croît en abondance, à l'ombre des grands pins paranenses; puis, un peu plus loin, alors qu'on s'éloigne des centres habités, les boqueteaux se font grands bois, puis immenses forêts que parcourent les chercheurs d'herva, et enfin *sertão desconhecido,* c'est-à-dire bois vierge inconnu, forêts mystérieuses, immensités ténébreuses où s'agitent encore quelques rares Indiens sauvages, fantômes errants et malheureux de races disparues.

Nous ne prendrons pas notre feuille d'herva dans les boqueteaux; aussi bien, notre récolte ne serait pas



p. 184

INDIENS DU PARANA

assez fructueuse, car l'arbuste trop fréquemment dépouillé a perdu de sa force. Nous ne la prendrons pas non plus dans le *sertão;* il nous faudrait trop de temps pour y aller et en revenir et le voyage nous mangerait, et bien au delà, le bénéfice que nous pourrions retirer de la vente de notre herva-matte à un usinier de Curityba. Nous la prendrons donc dans ces grandes forêts intermédiaires où nous sommes sûrs d'une récolte abondante et de la facilité de son écoulement.

Tout d'abord nous couperons sur chaque arbuste les petites branches avec leurs feuilles; après quoi, à l'endroit même où nous les aurons coupées, nous les passerons au *carijo* pour les sécher. Cet appareil primitif consiste tout simplement en une branche de bois quelconque soutenue par deux pieds fichés en terre; sur cette broche improvisée on place à cheval des branches d'herva. Au-dessous, on allume un brasier qui sèche la feuille, mais lui donne, paraît-il, un goût de fumée désagréable et peu apprécié des amateurs. C'est pourquoi, depuis quelques années, plusieurs exportateurs d'herva-matte ont établi des fourneaux de séchage pour remédier à cet inconvénient; mais le vieux système est encore prédominant.

Après cette première opération, si nous étions riches, nous conduirions ou ferions conduire notre récolte à Curityba et la vendrions là à un exportateur. Mais comme nous ne sommes que de pauvres caboclos et que notre récolte est minime, force nous est de la

porter au village voisin et de la vendre à un premier commissionnaire qui la mettra dans des sacs de 4 *arobas* ou 60 kilos. Ces sacs sont en cuir et d'une grande solidité. Il faut cela, car notre branche de matte va être, durant de longues journées, cahotée par les chemins dans un immense char attelé de cinq ou sept chevaux. Enfin, la voilà à Curityba. Elle est vendue, avec ses autres compagnes de voyage, à un exportateur d'herva-matte qui va lui faire subir une préparation spéciale appelée *beneficio*. Cette opération consiste à la rendre plus sèche, à faire développer tout l'arome que la feuille possède et à en faire un thé sous différentes formes.

Comme le champagne, en effet, le thé d'herva-matte a ses marques et ses qualités différentes, suivant les goûts du consommateur.

Dans la République uruguayenne, le thé préféré est le thé fin ou herva en poudre; en Argentine, on le préfère généralement demi-gros; au Chili, où l'importation est également importante, on le demande gros et sans poudre. Au Brésil et dans l'Amérique du Nord, c'est l'herva en petites feuilles, mélangées de nervures et de petits brins de bois, qui obtient la plus grande faveur des buveurs de matte.

Pour arriver à ces quatre qualités principales qui se subdivisent ensuite en une foule de marques propres à chaque maison, on fait passer l'herva pendant plus ou moins de temps dans des cylindres chauds qui lui

enlèvent toute son humidité. Puis elle est placée sous des pilons qui la brisent, la cassent, la martèlent, la réduisent en poudre. Dans ce travail, les feuilles se réduisent inégalement, le bois des petites branches se casse en minuscules morceaux de différentes grosseurs, etc. Le tout est jeté dans de longs trieurs, puis dans de puissants ventilateurs qui séparent la poussière fine et demi-fine, les feuilles grosses et demi-grosses, et enfin le bois. Séparée ainsi, l'herva-matte est remise sous d'autres pilons, puis dans d'autres tamis trieurs plus fins.

Quand elle a atteint la grosseur voulue, chaque partie est remélangée aux autres dans des proportions déterminées suivant le goût de l'acheteur pour qui elle est préparée.

On dit alors que l'herva-matte est *bénéficiée*.

Elle est mise dans d'élégantes barriques de différentes grandeurs et expédiée à Paranagua ou Antonina, pour être dirigée de là vers les marchés de consommation.

Il est difficile, après toutes ces transformations, de reconnaître la branche que nous avons cueillie ensemble ; nous en retrouverons peut-être quelques parcelles dans la courge du *puestero* (1) qui nous offrira le matte, là-bas, dans les lointains *puestos* de la province de Buenos-Ayres.

(1) Gardien de troupeau, et *puesto*, habitation du *puestero*.

En montrant le nombre de tonnes exportées par an et le mouvement d'argent auquel ce négoce donne lieu, en indiquant que vingt-neuf maisons, à Curityba, *bénéficiaient* l'herva-matte, — et en bénéficiaient, — je pense avoir démontré suffisamment la prospérité de cette industrie, sans qu'il soit nécessaire de m'y attarder davantage.

Une autre industrie, également prospère, est celle de la bière. Il y a quinze ans, toute la bière était importée au Parana; aujourd'hui, bien que la statistique du chemin de fer montre encore une importation relativement élevée de 195 tonnes par an, trente-cinq fabriques se disputent au Parana la faveur du consommateur. Toutes sont florissantes, bien que la qualité offerte par quelques maisons soit très inférieure. La bière est la boisson courante de la population étrangère, car la culture de la vigne est encore à l'état embryonnaire et le vin importé coûte fort cher en raison des droits très élevés dont il est frappé.

Enfin l'industrie des allumettes offre l'exemple le plus frappant du développement industriel dans cette contrée. Il n'y a qu'une seule fabrique d'allumettes, en raison de privilèges très sérieux obtenus du gouvernement du Parana par MM. Hurlimann et le docteur Eisenbach, propriétaires de cette fabrique.

C'est en 1895 que MM. Hurlimann et Eisenbach bâtirent leur première usine dans un emplacement proche de la gare de Curityba, ce qui leur permit la

facilité d'avoir un embranchement direct reliant l'usine à la gare.

Au début, l'usine produisait 40,000 boîtes d'allumettes par jour et achetait aux particuliers les sapins nécessaires à sa production au prix moyen de dix *milreis* par arbre. Elle produit quotidiennement aujourd'hui 480,000 boîtes d'allumettes, exportées principalement dans les Etats du Para, Matto Grosso, Bahia, Rio Grande, etc.

Devant un succès aussi rapide et aussi colossal, les propriétaires se sont vus obligés non seulement d'augmenter considérablement leurs usines, mais aussi de s'assurer pour de longues années une quantité suffisante de pins, afin d'éviter un accaparement possible qui leur eût causé les plus grands dommages. A cet effet, ils achetèrent, à vingt kilomètres environ de Curityba, plusieurs propriétés qu'ils réunirent en une seule, et qui forme aujourd'hui une grande fazenda de 10,000 hectares, contenant 165,000 sapins de plus de 25 centimètres de diamètre, et assurant la production actuelle pendant 95 ans. Pendant ce temps, le grand nombre de pins de moins de 25 centimètres, non comptés dans les chiffres précités, grossiront; et en outre, ces messieurs, prévoyant l'avenir, plantent annuellement dans leur fazenda 5,000 sapins. Ce qui permet de dire qu'après 95 années d'exploitation la propriété contiendra plus de sapins qu'au début.

Le transport de ces arbres était assez coûteux et

difficile, la fazenda se trouvant assez éloignée du chemin de fer. Aussi ces messieurs ont établi sur place des scieries qui préparent le bois en allumettes prêtes à être soufrées, et en minces feuilles prêtes à former les boîtes. Le bois ainsi préparé est expédié facilement à l'usine de Curityba, qui, mécaniquement, soufre les allumettes, colle les boîtes, les entoure de papier, les emplit enfin de 60 allumettes, toutes prêtes pour l'expédition.

Au moment de l'acquisition de leur propriété et de la construction de leurs usines, ces messieurs ont obtenu de l'Etat du Parana le privilège exclusif de l'exemption des droits d'exportation pour les allumettes fabriquées dans cette propriété, ce qui leur assure un gros avantage sur tout autre concurrent éventuel.

Par suite de ces différentes améliorations et de la faveur sans cesse croissante dont jouissent les allumettes paranenses au Brésil, la société, fondée en 1895 au capital primitif de 200,000 francs, est estimée aujourd'hui, en capitalisant le revenu actuel à 10 % et en tenant compte de toutes les améliorations effectuées, à la somme de 6,000,000 de francs. La rapidité avec laquelle le capital a été augmenté et la façon dont il a été augmenté font le plus grand honneur aux intelligents industriels que sont MM. Hurlimann et Eisenbach.

Cet exemple et les précédents corroborent parfai-

tement et affirment ma confiance dans l'avenir industriel de ce pays si merveilleusement placé entre de grands centres de consommation comme Rio-de-Janeiro et São Paulo, Buenos-Ayres et Montevideo.

Il ne faudrait pas cependant se prévaloir des avantages obtenus par les industries existantes pour déclarer que toutes ont d'égales chances de succès. On devra tenir compte que cet immense territoire, dont la superficie totale est évaluée à 240,000 kilomètres carrés par le baron de Serro Azal dans sa *Notice sur l'Etat du Parana*, compte environ 400,000 habitants, d'après l'estimation du docteur Arthur Sebrão, inspecteur sanitaire (1). Par conséquent toute industrie nécessitant une main-d'œuvre spéciale, comme une verrerie par exemple, et nombreuse, comme des forges et hauts fourneaux, devra être soigneusement écartée. On devra limiter le champ d'action, pour une période encore assez longue, aux seules industries produisant surtout par les machines.

De ce nombre est celle du papier ou de la pâte à papier, pour laquelle on trouverait sur place une matière première excellente : le pin paranense, dont l'essence se rapproche absolument du pin de Norvège. Il y en a une telle abondance qu'on n'en verra pas la fin d'ici de très lointaines années, et l'exemple de

(1) Rapport du docteur Augusto C. Chaves, ministre de l'intérieur, présenté au gouverneur de l'État, le 31 décembre 1898.

MM. Hurlimann et Eisenbach trouvant 165,000 sujets pour leurs allumettes sur une seule superficie de 10,000 hectares prouve surabondamment ce que j'avance ici.

Durant mes séjours à Curityba, j'eus l'honneur d'être présenté aux membres du gouvernement de l'Etat, et je fus reçu par eux avec cette bonne grâce et cette aménité qui sont, je l'ai dit, les qualités primordiales et attachantes du Brésilien.

Quelques mots ici ne seront peut-être pas inutiles pour indiquer les rouages politiques de la République des Etats-Unis du Brésil. Comme son nom l'indique, cette République est une vaste fédération de vingt et un Etats (1) ayant chacun leur organisation politique. Le gouvernement fédéral comprend un président de la République, responsable, gouvernant par ses secrétaires d'Etat, pouvoir exécutif, et un Congrès formé d'un Sénat et d'une Chambre des députés, pouvoir législatif. Chaque Etat est représenté au Sénat par trois sénateurs et à la Chambre par un nombre

(1) Les États du Brésil sont : *Municipe neutre de Rio-de-Janeiro; Amazonas, Para, Maranhao, Piauhy, Ceara, Rio Grande do Norte, Parahyba, Pernambuco, Alagoas, Sergipe, Bahia, Espirito Santo, Rio-de-Janeiro, São-Paulo, Parana, Santa-Catharina, Rio Grande do Sul, Minas Geraes, Goyaz* et *Matto Grosso*. Les géographes ne sont pas d'accord sur l'évaluation de la superficie totale et de la population. Bianconi indique 8,337,000 kilomètres carrés et 13,000,000 d'habitants; Élisée Reclus, 8,075,000 kilomètres carrés et 16,000,000 d'habitants.

de députés variant suivant l'importance de l'Etat. L'Etat du Parana en a quatre. Chaque député et chaque sénateur au Congrès de l'Union touche 75 *milreis* par jour de session. Les sessions durent, en général, six mois par an.

L'armée, sur tout le territoire brésilien, dépend du pouvoir fédéral.

Chaque Etat a sa Constitution politique propre, différente de l'Etat voisin. Il administre à sa guise.

La Constitution politique de l'Etat du Parana comprend un président et deux vice-présidents élus pour quatre ans par le peuple. Le président a la charge du pouvoir exécutif ; il choisit ses ministres, mais il est responsable de leurs actes. Le pouvoir législatif est confié à une Chambre de trente députés élus par le peuple ; mais le président a le droit de *veto* sur les lois présentées par la Chambre des députés. S'il y a conflit entre les deux pouvoirs, le différend est soumis au Suprême Tribunal, qui juge en dernier ressort.

Il peut y avoir cumul dans les fonctions publiques, excepté pour celles de président.

Le président de l'Etat, lors de mon séjour, était le regretté docteur J. Pereira Santos Andrade, secondé dans ses importantes fonctions par MM. Luis Chavières, ministre des finances ; Carvalho Chaves, ministre de l'intérieur, et Ferreira de Abreu, ministre des travaux publics.

Ses pouvoirs expiraient au mois d'avril 1900, et il a

été remplacé par le docteur F. Xavier da Sylva, qui fut déjà gouverneur de 1892 à 1896, à l'époque de la révolte de la marine. Il avait su alors s'imposer au respect de tous par sa loyauté et son inattaquable honnêteté. Ses ministres sont MM. Carvalho Chaves, Octavio do Amaral et A. Pedreira de Cerqueira.

Je retrouvai aussi à Curityba le docteur Vicente Machado, sénateur au Congrès de l'Union et premier vice-président du Parana, auquel j'avais eu l'honneur d'être présenté à Rio. Cet homme politique, d'une rare intelligence, peut prétendre à la plus haute situation de son pays. Jeune encore, avocat et orateur de grand talent, les services rendus par lui au Brésil et au Parana ne se comptent plus ; aussi sa popularité va sans cesse grandissant, aussi bien dans le peuple que dans l'enceinte du Parlement brésilien, où son autorité fait loi.

Il s'intéresse tout particulièrement au développement économique du Parana.

Ce développement va s'accentuant tous les jours, et on le doit surtout à l'accroissement des colonies agricoles.

On me permettra de donner quelques renseignements sur ces colonies, dont l'extension rationnelle et progressive est due aux louables efforts du gouvernement de l'Etat, puissamment aidé depuis quelques années par le corps consulaire, et plus particulièrement par M. Pohl, consul d'Autriche, un des partisans les plus convaincus et les plus dévoués de la colonisa-

tion agricole, et par M. Fontaine, consul de Belgique.

L'histoire coloniale du Parana remonte à 1852 (deux ans après l'érection de cette contrée en province indépendante).

Ce fut un Suisse qui fonda la première colonie agricole, à *Superaguy*, près de la baie de Paranagua, avec vingt-deux colons suisses et français. Six ans après, elle comptait 430 Brésiliens et 60 étrangers. La deuxième colonie est celle de l'*Assunguy*, fondée par un Allemand en 1860; elle sera reliée prochainement à la capitale par une voie ferrée.

Huit ans après, en 1868, commence la grande immigration polonaise. Mais les immigrants ne viennent pas directement au Parana. Ils arrivent d'abord à Santa Catharina, puis, de là, se portent vers le Parana, dont ils apprécient le climat tempéré, plus en rapport avec celui de leur pays d'origine. A partir de cette époque, la colonisation suit une marche ascendante bien déterminée : on compte 21,339 colons agricoles en 1889 (1), et aujourd'hui, leur nombre s'élève à 57,307 (2), ce qui montre un accroissement de 36,000 colons, en chiffres ronds, pour une période de dix années. Durant ce laps de temps, l'immigration est surtout alimentée par la race très travailleuse des Polonais galliciens (Autriche).

Les deux colonies les plus florissantes aujourd'hui

(1) **Baron de Sero Azul.**
(2) **M. Pohl, vice-consul d'Autriche.**

sont celles de *Prudentopolis*, que nous visiterons dans un chapitre prochain, et *Rio Claro*, qui, de 1890 à 1899, a vu le nombre de ses habitants s'élever de 3,000 à 11,000. Cette dernière colonie doit surtout sa prospérité aux facilités de ses communications avec la capitale par voies fluviale et ferrée (1).

Autrefois le gouvernement offrait au colon nouveau venu un lot de terrain à choisir dans une des colonies fondées par lui, avec une maison d'un modèle uniforme, et il occupait les colons à ouvrir des chemins et des routes dans la colonie, durant la première année, les nourrissant ainsi jusqu'à la première récolte.

Maintenant, ayant trouvé ce système trop onéreux, et jugeant que le mouvement immigratoire était suffisamment établi en sa faveur, le gouvernement du Parana offre seulement aux colons des lots de terrain mesurés par lui dans ses colonies et d'une contenance uniforme de 25 hectares. Le colon y bâtit sa maison et y travaille à sa guise. Il s'engage à rembourser dans un délai de huit années le prix de ses 25 hectares concédés, qui deviennent alors sa propriété définitive. Les prix des lots sont très variables, suivant la situation, la qualité de la terre, etc. La moyenne évaluée par le gouvernement est de 300 *milreis*, c'est-à-dire environ 300 francs (2).

(1) Rapports de M. Pohl, vice-consul d'Autriche.

(2) Rapports de M. l'ingénieur C. Ferreira de Abreu, ministre des travaux publics et de la colonisation.

Nous verrons, en visitant la colonie de Prudentopolis, quelle est la vie, quels sont les travaux et les moyens d'existence du colon agricole au Parana. Mais il est intéressant aussi de montrer ce que peut faire l'initiative individuelle, possédant un petit capital; de voir la colonisation privée à côté de la colonisation officielle.

A cet effet, nous nous rendrons à la petite fazenda de *Pinheirinho*, chez l'estimable vigneron Emmanuel V...

Nous pourrions nous y rendre en chemin de fer, mais il est préférable d'y aller en voiture.

Chemin faisant, nous admirons, avec le camarade qui m'accompagne, l'extraordinaire développement des environs de Curityba. Partout des maisons se bâtissent, des fermes se créent; on sent la vigueur d'un pays jeune qui veut augmenter sa puissance, en profitant des admirables ressources de son sol fertile. Presque partout des embryons de culture vinicole, encore incertains, tâtonnants; les moyens de culture sont imparfaits, disparates; ici ce sont des treilles formant berceau; là on plante sur fil de fer; plus loin on s'en tient au piquet qui dirige et soutient les longues pousses du cep. Tout cela se tassera, se nivellera avec l'expérience et le succès.

Nous arrivons bientôt à la fazenda de Pinheirinho. Le propriétaire, M. Emmanuel V..., est un vigneron d'origine suisse, immigré au Parana en 1875. Posses-

seur d'un maigre pécule, il a pu, à cette époque, se rendre acquéreur de terrains situés à deux heures de voiture à peine de Curityba et qui ont aujourd'hui doublé ou triplé de valeur. Sa propriété a une contenance de 200 hectares sur lesquels paissent une centaine de moutons dont on verra tout à l'heure l'utilité.

J'ai dit que M. V... était vigneron. Il tenta un essai de culture de vigne et fut pour ainsi dire le premier, ou tout au moins un des premiers, à faire cette expérience. Elle fut concluante, et aujourd'hui il possède autour de sa jolie maison deux hectares de vigne contenant 22,000 ceps qui lui donnent dans les bonnes années vingt-cinq pipes de vin (d'une contenance de 500 litres), vendues à raison de 350 *milreis* la pipe, soit un bénéfice net de 8,750 $ 000 (8 *contos*, 750 *milreis*). Ces chiffres, qui m'ont été fournis par M. V... lui-même, et confirmés par des personnes dignes de foi à Curityba, se passent, il me semble, de tout commentaire. Bien entendu, ce résultat, auquel M. V..., entouré de ses enfants et petits-enfants, travaille depuis 1875, n'a été obtenu que par un labeur quotidien et acharné. C'est de ses mains qu'il a retourné et travaillé cette terre; c'est lui d'abord, ses enfants après, auxquels il a appris, qui taillèrent la vigne aux époques voulues; ce sont eux enfin qui récoltent et préparent le vin, personne, avant eux, ne connaissant bien cette science délicate qu'est la viticulture.

La plus grande quantité de ses ceps appartient au plant américain dit *Isabelle*, qui n'est pas réputé comme étant des meilleurs : il donne en grande abondance, mais sa peau un peu grosse donne au vin un goût de framboise assez prononcé et désagréable. Au début, il n'y avait guère possibilité de faire autrement, et, du reste, le vin dit *nacional*, c'est-à-dire produit au Brésil, se vend toujours avec facilité, quelle que soit sa qualité, en raison des droits de douane très élevés dont sont frappés les vins étrangers. Aujourd'hui cependant, alors que l'aisance est venue et que les voies de communication facilitent les échanges, M. V... tente d'acclimater quelques-uns de nos plants européens : *teinturier*, *Saint-Julien*, *Bergerac*, *gros rouge suisse*, etc. Mais ces plants ne donnent pas en rendement les résultats vraiment fabuleux de l'Isabelle; ils sont encore en trop petite quantité pour qu'il soit possible d'apprécier si leur qualité, reconnue chez nous, n'a pas failli en changeant de latitude et de terroir.

Le fumier de mouton est, paraît-il, de tous les engrais naturels, faciles à obtenir, celui qui convient le mieux à cette terre. C'est pourquoi M. V... a constitué un petit troupeau qui se nourrit sur la partie de la propriété non encore cultivée, et rentre tous les soirs à l'étable, où une épaisse litière lui est préparée. Ce troupeau ne sert guère à autre chose, car la viande du mouton n'est pas appréciée dans le pays et sa vente

n'offre jusqu'ici qu'un intérêt très limité. Les peaux, en revanche, séchées et préparées pour tapis de selle, atteignent les prix extraordinaires de 18, 20 et jusqu'à 50 *milreis*. Cette consommation de peaux de mouton pour tapis de selle est purement locale, et je ne crois pas que ces prix se maintiendraient longtemps si la production venait à augmenter tant soit peu.

Le docteur Campos da Paz, savant brésilien qui s'est beaucoup occupé des questions viticoles, dit quelque part que le Paranà sera un jour le véritable pays de la vigne dans l'Amérique du Sud. Je ne le suivrai pas dans ses scientifiques recherches et ses savantes démonstrations, qui l'amènent à cette conclusion ; mais je suis absolument de son avis quant à cette conclusion, devant les beaux résultats pratiques et réels obtenus ailleurs que sur le papier, constatés par moi en différents endroits, chez différents propriétaires, et en particulier chez M. Emmanuel V...

La culture de la vigne au Parana offre cet avantage assez rare qu'elle ne nécessite pas l'emploi de gros capitaux, comme l'industrie et le commerce, ou comme les cultures de céréales, ou comme l'élevage, dont nous verrons, par la suite, les inconvénients. Le capital exigé pour l'achat de la terre, la construction de la maison et du matériel vinaire, et l'attente des premières années de production, peut ne pas dépasser

une trentaine de mille francs, qui donneront un revenu de 8,000 francs au bout de trois ans, en se basant seulement sur une mise en valeur de deux hectares.

Voici du reste le détail d'une semblable opération :

Achat de 200 hectares à 50 francs l'hectare.......	10.000
Construction d'une maison en bois, et matériel.....	5.000
Coût de la préparation et culture de 2 hectares de vigne à la fin de la quatrième année...........	3.000
Subsistance de la famille pendant trois ans, à raison de 3,000 francs par an......................	9.000
Aléa; réserve en cas de mauvaise récolte la quatrième année, première de rendement...........	3.000
	30.000

Rendement de 2 hectares, en réduisant le chiffre des rendues actuelles : 100 hectolitres vendus à raison de 80 francs l'hectolitre, soit pour la quatrième année, première de rendement..................................	8.000

On remarquera que j'opère sur un achat de 200 hectares, vaste champ laissé libre pour l'avenir à l'activité de la descendance, et sur une mise en valeur immédiate de deux hectares. On pourrait diminuer facilement de moitié cette acquisition et cette mise en valeur et diminuer ainsi, proportionnellement, la première mise de fonds de capital.

Dans tout mon voyage, en aucun autre pays, je n'ai trouvé une aussi brillante affaire pour l'emploi du petit capital individuel.

Et qu'on ne vienne pas m'objecter la surproduction

rapide, amenant une baisse des prix. La valeur de l'importation du vin au Brésil n'est pas inférieure à une valeur de 30 millions de francs (1), et les Etats du nord et du centre deviendront difficilement producteurs, à cause de la chaleur. Seuls, les Etats de São Paulo, Parana et Rio Grande do Sul et — dit-on — certaines parties du Matto Grosso sont aptes à produire. Mais Saint-Paul a son café, Rio Grande a son élevage, Matto Grosso est privé pour longtemps encore de facilités de communications. Le Parana restera toujours le maître du marché du vin national, à cause de la qualité du vin qu'il peut obtenir dans des terres propres à cette culture et avec un climat aussi tempéré; à cause aussi de sa situation géographique et de l'écoulement facile de ses produits par mer sur Rio-de-Janeiro et les Etats du nord, qui, je le répète, ne produiront jamais de vin.

L'intéressante visite de la fazenda de Pinheirinho se termine par le jardin, où, toujours en quête d'innovations et d'améliorations, le propriétaire nous montre ses essais d'acclimatation de tous nos arbres fruitiers d'Europe, et enfin par la ferme elle-même, toute blanche dans un fouillis charmant de rosiers en fleurs et de clématites sauvages.

Et tandis qu'à l'ombre de grands eucalyptus,

(1) Docteur Pires de Almeida, *l'Agriculture et les industries au Brésil.*

M. V... nous fait aimablement déguster une bouteille de son clos, je songe à l'admirable existence de cet homme, toute de travail et d'énergie, ayant acquis pour les siens, sur cette belle terre d'Amérique, une aisance honorable que sa terre natale, malgré un égal labeur, lui eût toujours refusée. Encore un qui n'a pas fait une de ces fortunes colossales dont parlent les romanciers, dont rêvent les jeunes imaginations enthousiastes !

Non.

Mais sur la terre trop étroite de notre vieille Europe, attaché à la glèbe durant toute sa vie, il eût — peut-être — laissé à ses enfants les quelques milliers de francs légués par son père, et qui, partagés entre tous, ne leur eussent point même assuré le droit à la vie. Il est venu vers les lumineux et lointains rivages, mais il y est venu sans penser aux fabuleuses richesses, et, tranquillement, a creusé ici le sillon qu'il creusait là-bas.

Et la terre plus neuve, et plus riche, et moins lasse, n'a point trompé son attente...

CHAPITRE VII

L'ÉTAT DU PARANA — LES CAMPOS

J'avais pensé tout d'abord pouvoir me rendre du Parana en Argentine par terre et par les rivières, c'est-à-dire rejoindre le rio Parana à travers le sertão, jusqu'à l'embouchure du rio Iguassú, descendre ensuite à la petite ville argentine de *Posada*, et là, prendre les bateaux qui, en quelques jours, vous descendent par le rio Parana jusqu'à Buenos-Ayres. Ce voyage aurait eu l'avantage de me faire traverser une partie de ce fameux *sertão desconhecido*, encore mal connu, et les rives admirables, dit-on, du Paraguay et des provinces argentines. Malheureusement, si la seconde partie de ce projet, c'est-à-dire la descente des rivières en bateau, est d'une exécution facile, il n'en va pas de même de la longue traversée du bois vierge qu'il me fallait faire pour atteindre l'embouchure du rio Iguassú. Il me fallait pour cela organiser toute une petite caravane de porteurs, et disposer environ de trente jours pour atteindre Posada.

La première des conditions pour bien voyager est de ne pas être pressé. Et je l'étais. M'étant attardé beaucoup plus que je ne le pensais dans les Etats de Rio et Saint-Paul, j'étais déjà en retard de près de trois mois sur l'horaire primitivement fixé; et la date de mon retour en France ne pouvant être reculée au delà d'un certain délai, il me fallait gagner l'Argentine par les voies les plus rapides, sous peine d'écourter considérablement et même de voir supprimé complètement mon séjour dans cet intéressant pays. Force me fut donc de renoncer à mon premier projet. Mais, cependant, ne voulant pas partir sans avoir vu les *Campos* du Parana, qui constituent en somme la partie la plus importante et la plus curieuse de ce pays, je résolus de pousser une pointe jusqu'à la petite ville de Guarapuava, la dernière cité importante avant d'atteindre le sertão, située à 200 kilomètres de Ponta Grossa, point terminus de la voie ferrée, et à un peu moins de 400 kilomètres de Curityba. Mais cette petite promenade elle-même nécessitait un guide, et plusieurs mules de selle, à partir de Ponta Grossa, car il fut convenu qu'un de mes amis, P..., m'accompagnerait dans ce voyage. Tout cela fut rapidement organisé grâce à la coutumière obligeance du directeur du chemin de fer.

En attendant le jour du départ, je fus convié par le sympathique consul de Belgique à une chasse sur le rio Iguassú, sur un petit transport à vapeur dont le

travail consiste en temps ordinaire à apporter à *Porto Amazonas*, station du chemin de fer sur le rio, l'herva-matte récoltée par les riverains. La chasse ne fut pas des plus fructueuses, et le gibier d'eau mit une réelle mauvaise grâce et une obstination de mauvais aloi à ne se point montrer; mais la seule promenade en bateau sur cette majestueuse rivière dont les bords restent cachés, tout recouverts des vertes broussailles de la forêt, en satisfaisant mon amour du pittoresque, me dédommagea amplement de ma déception de chasseur.

Il est regrettable qu'une série de chutes interdisent à la navigation de descendre le rio Iguassú jusqu'à son embouchure dans le rio Parana, car alors le voyage par voies fluviales jusqu'à Buenos-Ayres ne serait plus qu'un jeu, et, à coup sûr, l'Etat du Paraná y gagnerait beaucoup. Il n'est pas impossible qu'un jour on tourne la difficulté par un canal et une série d'écluses; mais actuellement, les dépenses nécessitées par ce travail énorme ne seraient pas justifiées par le maigre trafic qui pourrait en résulter au début.

Enfin le jour du départ arriva, et, en compagnie du directeur de la compagnie et de l'ingénieur en chef de la voie, un Français, Bourguignon de pure race, nous prîmes un beau matin le train pour Ponta Grossa, où notre guide et nos mules devaient nous attendre.

Nous nous arrêtons en route pour visiter la colonie

de *Thomaz Cuelho*, peuplée en majeure partie de Polonais, qui font surtout, dans cette colonie, de la culture maraîchère, l'écoulement des produits étant rendu facile par le voisinage de la capitale de l'Etat. On y cultive aussi le seigle en grande abondance, mais surtout, je crois, pour la consommation locale. L'immigrant polonais n'a pu se faire, en effet, à la farine de manioc mélangée aux aliments en guise de pain, et comme la culture du blé ne semble pas donner jusqu'ici des résultats parfaits, il se contente du pain de seigle en attendant le pain de froment.

Nous déjeunons au buffet de *Serinha*. « Ville d'avenir, » fait observer mon ami, qui a souvent le mot pour rire : la gare de Serinha est placée entre un rocher abrupt et un marécage... On m'affirme cependant qu'il y a de fort jolis coins à Serinha, et qu'il ferait bon y vivre. Observateur superficiel, sans doute, j'avoue ne les avoir point vus. Peut-être étaient-ils derrière le rocher...

Serinha, je crois, veut dire « petite montagne »; mais le chemin de fer du Parana semble avoir épuisé tout son effort dans l'ascension de la serra do Mar : il ne veut plus monter et préfère contourner la colline de Serinha et suivre le cours sinueux du rio Iguassú, qui l'oblige à des lacets sans nombre. Dans notre wagon, tantôt à droite, tantôt à gauche, le soleil darde sur nous ses rayons implacables, ce qui fait dire à mon ami que la terre tourne vraiment trop vite dans ce pays!

De Serinha à Ponta Grossa, c'est le «Campo» immense, légèrement vallonné, inondé de soleil, où quelques troupeaux de bœufs mettent une tache multicolore. De loin en loin, la monotonie de la plaine est coupée par de petits bouquets de bois d'où jaillissent de grands pins paranenses qui semblent de vastes parasols ou de gigantesques champignons. Parfois, on aperçoit, adossés à l'un de ces boqueteaux, les bâtiments d'une fazenda, perdue dans ces immenses solitudes.

L'hôtelier de Ponta Grossa, un Italien bavard et malin, prévenu de notre arrivée, et surtout de celle de deux grands chefs du chemin de fer, personnalités à ménager à cause des dîners d'inspection, nous fait les honneurs de sa victoria et de son cocher. Les deux sont d'amusantes caricatures : la victoria ne manquerait pas de faire un certain effet dans l'avenue des Acacias, un jour de grand prix; quant au cocher, au nez crochu orné de lunettes bleues, le chef coiffé d'un immense chapeau pointu, il semble plutôt appartenir à la famille des doux herboriseurs qu'à celle des automédons : on le voudrait armé d'une ombrelle jaune avec une boîte verte dans le dos. Il est Allemand, comprend le portugais et croit parler le français; c'est une illusion que je n'ai point cherché à lui enlever. Son patron l'appelle «docteur», mais le bourre de sottises en italien, ce qui ne semble, du reste, lui faire aucun effet.

p. 208

CAVALIER DES « CAMPOS »



Après un dîner copieux et une assez bonne nuit, nous sommes prêts le lendemain à six heures du matin à nous mettre en selle. A la porte de l'hôtel, nous attendent notre petit convoi et notre guide, *Generoso.*

Generoso est l'homme de confiance du directeur du chemin de fer, dont il soigne les équipages. Ce n'est pas un domestique, — le mot blesserait sa fierté, — c'est un « camarade ». Grand, maigre, bien découplé, d'une belle tenue à cheval, sans avoir pourtant jamais été au manège de M. Jamin, Generoso est le type du cavalier du Campo. Fait à noter, il en a toutes les qualités et semble n'en avoir aucun des défauts, car il est franc, fidèle, et ne boit jamais d'alcool. Confiés à lui par M. Westerman, il ne nous quittera pas un instant et veillera sur nous durant tout le voyage. Sa réputation de tireur émérite, dans un pays où tout le monde vise droit, est proverbiale et méritée. Il m'a, pour ma part, joliment étonné le jour où il tua au vol une petite bécassine d'un coup de pistolet chargé à balle. Un semblable mentor n'est peut-être pas tout à fait inutile sur le chemin que nous allons parcourir, où tout voyageur montre, apparents à sa ceinture, la crosse d'un revolver et le manche d'un couteau-poignard.

Nous faisons, mon ami et moi, exception à la règle, et ne sommes armés que du casque colonial, fort gênant à cheval, mais garantissant bien du soleil, et en imposant aux populations, qui nous prennent pour des « ingénieurs », titre vague mais respecté. Pourtant, si je

me rappelle bien, j'avais dans la poche gauche de mon gilet un petit canif et une paire de ciseaux. Entre les mains d'une femme jalouse, cela devient parfois une arme dangereuse!

Nous faisons nos adieux aux deux aimables chefs du chemin de fer qui nous ont fait la conduite jusqu'ici et nous nous mettons en selle.

« A cheval, messieurs! »... En l'espèce, nos chevaux sont des mules qui, du même petit trot sec et tricotant, inlassables et implacables, vont nous conduire à Guarapuava et nous en ramener. Ceux qui me connaissent savent que je ne suis pas comme un courant d'air, et, à part moi, je plains la pauvre bête qui va me porter ainsi — et me secouer — pendant 400 kilomètres!

L'ordre de marche est le suivant : devant, marche un mulet de bât, portant deux sortes de malles en cuir brut, dans lesquelles sont entassés quelques effets de rechange; puis Generoso, puis mon ami, très majestueux sous son casque blanc, la main gauche soutenue en l'air par son stick appuyé sur la cuisse, tel un maréchal de France! Je ferme la marche quand les difficultés du chemin m'empêchent de chevaucher aux côtés de mon camarade.

Peu après avoir traversé la petite ville de *Conchas*, nous passons en bac le rio Tibagy, une des plus importantes rivières de la province, qui va se jeter à des centaines de kilomètres d'ici dans le rio Parana.

L'aspect du pays n'a pas sensiblement changé; tou-

jours la plaine indéfinie, que de légères ondulations font ressembler à un océan aux vagues grossies par le vent. L'herbe est très verte et très haute. De loin en loin, à l'ombre des petits boqueteaux de sapin et d'herva-matte, des bœufs, nonchalamment couchés, ruminent lentement.

Le chemin est plus animé que je ne m'y attendais. Des cavaliers aux yeux noirs, semblant toujours en colère, nous croisent assez fréquemment ou nous dépassent; de lourdes voitures aussi, recouvertes d'une bâche énorme et attelées de six ou huit mules, tirant à plein collier. Les voitures sont chargées de sacs d'herva-matte ou de peaux de bœufs quand elles vont dans la direction de Ponta Grossa et de Curityba. Quand elles en reviennent, elles rapportent des étoffes, des objets manufacturés pour l'intérieur, et de grandes quantités de sel, nécessaires, paraît-il, dans cette contrée à la conservation des troupeaux. Sur le siège de la voiture, le charretier somnole, digérant la cachaça en attendant le très prochain petit verre. Souvent, à côté de lui, sur le siège, une femme noire et sale nourrit un nouveau-né, compagne soumise et craintive de cette brute nomade qui la fouaille à l'égal de ses mules, les jours d'excès d'eau-de-vie de canne.

Presque tous ces gens connaissent Generoso et lui font un bonjour amical nuancé d'un certain respect; quant à nous, ils regardent nos casques blancs avec une superstitieuse déférence qui nous récrée plusieurs fois.

On ne voit jamais personne à pied; les distances sont si grandes et les chevaux ou les mules coûtent si peu cher à nourrir!... Même, nous sommes accostés par un vieillard à longue barbe blanche qui tient le milieu entre le Père Eternel et le Juif errant. Il est monté sur un cheval invraisemblable de maigreur et qui fut peut-être blanc dans des temps reculés. Le *pal* ou *poncho* n'est qu'une loque, et le large chapeau, à force d'avoir changé de couleur sous l'action du soleil et de la pluie, se refuse maintenant à en arborer une. Malgré tout, bien droit sur sa selle, le regard clair et dur, le vieux cavalier ne manque pas de noblesse ni de distinction. Generoso lui donne deux *reis* que l'autre prend sans remercier. En passant à côté de lui, je lui en donne autant pour faire comme notre guide, mais mon ami passe indifférent. Le noble mendiant le regarde alors d'un air courroucé : « Et toi, monsieur, lui dit-il en portugais, tu ne me donnes rien ? » Et le ton sur lequel cela fut dit était plutôt celui d'un commandement que d'une prière. Il fut accompagné d'un grand geste de malédiction ou de sorcellerie et le vieux mendiant continua son chemin. Ce fut en vain que je demandai quelques explications à Generoso; il s'obstina à ne pas répondre... C'était sans doute quelque sorcier dangereux dont il valait mieux ne pas parler et dont il était bon de conjurer le sort en lui donnant quelques pièces de monnaie quand on le rencontrait sur son chemin. Cependant mon ami, qui n'avait rien donné, accomplit

son voyage aussi bien que moi... Mais quel doux pays, tout de même, où les mendiants vont à cheval!

Vers quatre heures et demie, nous entrons dans une forêt de sapins et d'herva-matte. Je mâchonne avec plaisir quelques feuilles de cet arbuste. Prises ainsi sans préparation, elles ont une saveur âcre et fraîche qui ne me déplaît pas. La forêt, à part les pins énormes, n'a guère de beaux arbres : c'est la broussaille qui domine, en somme, sur presque tout le parcours. Un peu après sept heures, nous retrouvons la plaine, et, sur la lisière du bois où nous nous sommes arrêtés un moment pour nous reposer, j'assiste à mon premier coucher de soleil dans le « campo ». C'est un spectacle grandiose, un peu gâté aujourd'hui par de méchants nuages noirs, menaçants, qui, bientôt, nous amènent la pluie. Il faut détacher le *poncho*, sorte de grande couverture avec un trou au milieu pour laisser passer la tête, et qui recouvre complètement monture et cavalier. La nuit noire est venue; sous la pluie, nous chevauchons lentement, croyant toujours apercevoir les lumières d'*Imbituva Cupim*, trompés par les étincelles que des milliers de lucioles font jaillir dans la nuit.

Nous arrivons enfin vers huit heures et demie, trempés, crottés et assez fatigués par cette première étape de 74 kilomètres.

Cupim possède un hôtel, l'hôtel du Progrès, qui possède lui-même, dit un prospectus accroché dans la salle commune, un billard et des chambres luxueuses!... Le

billard m'indiffère totalement, et tout ce que je désire, c'est à dîner et un lit. Malheureusement, il n'y a plus de dîner à cette heure tardive, et, en fait de lit, l'hôtelier nous offre, sur un ton emphatique, « un hamac et un banc pour nous reposer. » Merci bien !

Cependant, tout s'arrange, et nous finissons tout de même par pouvoir manger et dormir.

Notre seconde journée s'annonce mal : nous partons à six heures par une pluie battante; elle nous accompagne durant toute la traversée d'une interminable forêt de pins. Nous devions, ce soir-là, coucher à la colonie agricole de *Prudentopolis ;* mais, vers midi, la pluie, faisant toujours rage, et les chemins transformés en rivières boueuses dans lesquels glissent et trébuchent nos mules nous forcent à nous arrêter dans une petite bourgade, à *Monjolinho,* qui signifie « Petit Moulin ». Tant bien que mal, nous trouvons à déjeuner, à dîner et à coucher dans un *négoce,* malgré l'affluence des voyageurs retenus comme nous par la pluie.

Le lendemain, le temps se montrant un peu plus clément, nous arrivons pour déjeuner à Prudentopolis, où nous décidons de passer l'après-midi à visiter cette intéressante colonie.

Le hasard nous fait rencontrer à Prudentopolis avec un aimable garçon aperçu déjà à Curityba; il possède ici la plus importante fabrique de bière de la contrée. Très obligeamment, il nous fait les honneurs de la

colonie, et, après le déjeuner, nous partons dans une victoria attelée de cinq chevaux vigoureux pour aller visiter les chutes du rio dos Patos (rivière des Canards), situées à 15 kilomètres du village. Dans un site tourmenté, cette rivière, grande comme le Rhône, et roulant des flots tumultueux, fait un saut terrifiant et imposant de 30 mètres de haut. Le chemin, pour arriver aux chutes, n'est pas des meilleurs, et j'ai conservé le souvenir d'un pont très mal suspendu au-dessus d'un torrent et dont les planches vermoulues craquaient à notre passage avec un bruit sinistre des moins rassurants. Toutefois, la promenade se fit sans encombre.

La colonie de Prudentopolis s'étend sur une superficie de 66 kilomètres de long sur 30 de large, peuplée aujourd'hui de 10,500 à 11,000 habitants. On a tracé sur le terrain, à intervalles réguliers, de grandes lignes droites formant les routes, reliées entre elles par des chemins de moindre importance. Les terres se sont trouvées divisées ainsi en grands carrés uniformes contenant un certain nombre de lots d'une contenance égale de 25 hectares. Ce sont ces lots que l'on distribue aux colons.

Les paysans polonais qui constituent le principal appoint dans la population de cette colonie ont conservé le caractère doux et craintif des anciens serfs dont ils sont issus. Opprimés depuis des générations, ceux de la génération actuelle qui se sont laissé déraciner de leur sol natal et conduire ici ne se sont pas encore

habitués à leur sort. Leur situation nouvelle d'hommes libres les étonne sans les émouvoir. Ils ont conservé leurs mœurs, leurs coutumes, leurs vêtements du nord; leur croyance aussi, et le *Padre*, Polonais comme eux, est la seule autorité du pays à laquelle ils obéissent aveuglément. Leur foi rappelle celle des Bretons, et à les voir, un dimanche, à la messe, égrenant pieusement leur chapelet, à genoux sur la terre battue de la petite chapelle en bois qu'ils ont construite avant leur maison, on croirait assister à un Pardon célèbre de notre vieille et croyante Bretagne. Mais s'ils ont la foi du Breton, ils ont aussi sa très grande affection pour l'alcool, et la canne à sucre est la seule plante de cette terre, nouvelle pour eux, qu'ils aient réellement appréciée, à cause de la cachaça qu'elle peut produire...

La culture à Prudentopolis est loin d'être aussi avancée qu'à la colonie Thomaz Cuelho. Il faut penser que nous sommes loin de la capitale, et que 127 kilomètres déjà nous séparent de Ponta Grossa, la dernière station du chemin de fer.

Dans ces conditions, une aroba (15 kilos) de marchandises coûtant à peu près un franc de transport par les voituriers dont je vous ai narré la rencontre le long du chemin, il n'est guère possible de produire que pour la consommation locale.

Une autre raison qui donne à la colonie de Prudentopolis cet aspect de culture un peu grossière, c'est qu'elle a été fondée au milieu des bois. A l'encontre de

la colonie Thomaz Cuelho et des autres colonies situées en plaine, où il suffit de retourner la terre, il faut ici conquérir d'abord le terrain sur la forêt, c'est-à-dire défricher, en donnant à ce terme sa signification la plus absolue. On s'y prend ici comme dans tout le Brésil : couper les arbres, laisser sécher et mettre le feu. On s'en remet à l'action du temps pour pourrir et faire disparaître les vieux troncs calcinés qui, au milieu des champs de seigle, esquissent de-ci de-là des silhouettes sinistres. Donc, pour le moment, Prudentopolis produit à peu près uniquement sa consommation locale en seigle, tabac et légumes. Comment, alors, ses colons pourront-ils rembourser le gouvernement des avances faites par lui? C'est l'herva-matte, ce facteur économique primordial de l'Etat du Parana, qu'on retrouve partout, qui est chargé de résoudre la question. Tous les colons vont dans la forêt récolter l'herva-matte; le prix, très rémunérateur pour eux, auquel l'achètent les agents des grands exportateurs de Curityba les invite à abandonner les travaux des champs, à ne faire que juste leur consommation personnelle de seigle, légumes, etc., et à courir les bois à la recherche de l'herva...

Prudentopolis est, sur le chemin de Guarapuava, le point terminus de la route carrossable. Nous allons maintenant faire l'ascension de la serra da Esperança, chaîne de montagnes de 1,300 mètres d'altitude (1), qui

(1) Baron de Sero Azul.

sépare les *campos Geraes* des *campos de Guarapuava*. Un chemin de muletier seulement nous conduira dans cette petite ville, sentinelle avancée du monde civilisé.

La route est une succession de montées et de descentes à pic, tantôt sur un sol détrempé où ma pauvre mule enfonce jusqu'au genou, tantôt sur des cailloux roulants qui la font glisser lamentablement. La bicyclette dans ces parages sera toujours, je le crains, d'un emploi difficile!

Je m'en remets à l'instinct de l'animal qui me porte, et, lui laissant la bride sur le cou, je me contente de mesurer d'un regard résigné les précipices côtoyés, ou d'admirer les points de vue multiples de la montagne qui, sous un soleil ardent, succédant aux pluies de ces jours passés, s'empourprent de teintes multicolores.

La végétation, malgré tout, ne perd pas ses droits, et le pin paranense redresse toujours fièrement son beau panache verdoyant au-dessus du fourré désordonné d'où s'envolent de temps à autre l'*aguia* ou aigle blanc et le *graia*, geai bleu dont la gorge semble enveloppée dans une gaine de velours. Nous arrivons bientôt au point culminant, à *Alto da Serra*, où une petite cabane en bois, pourvue de cachaça et de café, sert d'hôtel aux voyageurs. Mais comme il est encore de bonne heure, nous décidons de descendre la montagne, et notre guide nous conduit jusqu'au rio das

Pedras (rivière des Pierres), où nous couchons chez un caboclo, en compagnie de puces innombrables.

Nous voici dans les campos de Guarapuava, moins vallonnés que les campos Geraes, et, le lendemain matin, bien avant d'y arriver, nous apercevons la ville de Guarapuava, perdue dans l'immensité de ses campos. Là-bas, là-bas, tout au loin, une ligne sombre se dessine. C'est le *sertao desconhecido*...

Mon ami connaissait le notaire de Guarapuava, le docteur de S. M... (1), vieux et noble Français établi dans ce pays depuis son enfance. Nous fûmes reçus par lui en compatriotes, et il n'est pas de marques d'affection et de sympathie que l'excellent homme ne nous ait prodiguées.

Possesseur d'une petite fortune, il est entouré dans tout le district d'une respectueuse déférence qui lui fait le plus grand honneur. Après nous avoir fait visiter la petite *chacra* qu'il possède aux environs de Guarapuava et où il se livre à des essais très satisfaisants de culture de vigne, il nous mit en rapport avec plusieurs importants fazendeiros des environs qui nous invitèrent à les aller visiter.

L'élevage est très en honneur dans tout le district de Guarapuava. Toutes les fazendas sont des pro-

(1) Au Brésil, on donne le titre de docteur aux docteurs en droit et en médecine et aux ingénieurs. *Ils ont coutume de porter au doigt une bague ornée d'une pierre, rouge pour les docteurs en droit, verte pour les médecins, bleue pour les ingénieurs.*

priétés d'élevage. Les animaux, très rustiques, sont achetés sur pied par des marchands qui les conduisent, par troupeaux de 200 à 500 bêtes, dans l'Etat de Saint-Paul, où ils les revendent.

Ces animaux, élevés en liberté, et pour ainsi dire à l'état sauvage, se nourrissent exclusivement de l'herbe des campos, mais on est obligé de leur faire des distributions de sel, constituant à peu près les seuls frais vraiment sérieux de l'éleveur. Cette nécessité de donner du sel aux animaux explique l'énorme importation de 4,332,820 kilos de sel au Parana, qui, tout d'abord, m'avait beaucoup étonné, lorsque je l'avais remarquée à Curityba sur le tableau des importations de l'exercice 1898-1899.

Les gens du pays considèrent que l'élevage leur rapporte au moins 20 % par an, et d'après les calculs qu'il m'a été donné de faire sur les bases, un peu réduites, données par les fazendeiros chez qui j'ai été reçu, c'est en effet le rendement que l'on est en droit d'attendre; mais il néoessite un capital assez important.

Il faut en effet se rendre compte que la culture des céréales et des fourrages artificiels est jusqu'ici totalement délaissée. On laisse les animaux se reproduire dans le campo; tous les ans, on en élimine quelques centaines pour la vente; et c'est tout. Aucun soin, aucune amélioration, voilà, il me semble le mot d'ordre général, et que l'on ne pourra modifier que difficilement.

En outre, l'élevage du mouton, si avantageux en Argentine, n'existe pas ici. Il ne pourra être tenté utilement que lorsqu'on aura un chemin de fer et des débouchés à l'étranger, puisque le Brésilien, pris dans sa généralité, par une bizarrerie du goût qui, je pense, se modifiera, n'aime pas le mouton.

Donc, rien que des bêtes à corne, dont le prix moyen, sur place, est de 50 *milreis* (1). Par ce prix même, vous voyez qu'il faut pas mal d'animaux pour faire un chiffre. Or, si vous voulez avoir un troupeau de quatre ou cinq mille têtes (c'est le chiffre là-bas des petits troupeaux), il vous faut du parcours, c'est-à-dire des terres en quantité suffisante, car vous pensez bien que ces animaux auxquels vous donnez un peu de sel pour tout potage ont besoin de se promener dans le champ pour trouver un supplément de nourriture; aussi, on calcule que deux hectares et demi environ sont nécessaires pour nourrir une tête de bétail.

De toutes ces déductions, vous arrivez à ceci :

Il vous faut là-bas une fazenda de 12,000 hectares, achetés à raison de 5 $ l'hectare; coût : 60 *contos de reis*, sur lesquels vous lâcherez 5,000 vaches (avec quelques taureaux), achetées au prix moyen de 50 $; coût : 250 *contos de reis;* vous vendrez annuellement 1,200 têtes à 50 $, ce qui vous procurera un bénéfice

(1) Je rappelle, pour la compréhension des données qui vont suivre, que *j'évalue* le *milreis* ($) à 1 franc et le *conto de reis* (:) à 1,000 francs.

de 60 *contos de reis*, soit un revenu de près de 20 %, pour un capital de 310 *contos de reis*.

Je n'ignore pas que vous pouvez acheter un troupeau moindre et le laisser reproduire jusqu'à ce qu'il atteigne le chiffre désiré de 5,000 têtes, mais alors vous vous privez de la vente pendant un certain temps.

Sans se leurrer, on peut affirmer que ce placement ne fera qu'augmenter de valeur, car le jour où Guarapuava sera doté d'un chemin de fer, on trouvera difficilement des terres à cent sous l'hectare. Mais le fait brutal n'en demeure pas moins ; il faut 300,000 francs pour tenter quelque chose d'utile dans l'élevage au Parana, dans les conditions économiques et de travail actuelles. Quel est le Français, possesseur de 300,000 francs de capital, bien à lui, c'est-à-dire de 12,000 francs de revenu, qui consentira à quitter sa patrie, sa famille, ses relations ; qui fera vingt jours de bateau, trois de chemin de fer et cinq de mules pour venir s'exiler dans ce pays lointain et bâtir en prévision de l'avenir ? J'en ai trouvé — un — en Argentine, et j'ai fait bien vite sa photographie...

Mais je n'en prévois pas moins l'avenir immense de cette terre. Quand on l'aura améliorée par les engrais et la culture, quand on aura amélioré la race des animaux par des croisements et des sélections, quand on aura établi l'élevage du mouton, qui y réussirait admirablement (les essais tentés le prouvent), et qu'on aura créé des débouchés, je ne vois pas pourquoi cette

province n'atteindrait pas la fortune prodigieuse que la province de Buenos-Ayres étale aujourd'hui à nos yeux émerveillés.

Peut-être, à l'énumération des nombreuses améliorations à tenter, quelques-uns de mes lecteurs souriront : « Pourquoi pas tout de suite dire que lorsque tout sera changé, ça ira mieux ? » Je renvoie ces aimables sceptiques à l'ouvrage si documenté de M. Charles Wienner sur la République Argentine (1) : « En 1877, écrit-il, l'Argentine ne produisait pas le pain de sa population ; en 1893, sa récolte de blé est de 2 millions 394,944 tonnes. — En 1889, l'importation totale du vin dépassait 300 millions de francs ; en 1897, le vignoble de l'Argentine couvre 40,013 hectares en rapport, et on doit prévoir que le pays fournira bientôt tous les vins de qualité courante pour la consommation locale. »

Et M. Emile Daireaux, dans son livre *la Vie et les mœurs à la Plata* (2), dit qu'il y a une trentaine d'années on voyait quelques troupeaux en Argentine : « Ils n'avaient jamais donné à leurs propriétaires d'autre profit que la joie d'offrir à leurs hôtes de passage un agneau gras et quelques peaux pour faire un lit. On en cite qui, fatigués d'offrir à leurs amis des moutons qu'ils refusaient, *se décidaient à les vendre au briquetier voisin pour, de leur chair, alimenter son four.* »

(1) *La République Argentine,* par Ch. Wienner, ministre plénipotentiaire de France. Cerf, éditeur, 1899.

(2) Hachette, éditeur, 1888.

... Aujourd'hui, les moutons qui paissent sur ce territoire forment, au milieu du troupeau universel d'un demi-milliard de têtes, le deuxième groupe, avec plus de 100,000,000 de moutons, fournissant près de 200 millions de kilogrammes de laine à la consommation du monde!

Devant de tels résultats obtenus par un pays voisin, n'est-il donc pas permis de prévoir des améliorations rapides et considérables, dans un avenir rapproché, pour une terre aussi fertile que la terre paranense? Pour moi, c'est plus qu'un souhait, c'est une conviction.

. . . .

Pendant notre séjour à Guarapuava, un des fazendeiros, ami de M. de S.-M..., offrit de nous faire faire une chasse au tigre. Il y en a pas mal dans le *sertao* le plus proche de Guarapuava. On devine que nous acceptâmes avec enthousiasme. Nous nous rendîmes à la fazenda, située à 50 kilomètres environ de la ville; mais ce fut en vain que nous attendîmes deux jours; les dépisteurs ne purent trouver en ce laps de temps la plus petite empreinte de tigre dans la forêt : le tigre avait eu peur de nous, sans doute, et s'était enfui à la seule nouvelle de notre arrivée...

Il y en a cependant, car on m'a montré dans cette fazenda un homme dont tout le ventre n'est qu'une large et horrible cicatrice. Son histoire vaut la peine d'être contée. Ce nouveau Bonbonel est un passionné de la chasse au tigre. Il s'y rend le soir à l'affût. Or, un soir,

il partit ainsi, un tigre ayant été signalé, et ne revint pas... On alla à sa recherche le lendemain, et on tomba, après quelques heures, sur une piste sanglante qui conduisit les chercheurs à un petit ruisseau sur le bord duquel ils trouvèrent l'homme et le tigre couchés l'un à côté de l'autre. Le tigre était mort, l'homme évanoui. Voici ce qui s'était passé :

Le chasseur avait manqué le tigre, qui, d'un bond, l'avait terrassé, lui enfonçant sa terrible mâchoire dans le ventre, et l'emportant ainsi en le traînant dans la brousse. Le malheureux faisait ainsi une sorte d'arc dont le tigre était la flèche. Revenu à lui par la violence même de la douleur, il eut le courage de tirer son *facão*, pendu derrière son dos à la mode du pays, et de le plonger dans le flanc de l'animal, qui, sentant la piqûre, secoua simplement la tête, ouvrant et déchirant plus profondément sa malheureuse victime. Et, malgré la douleur, cet homme, par trois fois, eut l'horrible courage de replonger son couteau dans le flanc du fauve... A la troisième, il l'y laissa et s'évanouit de nouveau.

Sans doute, l'animal continua à le traîner jusqu'au ruisseau, mais, blessé à mort, il n'eut point la force d'aller plus loin. C'est là qu'on les retrouva tous les deux... Par un hasard providentiel, les crocs de la bête n'avaient blessé aucun organe essentiel; mais la gangrène se mit dans l'immonde morsure et le malheureux resta des semaines entre la vie et la mort; il finit par guérir. L'histoire est à peine croyable, et pourtant j'ai

vu l'homme et j'ai vu la cicatrice, dont rien ne saurait rendre l'horreur.

Les tigres ne voulant pas nous voir, force nous fut de rentrer à Guarapuava pour songer au retour à Ponta Grossa. Il s'effectua gaiement, et vraiment on s'habituerait vite à cette vie au grand air, à ces longues chevauchées de l'aurore au crépuscule. Sur la route, ensoleillée maintenant et poudreuse, nous dépassons des convois de bœufs et de mules se rendant dans l'Etat de São Paulo. Combien d'étapes encore avant l'étape dernière?

De loin en loin on s'arrête dans une *venda* ou *negoce*, le long du chemin, pour laisser souffler les bêtes et se remonter par une tasse de café. Parfois, d'autres cavaliers arrivent; ils entrent, s'assoient à côté de nous, après avoir dit bonjour et donné une poignée de main à chaque personne, et commandent un verre de cachaça. Puis, s'adressant gravement à l'un des voyageurs en portugais : « Vous allez vers Guarapuava? — Non, nous allons vers Ponta Grossa. — Le chemin est bon? — Le chemin est régulier. » Et chacun se remet à boire et à fumer silencieusement. Le premier partant redonne une poignée de main à tout le monde, y compris l'hôtelier, qui, n'oubliant pas ses petits intérêts, ne manque pas de dire : « A volta! » (Au retour.) — « A volta! » fait l'autre... Et il part.

En arrivant à Ponta Grossa, je trouvai à l'hôtel une

lettre de M. le sénateur V. Machado, nous demandant de le venir voir dans sa fazenda, située à une vingtaine de kilomètres seulement de cette ville. Dès le lendemain, nous repartons pour aller visiter cette belle propriété d'élevage; en voiture à cinq chevaux cette fois, dans la victoria de l'hôtelier de Ponta Grossa, conduite par ce «docteur-cocher» dont j'ai essayé d'esquisser la silhouette au cours de ce chapitre. Pendant le trajet, il absorbe un litre de cachaça dont il s'est sagement prémuni au départ; il appelle cela «boire du miel»! Le chemin n'est pas mauvais, mais j'ai cependant souvenance d'une traversée du rio Tibagy, grossi par les pluies, dans un bac primitif sur lequel il fallut porter la voiture dételée, et pousser les chevaux de force, les malheureuses bêtes éprouvant une crainte invincible et... naturelle à se laisser porter par ce très frêle esquif.

Durant notre séjour chez l'aimable sénateur, j'eus l'occasion de visiter une propriété d'hivernage. Ce curieux négoce consiste à aller acheter de jeunes mules dans l'Etat de Rio Grande do Sul et dans la République de l'Uruguay, pays producteurs, à les mener dans une fazenda du Parana où elles se développent en toute liberté pendant deux années, et à aller les revendre dans l'Etat de Saint-Paul. Le prix d'acquisition varie entre 50 et 70 *milreis* et le prix de vente entre 120 et 150 *milreis*. C'est encore, on le voit, un bon placement, mais qui nécessite un certain capital, et surtout une endurance peu commune; car s'imagine-t-on

le travail qu'il faut pour amener mille ou douze cents mules sauvages de l'Uruguay dans le Parana et du Parana dans l'Etat de Saint-Paul, le nombre de gués à passer, le nombre d'étapes à couvrir?... Chaque voyage dure deux mois environ!

Nous assistons toute la journée, dans cette fazenda, au travail curieux de la toilette de douze cents mules qu'on se prépare à expédier à *Surucaba*, petite ville de l'Etat de Saint-Paul, qui est, paraît-il, le plus important marché. Le propriétaire de la fazenda me dit y avoir vu un jour 80,000 mules en vente! Mais aujourd'hui, par suite de l'augmentation des chemins de fer et de la création de tramways à traction électrique, remplaçant la traction animale, ce marché a beaucoup diminué d'importance.

La toilette de la mule consiste à la tondre, opération assez difficile, ces bêtes indomptées et à demi sauvages ne sachant ce qu'on leur veut. On les prend au lasso, on les ficelle comme un porc et on tâche de leur tenir la tête pour les empêcher de mordre les opérateurs. Tout cela ne va pas sans quelques coups de pied et force cris des bêtes et des gens.

. . . .

Peu de temps après mon retour de Guarapuava et de Ponta Grossa, je quittai Curityba pour aller prendre à Paranagua un vapeur de la fâcheuse Compagnie du Lloyd brésilien qui devait me conduire à Montevideo avec escales sur toute la côte sud du Brésil.

p. 228

LE PIC DU DIABLE
(Serra do Mar, Parana)



Le jour de mon départ, M. Westerman, le directeur de la compagnie du chemin de fer, m'offrit de descendre la serra do Mar en *draisine*. Cet instrument est une sorte de vélocipède à quatre ou six places, muni de freins puissants, que l'on place sur les rails et qui vous descend dans la *Marine* par la seule impulsion de la pente. On descend ainsi pendant 40 kilomètres, traversant une dizaine de tunnels, entraînés avec une rapidité qui va toujours en s'accentuant et devient terrifiante. Nous nous arrêtons aux endroits curieux, aux sites sauvages. L'impression la plus grandiose est celle qu'on éprouve à un endroit dénommé le *Pic du Diable*. Le chemin de fer est accroché à la montagne comme un chat sur un toit pointu : d'un côté le rocher tout droit, de l'autre un gouffre attirant au fond duquel bouillonne et mugit un torrent qui s'égrène en cascades diamantées. Par une trouée de la montagne on aperçoit de l'autre côté l'énorme *Pic du Diable*, qui s'élance vers le ciel. On ne voit pas le roc, tout est recouvert par une végétation enchevêtrée semblant un immense tapis vert sur lequel papillonnent d'admirables insectes dont les couleurs vives s'irisent au soleil. Nous repartons pour nous enfoncer tout de suite dans la nuit mystérieuse d'un long tunnel sous lequel notre draisine s'enfuit avec un fracas assourdissant.

De l'autre côté, l'aspect a changé; ce n'est plus le site sauvage du *Pic du Diable;* c'est maintenant devant nous, à perte de vue, toute la plaine plantureuse

de Morettes et de Paranagua qui étale, bien au-dessous de nous encore, toute la luxuriance de sa végétation tropicale. La route ferrée s'efforce maintenant, en des détours sinueux, de contourner le *Pic du Marumby*, colossal géant qui barre le chemin de sa masse énorme. Comment a-t-on pu tenter cette audacieuse entreprise, et comment a-t-on pu réussir? On me dit que chaque kilomètre, ici, a coûté un million, et cela ne m'étonne pas. Ce chemin de fer est une des merveilles du monde et fait le plus grand honneur aux hommes de génie qui l'ont conçu et exécuté.

Nous arrivons à la petite station de *Porto da Cima*, où il nous faut quitter la draisine pour le train régulier. Encore quelques kilomètres en pente plus douce, et nous voici dans la basse et chaude *Marine*. Le thermomètre, qui marquait 14 degrés dans la montagne, en marque maintenant 32...

Nous nous arrêtons un instant à la fazenda du Jacarehy pour prendre mes amis, qui veulent m'accompagner jusque sur le pont du bateau. Chère petite maison du Jacarehy! Ce n'est pas sans émotion que je lui jette un dernier coup d'œil quand le train repart. Nichée parmi ses bananiers sur le bord du rio, elle apparaît très coquette, toute blanche. Et je forme à part moi le vœu de revenir dans quelques années pour voir le succès de cette affaire, si honorable pour ceux qui la dirigent et à la naissance de laquelle il m'aura été donné d'assister.

Paranagua n'est pas une jolie ville et il y fait une chaleur étouffante; aussi c'est avec plaisir que je prends passage sur le *Porto Alegre*. Au moment d'appareiller, tout en rendant les saluts aux amis qui s'éloignent dans une petite barque, j'entrevois une dernière fois les cimes brumeuses de la *serra do Mar*. Derrière, c'est le grand Parana, dont l'avenir est plus grand encore. Je ne lui dis pas adieu, mais au revoir!

CHAPITRE VIII

DE PARANAGUA A BUENOS-AYRES

Me voici de nouveau sur l'élément humide, sur un de ces délicieux bateaux de la Compagnie du Lloyd brésilien, coquilles de noix crasseuses d'une stabilité toute relative. J'ai pourtant la chance, cette fois, de tomber sur le meilleur de la flotte, le *Porto Alegre*, d'une construction un peu plus récente que les autres, ce qui fait qu'il est un peu moins sale. La mer paraît assez calme au départ et promet une bonne traversée. Du reste, je me suis embarqué un vendredi... Sûrement, je ferai un bon voyage, car j'ai cette superstition à rebours!

Nous longeons la côte perpétuellement. Son aspect ne change guère. Ce sont des terres basses, recouvertes de manguiers et coupées de larges déchirures formant des anses, des baies, défendues jusqu'en haute mer par des îlots et des récifs dangereux.

Nous jetons l'ancre le soir de notre départ devant *São Francisco*, situé à l'entrée du fleuve du même nom.

C'est un des ports les plus sûrs de la côte. La rade, profonde de 6 mètres, qui sépare l'île de São Francisco de la terre ferme ouvre aux navires qui viennent mouiller devant la rive insulaire un chenal abrité de tous les vents. Nous embarquons quelques barils d'herva-matte, et nous repartons le lendemain de grand matin pour arriver deux jours après à *Desterro*, port principal et capitale de l'Etat de Sainte-Catherine. Cette petite ville fut fondée en 1650 par Veilho Monteiro, qui lui donna le nom de *Nossa Senhora de Desterro* ou « Notre-Dame de l'Exil ». Elle est placée sur la rive occidentale de l'île de Santa Catharina, à l'endroit où elle se rapproche le plus de la terre ferme. On entre dans le canal formé par l'île par le nord, et les bâtiments à faible tirant d'eau peuvent en ressortir par le sud. L'île de Sainte-Catherine, jadis couverte de caféteries très productives, n'a plus qu'un sol épuisé et ses collines se sont revêtues de broussailles.

Comme l'Etat du Parana, celui de Santa Catharina est divisé en deux parties distinctes, le littoral et les hauts plateaux; mais la région du littoral ou *Marinha* est moins chaude que celle de l'Etat voisin, et presque toute la population s'y trouve concentrée. La principale agglomération des *campos* est *Lages*, qui est surtout un centre d'élevage. On évalue à quatre cent mille têtes le troupeau de cet Etat, qui expédie beaucoup par terre, vers l'Etat de São Paulo. La population est en majeure partie composée de colons d'origine alle-

mande, tout particulièrement à *Joinville*, cité ainsi nommée en l'honneur du prince français auquel un territoire d'environ 152,000 kilomètres carrés avait été donné dans cette région au moment de son mariage avec dona Francisca, sœur de l'empereur du Brésil.

Nous ne restâmes que quelques heures à Desterro, et trois jours plus tard, après avoir essuyé un fort coup de vent dans le golfe de Sainte-Catherine, très inhospitalier aux navigateurs, surtout quand souffle le *pampeiro* ou vent de la pampa, nous étions en vue de *Rio Grande do Sul*, dernier Etat de la Confédération brésilienne.

La longue plage qui se développe en courbes élégantes sur tout le littoral de Rio Grande est entièrement de formation océanique. Les vagues ont apporté ce cordon de sable et le modifient à chaque marée par de nouveaux apports. Divers indices font croire que le niveau relatif de la terre et de la mer se modifie, et que les plages émergent graduellement. La formation d'un cordon littoral a séparé la mer de vastes étendues qui se sont changées en lagunes et dont la masse liquide, sans cesse renouvelée par les rivières, devient saumâtre et même tout à fait douce. Cette chaîne d'étangs commence déjà dans l'Etat de Santa Catharina à la lagune de *Tubarâo*. Des flaques de toute grandeur se succèdent ensuite, les unes fermées, les autres en communication directe avec la mer. Parmi ces dernières, est la *lagôa dos Patos* ou lagune des Ca-

nards, véritable mer intérieure de 9,000 kilomètres carrés de superficie, s'allongeant du sud au nord, à l'entrée de laquelle se trouve le port de Rio Grande, et, au fond, la ville de *Porto Alegre*, capitale de l'Etat.

Rio Grande est une jolie ville, d'aspect européen, possédant de grandes et larges rues et de gracieux jardins publics. Malheureusement l'approche du port est rendue très difficile par les sables de la barre, à l'entrée de la lagune, qu'il a été impossible de fixer jusqu'à maintenant. Il y a bien un projet d'amélioration du chenal, mais l'exécution totale en sera onéreuse, et, en attendant, le commerce de Rio Grande, consistant presque exclusivement dans l'exportation des viandes séchées, diminue de jour en jour.

Bien faible par son étendue, l'Etat dit *Rio Grande do Sul*, d'après un estuaire que les premiers navigateurs prirent pour un fleuve, comme ils l'avaient fait pour la baie de Rio-de-Janeiro, est une des contrées qui, par leur richesse naturelle, pourraient le plus facilement se suffire et constituer un pays autonome.

Du côté de l'Argentine, le Rio Grande est nettement délimité par le cours du rio Uruguay; mais plus au sud, sur les confins de la Bande Orientale (1), les vicissitudes de la guerre ont fait adopter une ligne de séparation toute conventionnelle. La proximité de l'Argentine se révèle au Rio Grande do Sul dans les tra-

(1) Dénomination géographique usitée en Amérique pour désigner la République orientale de l'Uruguay.

vaux et le caractère de ses habitants. L'industrie de la «viande» y prévaut comme dans la Pampa. D'immenses troupeaux parcourent les pâturages et les grands établissements urbains sont des abattoirs. Le type du campagnard riograndense se rapproche beaucoup plus du *gaucho* argentin que du *caboclo* brésilien; c'est un cavalier infatigable, un homme de force et d'adresse peu communes, prompt à l'aventure, fier, audacieux et rusé, que la vue du sang émeut médiocrement. Ce type vraiment national est forgé par l'appoint de races diverses qui, peu à peu, se fondent en une seule : l'Indien, d'origine *guarani*, que trouvèrent les conquérants, a totalement disparu, et son sang ne coule plus guère que dans les veines de la population blanche métissée; la race noire africaine, maintenue, au temps de l'esclavage, par les institutions et les mœurs, en dehors des autres habitants, se résorbe à son tour. De même, les autres éléments ethniques se fondent graduellement dans la population brésilienne riograndense : les Allemands — ainsi désignés comme formant une race distincte — constituèrent la sixième partie des habitants; actuellement ils s'élèvent tout au plus au dixième, si on considère comme appartenant seuls à la race ceux qui parlent habituellement la langue des aïeux; mais ils possèdent le quart de la fortune publique et la moitié au moins de l'industrie locale. Quant aux immigrants italiens, portugais, etc., dix fois plus nombreux que les Allemands et consti-

tuant le gros de la population étrangère, ils sont, grâce à leurs mœurs et à leur parler latin, bien plus rapidement encore entraînés dans le torrent de la circulation nationale.

Le Rio Grande do Sul, le plus méridional des Etats du Brésil, est celui qui, par sa température, ressemble le plus à l'Europe occidentale. Le contraste des saisons y est très nettement marqué : il y fait très chaud en été et assez froid en hiver, surtout quand souffle le *minuano*, vent d'ouest descendu des plateaux glacés des Andes, ou le *pampeiro*, vent du sud-ouest, qui vient de balayer les pampas argentines. De même que dans les Etats voisins de Sainte-Catherine et du Parana, les *campos*, dans le Rio Grande, sont coupés par de grandes forêts. Mais nous sommes ici dans un Etat-frontière, non seulement frontière politique, mais encore frontière zoologique et végétale. De nombreuses essences d'arbres représentent dans les forêts de Rio Grande la flore argentine et se mêlent à la flore brésilienne : on compte les palmiers, on ne voit plus de cocotiers, mais il reste encore une espèce voisine, le *jeriva*, dont les feuilles, enveloppant des épis de maïs, sont la nourriture préférée du cheval. Il en est de même pour la faune : bon nombre d'animaux, tels que singes, vampires, crocodiles et tigres, s'y rencontrent en petit nombre. Sur l'autre rive de l'Uruguay, on ne voit plus un seul représentant de ces espèces animales.

Je restai peu de temps dans le Rio Grande et repris

la mer pour descendre jusqu'à Montevideo, la capitale de la République orientale de l'Uruguay. Une surprise désagréable m'y attendait : sous prétexte de peste bubonique, on nous retint dix jours au lazaret de l'île de Florès. C'est un rocher d'un kilomètre et demi de long sur 500 mètres de large dans sa plus grande largeur et 25 mètres dans sa plus petite, situé à plusieurs milles de Montevideo, dont on aperçoit les monuments dans la brume, au loin. Pas un arbre, pas une fleur; rien que du roc et des falaises sur lesquelles la mer déferle avec rage. Le lazaret est bâti à l'une des extrémités de l'île; les voyageurs y sont parqués comme des chiens dans un enclos grand comme un mouchoir de poche et dont un soldat garde l'entrée, baïonnette au canon... Les passagers de première sont six par chambrée, sans une chaise, sans une table, avec un nombre notoirement insuffisant d'ustensiles nécessaires aux soins hygiéniques. Quant aux passagers de troisième classe, ils sont lamentablement empilés dans des hangars crasseux où croissent et se multiplient plusieurs générations de vermine. A table, on nous sert un vague brouet réellement nauséabond, un quart de vin et un peu de pain. Même en payant, on ne peut améliorer cet ordinaire, qu'on n'oserait pas présenter à des prisonniers de guerre...

Enfin, après dix jours de ce traitement, les autorités pensent avoir sans doute tué le microbe de la peste, — par la faim peut-être ? — et nous relâchent, sous condi-

tion de payer 15 francs par jour et par tête pour cet hôtel obligatoire, mais pas gratuit! C'est un véritable vol organisé par le concessionnaire de ce service public, pour qui les questions d'hygiène et de salubrité ne sont qu'un moyen de s'enrichir rapidement. Mes compagnons d'infortune et moi, nous quittons sans regret cette île disgraciée et cette administration disgracieuse, et j'arrive à Montevideo.

Cette jolie ville est fort bien située sur une péninsule élevée qui s'avance dans la direction de l'ouest. Au nord, s'arrondit une baie en demi-cercle, se terminant en face de Montevideo par un promontoire où se dresse, à 148 mètres d'altitude, le *Cerro*, signalant aux navires l'entrée du port. Exposée aux fraîches brises du nord et dominant un bel horizon de rivages, Montevideo est une des cités américaines les plus gracieuses d'aspect. Bâtie en pente sur le flanc de la colline péninsulaire, elle étage en amphithéâtre ses maisons, couvertes en terrasses, d'où l'on voit le port, la baie et la rade éloignée.

L'Oriental, c'est ainsi que les citoyens de l'Uruguay se désignent eux-mêmes, est distingué, de manières affables, mais orgueilleux et de caractère fier et ombrageux; qualités et défauts qu'il tient de ses origines castillanes. La femme est, en général, très jolie, gracieuse et très intelligente. Son éducation, l'étude des langues et des littératures, un souci constant des choses intellectuelles, lui donnent une supériorité qu'entretien-

nent des goûts hautement artistiques et rendent son commerce des plus attrayants : c'est la Parisienne de l'Amérique du Sud, avec, en plus, un attrait créole tout spécial; et ceux qui ont pu l'apprécier ne contrediront pas ce jugement élogieux.

L'industrie locale à Montevideo, multiple comme celle de toutes les grandes cités, comprend surtout de vastes *saladeros*. Pendant mon séjour en Uruguay, j'eus l'occasion de visiter un de ces établissements qui n'ont rien de similaire en France.

Le *saladero* est un établissement abattant uniquement des animaux pour la fabrication de la viande sèche ou du jus de viande concentré destiné à l'exportation.

Cette industrie existe également dans l'Etat de Rio Grande do Sul et en Argentine, mais elle est plus prospère en Uruguay que dans les deux autres pays voisins. Les totaux des bêtes abattues dans les *saladeros* de l'Uruguay donnent une moyenne pour les quatre dernières années de 689,350 têtes.

Les principaux établissements de Montevideo sont réunis au pied du *Cerro*, cette colline située en face de Montevideo et qui indique en haute mer l'entrée du port. A une lieue de là environ, se trouve la *Tablada*, marché spécial de bêtes à cornes où s'approvisionnent quotidiennement les *saladeristas* ou propriétaires de *saladeros*.

Le lot choisi et acheté est conduit au *coral*, enclos

avoisinant l'établissement et se terminant par une *manga*, chemin étroit ne donnant passage qu'à un seul animal à la fois. Poussé dans ce passage, le pauvre bœuf arrive à une sorte de planche faisant bascule; sentant le plancher remuer, instinctivement il baisse la tête et reçoit un coup de massue qui l'assomme; la bascule joue et rejette le cadavre dans l'intérieur de l'établissement. Des ouvriers sont là, qui, prestement, avec une rapidité et une habileté prodigieuses, lèvent le cuir de l'animal encore chaud; ce sont les *desolladores;* un autre ouvrier coupe la tête et les pattes et pousse le corps à un troisième qui l'éventre et le vide tandis qu'un quatrième dépèce la viande en longues lanières destinées à être séchées. Toutes ces différentes opérations se font si vite qu'on ne peut en croire ses yeux, car la bête vivante tout à l'heure n'est déjà plus qu'un squelette sanguinolent! Mais il est tout aussi intéressant de voir ce que deviennent les différentes parties de l'animal.

La viande découpée en longues et larges lanières, ainsi qu'il a été dit, est passée au *seccador*. C'est un vaste enclos planté de piquets rejoints entre eux par des claies verticales sur lesquelles la viande est placée à cheval, pour sécher sous l'action de l'air et du soleil.

La peau est jetée dans un trou en ciment appelé *pileta*, dans lequel il y a une préparation d'eau salée nommée *salmuera*. Le cuir mijote là dedans un jour ou deux, puis s'en va grossir une pile de salaison. La pile

de salaison comprend environ 2,000 peaux; c'est un carré dont les côtés sont formés par des cuirs roulés et bourrés de sel. Dans ce carré on étend une première couche de sel par terre, puis une couche de cuirs, sur laquelle on jette du sel pour remettre une autre couche de cuir, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on ait atteint la quantité de peaux indiquée et variant au gré des acheteurs de cuirs, qui, en commandant au *saladerista* une pile de salaison, indiquent en même temps de combien de peaux elle doit être formée. On dit alors que le cuir est sous le sel (*bajo sal*). Il y reste de huit à quinze jours, mais l'intérêt du vendeur est qu'il soit enlevé le plus rapidement possible, car la vente se fait au poids, et plus les cuirs restent sous sel, plus ils sèchent et deviennent légers.

Voyons la tête, maintenant : on enlève tout d'abord le frontal et les cornes et on les fait sécher. Au bout de quelques jours, les cornes se détachent facilement, laissant la matière intérieure (cornillon) adhérente au frontal. Les cornes sont expédiées au Havre ou à Anvers pour les fabriques de peignes, boutons, etc.; le cornillon et le frontal s'en iront aussi en Europe, où on les réduira en poudre pour faire des engrais. La langue est vendue à des fabriques spéciales pour les conserves de langues; le museau et les oreilles sont séchés et expédiés en Europe, où on en fait de la colle à bon marché...

Le sabot est exporté pour engrais. Les nerfs et ten-

dons sont séchés, mis en balles et expédiés aux fabriques de gélatine; la queue, coupée, débarrassée de son os, lavée et séchée, rejoint les tendons et les nerfs. Le sang, traité à la chaux, s'expédie en sacs aux fabriques d'engrais. Les intestins enfin, lavés, salés et séchés, sont exportés en Europe et vendus comme tripes à la mode de Caen!

Reste le squelette. Les os principaux sont sciés aux deux bouts, vidés de leur moelle et vendus à l'exportation pour la tabletterie; le reste est brûlé et la cendre exportée par voiliers en Europe avec les autres parties destinées aux fabriques d'engrais... On le voit, il n'y a pas grand'chose de perdu!

La viande sèche (*carne secca*) est surtout exportée au Brésil et aux Antilles, seuls consommateurs de cette denrée très spéciale.

L'industrie des *saladeristas* est la seule ayant un caractère local vraiment original. Il y a bien aussi des fabriques de bière, d'allumettes, etc., etc., mais elles ne se distinguent pas des usines similaires des autres pays.

On sait que Montevideo est à quelques heures de Buenos-Ayres par le rio de la Plata, ce fleuve immense, formé de la réunion des rios Uruguay et Parana, si grand que même, à Buenos-Ayres, on n'aperçoit pas la rive opposée. Une compagnie fait un service biquotidien, de jour et de nuit, entre les deux grandes villes, effectuant le trajet en douze heures environ. Ces

bateaux sont construits avec un très grand luxe d'aménagement, mais leurs trois étages de salons superposés impriment à tout le bâtiment un roulis accentué fort peu agréable pour les voyageurs enclins au fâcheux mal de mer.

L'arrivée à Buenos-Ayres, avec sa succession de ports encombrés de navires marchands de toutes les nationalités, avec ses docks interminables, remplis de ballots de toutes les dimensions, au milieu desquels circulent des locomotives, des trains de marchandises, des gens agités qui crient et gesticulent, donne l'impression que, seules, peuvent donner les grandes capitales du monde, et, à ce titre, on peut placer Buenos-Ayres au même rang que Londres, Paris ou New-York. On s'y sent, comme dans ces grands centres, très seul, très petit, coudoyé, bousculé par des gens pressés qui courent à leurs affaires ou à leurs plaisirs. C'est une cité fiévreuse, toute jeune encore, et qui, pour rattraper ses devancières, met les bouchées doubles. C'est, je crois, la seule ville de l'Amérique du Sud donnant cette impression ; c'est, du moins, la seule qui me l'ait donnée.

Arrivé un matin, je me fis conduire par une voiture dans un des nombreux hôtels qui se disputent la faveur des voyageurs et défient nos meilleurs caravansérails parisiens, comme aménagement et, encore mieux... comme prix.

Toutes les villes d'Amérique se ressentent de leurs

P. 244

LA PLAZA DE MAYO, A BUENOS-AYRES



origines; Buenos-Ayres n'échappe pas à cette loi commune; et ceux qui ont visité l'Andalousie trouveront dans la capitale pampéenne de nombreux souvenirs de ce pays, quelques réminiscences mauresques, l'architecture et le langage des premiers conquérants. Mais ils verront aussi le souci de s'affranchir de cette origine et de se rapprocher au contraire des villes européennes les plus étrangères à l'Espagne. L'axe des relations internationales s'est déplacé; l'Amérique espagnole, après avoir tout reçu et tout imité de l'Espagne, ne lui demande et ne lui prend plus rien et se laisse aller très volontiers au mouvement cosmopolite envahissant. Buenos-Ayres, mieux qu'aucune autre cité hispano-américaine, montre ce dualisme intéressant : on y trouve de vieilles maisons de forme espagnole, avec le *patio* ou cour intérieure gracieusement garnie de fleurs et de plantes vertes; on y voit des rues d'une largeur uniforme, et les *cuadras*, îlots carrés de maisons, coupés par quatre rues, sont édifiées comme à la première heure; mais on y voit aussi de belles avenues modernes, comme cette *avenida de Mayo*, où les architectes ont fait assaut de bon goût artistique dans les édifices nouvellement construits, où les cafés, avec de larges terrasses abondamment pourvues de consommateurs, lui donnent un aspect très «boulevard des Italiens», qu'elle cherche peut-être un peu trop à imiter. Bien modernes aussi, ces immenses boulevards sillonnés de tramways électriques qui longent les

docks, ou cette avenue semée d'hôtels somptueux qui mène à *Palermo*, le bois de Boulogne des Argentins. Et, vraiment, le premier sentiment de l'étranger nouvellement arrivé, c'est l'étonnement d'abord, l'admiration ensuite, pour cette cité élégante, riche et puissante que les Argentins appellent avec un orgueil légitime « le Paris de l'Amérique du Sud » et qu'ils pourraient appeler le Paris de l'Amérique tout entière; car les grandes cités du nord, avec leurs casernes de dix-huit étages, n'ont pas la grâce charmeuse de cette grande ville de la Plata.

Buenos-Ayres, comme Paris, est une ville de luxe, de plaisir et d'affaires.

J'ai vu, un jour de courses, toute l'avenue de Palermo, aussi large que la voie centrale de nos Champs-Elysées, remplie de voitures de maître attelées d'une façon irréprochable ; les modistes et les couturières, françaises généralement, y font de rapides fortunes, et les bijoutiers n'ont pas lieu, je crois, de se plaindre des affaires. Plusieurs restaurants seraient dignes de rivaliser par leur service, leur cave, leur cuisine — et leurs prix — avec les maisons les plus réputées de Paris. Vingt-six théâtres ou concerts offrent tous les soirs au public des spectacles variés où tous les genres et toutes les littératures sont représentés, et la statistique nous indique que les recettes se montent à une moyenne annuelle de plus de cinq millions de francs. La salle de l'Opéra, un jour de mode, ou quand un grand artiste

connu s'y trouve en représentations, offre un spectacle inoubliable, chaque loge étant garnie de jolies spectatrices qui rivalisent de luxe et d'élégance dans les toilettes et les parures endiamantées.

L'Argentin « chic » est très esclave du « jour de mode ». Il y a un jour où il est de bon ton de se montrer dans la *calle Florida*, la rue où se trouvent les plus beaux magasins de Buenos-Ayres; il y a des courses « chic » où tout le monde va, et d'autres où il n'y a que des joueurs endurcis; l'hiver, l'Opéra a son jour de mode, et ainsi de suite. Les jeunes gens ont une mise exagérément recherchée, je dirais presque trop irréprochable, et nos gommeux du boulevard sembleraient à peine vêtus, auprès des gommeux de la calle Florida.

Mais une note manque totalement à Buenos-Ayres pour en compléter l'agrément. Il est hors de doute que ce qui fait un des charmes de Paris, c'est la femme, la « petite femme » dont parlait M. Lavedan dans son discours de réception à l'Académie, la petite femme que vous retrouvez partout, embellissant tous les cadres : au restaurant, au théâtre, aux courses, sur les boulevards ou dans les faubourgs... la petite femme, riche ou pauvre, somptueusement mise ou simplement vêtue d'une jupe et d'une chemisette, mais trottinant toujours devant vous de son petit pied spirituel... Eh bien, à Buenos-Ayres, ce plaisir est refusé au promeneur et au badaud. Vous ne voyez jamais une femme au restau-

rant, même dans les plus réputés et les plus corrects : il serait de mauvais ton qu'une femme du monde y déjeunât avec son mari; s'ils s'y risquent, ils se cacheront dans un cabinet particulier. Tout Buenos-Ayres serait en révolution si un jeune homme connu était vu soupant dans la salle commune d'un cabaret avec une amie, et les plus fous n'osent pas le faire, bien que, croyez-le, les mœurs ne soient pas celles d'un couvent dans la capitale argentine. Les femmes, à part quelques professionnelles beautés, et encore très peu, ne vont jamais à pied dans la rue ; toujours en voiture ; on en est alors réduit à regarder de beaux messieurs dont les cravates « arc-en-ciel » ou « hortensia bleu » n'ont pas un charme suffisant pour nous faire oublier l'absence de toute grâce féminine.

On pense bien qu'avec tout ce luxe, dont je viens d'indiquer un peu plus haut quelques manifestations, la vie courante à Buenos-Ayres n'est pas à bon marché. Elle est invraisemblablement chère, surtout pour l'étranger arrivant d'Europe, qui doit changer son or en papier, ses francs en piastres. Or, pour avoir une piastre ($), il vous faudra donner 2 fr. 20 ou 2 fr. 30 environ, et cette piastre ne présentera pas une valeur supérieure à vingt sous dans les menus échanges courants. Faites par exemple une heure de voiture; en donnant deux *piastres* vous serez un pingre, et, comme à Paris, votre cocher vous insultera si vous n'ajoutez pas un pourboire. Et cependant, au change, ces deux

piastres représentent 4 fr. 60 de notre monnaie... Et tout est à l'avenant. Le repas le plus simple coûte 3 à 4 *piastres*, c'est-à-dire de 6 fr. 50 à 9 francs; il est peu d'employés gagnant moins de 200 $ par mois, soit près de 6,000 francs par an, mais qui, avec la cherté de la vie : loyer, nourriture, etc., représentent à peine 2,400 ou 2,500 francs d'appointements.

Buenos-Ayres, ville de luxe et de plaisir, est encore plus essentiellement une ville d'affaires. Elle a attiré à elle toutes les transactions importantes de la république, bien qu'aujourd'hui Rosario, la Plata et quelques villes de l'intérieur aient, elles aussi, une vie active très intense. Les affaires se traitent là-bas sur de grandes échelles et le crédit y atteint des limites inconnues en France. Les banques y sont nombreuses, et prospères en général, surtout depuis ces dernières années. Elles rivalisent entre elles de luxe dans leurs édifices, et les hôtels de la London and River Plat Banck, de la Banque française du Rio de la Plata, de la Banque allemande, des Banques espagnole et italienne, sont de véritables palais où l'or et le marbre sont prodigués.

La vie oisive serait certainement lourde dans le bourdonnement continu de cette ville assoiffée de spéculations; aussi tout le monde se laisse-t-il envahir par elles. Médecins, avocats, ingénieurs, députés ou sénateurs doivent s'occuper du prix des laines et du cours du change; tous sont plus ou moins éleveurs. Les

échanges commerciaux ne sont pas seuls à alimenter le marché financier. La République Argentine est comme tous les pays neufs un vaste terrain d'exploitation pour les capitaux étrangers qui y ont créé des usines à gaz et à électricité, des lignes de chemins de fer, de steamers fluviaux et de tramways, entrepris des travaux publics dans les villes et dans les ports, installé des raffineries, des distilleries, des moulins, des établissements frigorifiques pour l'exportation des viandes, des fabriques de conserves, etc., etc. Donner le total des capitaux ainsi employés depuis trente années est au-dessus de la statistique; on peut l'évaluer à cinq milliards de francs, plus deux milliards pour la dette publique (1); il faut payer les intérêts ou les dividendes de cet énorme capital, et cela augmente d'autant l'activité du mouvement financier.

Celui qui arrive d'Europe pour entreprendre sur un marché aussi vaste et aussi compliqué quelques opérations de commerce devra s'y préparer par une étude approfondie, la moindre transaction, même de détail, donnant lieu à des calculs difficiles auxquels l'esprit doit se briser, en attendant qu'il puisse comprendre et apprécier une foule de questions auxquelles les affaires d'Europe ne l'ont nullement préparé. Il lui faudra connaître les besoins et les rouages d'un marché dont tous les grands pays d'Europe font le siège en conservant

(1) Ch. Wienner.

p. 250

LA TONTE DES MOUTONS EN ARGENTINE



chacun leur individualité commerciale et leur action propre, saisir rapidement les questions complexes du change international, être renseigné sur les valeurs des signatures qu'on lui offre, quand il doit couvrir en traites les débits d'Europe, etc., etc. Quelles que soient ses études antérieures, quels que soient son âge et les situations qu'il aura pu tenir auparavant, l'émigrant nouvellement débarqué devra recommencer ici son apprentissage, sous peine d'être rapidement dévoré par l'activité fiévreuse de cette ville d'affaires qui comporte, ici comme ailleurs, son troupeau d'aigrefins et de courtiers marrons, sans cesse à l'affût de la proie facile et naïve; et sa science, et sa connaissance des hommes, et ses réussites en d'autres pays ne lui serviront à rien : la manière de voler change avec les latitudes; il faut l'apprendre pour pouvoir se défendre contre elle.

La base des transactions est l'élevage, source de la fortune nationale. Et avant tous autres le commerce des laines s'impose à l'attention du voyageur. L'Argentine exporte annuellement 205 millions de kilogrammes de laines. C'est un chiffre, et il n'y a guère que l'Australie qui lui dispute le premier rang comme pays producteur. Ce commerce s'est beaucoup transformé en ces derniers temps : on a une tendance générale à supprimer les intermédiaires. Les laines, qui étaient naguère entre les mains de la spéculation, s'achètent maintenant en grande partie aux lieux de production par les négociants et même par les peigneurs et principaux

fabricants. Il y a vingt-cinq ans, 8 % de la production lainière à peine s'importaient directement dans les centres manufacturiers d'Europe; le reste se vendait à la criée à Londres et sur d'autres places. Aujourd'hui, l'Argentine envoie 75 % de sa production directement, sans passer par les marchés intermédiaires. Elle a été aidée en cela par certaines compagnies de navigation, comme les Chargeurs-Réunis, par exemple, qui prennent les balles à Buenos-Ayres, pour les remettre à Roubaix ou à Tourcoing. Elle a obtenu aussi ce résultat par elle-même, en offrant aux acheteurs et aux vendeurs un marché aux laines qui est unique au monde comme aménagements.

C'est une ville, que ce marché, qui peut contenir dans ses immenses magasins 16 millions de kilogrammes de laine. Les achats ne s'y font pas par enchères publiques, mais de gré à gré. Voici comment on procède : l'éleveur expédie sa laine sur le marché, telle qu'il l'a prise sur le dos de la bête; elle n'est pas pressée, à peine triée. A Buenos-Ayres, soit qu'un consignataire-commissionnaire la reçoive pour le compte du propriétaire, avec mission de la vendre, soit qu'il l'ait déjà achetée à ce dernier pour son propre compte, elle arrive en wagon au rez-de-chaussée du marché, et est montée par ascenseur au premier ou au second étage, où elle est mise en un ou plusieurs lots. C'est là que l'acheteur, agent ou représentant d'une ou plusieurs maisons d'Europe, viendra l'examiner, la palper, la sen-

tir et l'acheter s'il la trouve à son goût. Elle est alors dirigée vers les magasins de l'acheteur, toujours situés aux environs du marché; là, elle est pressée et mise en balles, au moyen de machines spéciales, puis expédiée en Europe. L'acheteur n'a pas à se préoccuper seulement de la mise en balles et de l'expédition de sa marchandise; il faut encore qu'il couvre son achat par une opération de change en Bourse.

Un exemple sera peut-être nécessaire pour expliquer cette opération; il aura l'avantage de corroborer ce que je disais un peu plus haut sur les difficultés de toutes sortes qui attendent le nouveau venu dans n'importe quelle branche du commerce argentin :

Vous achetez, je suppose, pour 100,000 $ de laines, payables fin courant. Le jour de votre achat, la piastre vaut 2 fr. 30; c'est donc 230,000 francs qu'il vous faudra verser à la fin du mois; c'est sur cette somme que vous avez basé le prix de revient de votre achat, rendu en Europe. Fin courant, la piastre a monté et vaut 2 fr. 50; c'est 250,000 francs qu'il vous faut maintenant pour donner les 100,000 $ promises à votre vendeur, soit 20,000 francs de plus pour vous. Pour obvier à cet inconvénient, vous devrez donc, le jour où vous achèterez votre laine, vous rendre à la Bourse et acheter 100,000 $ pour fin courant; en un mot, vous couvrir contre le risque possible d'une hausse du change. Cette opération est courante et se pratique sur une si vaste échelle, que les boursiers vous disent que tous les ans,

au moment de la vente des laines, la piastre monte, pour rebaisser ensuite, en vertu de la loi de l'offre et de la demande. Mais combien toutes ces questions de spéculation ne demandent-elles pas de pratique et de science, en dehors du métier lui-même que vous prétendez exercer, puisque le moindre écart dans vos achats ou vos ventes peut vous procurer un surplus de bénéfice appréciable ou une perte sensible!...

Le jour où je visitai le marché aux laines de Buenos-Ayres, il faisait une chaleur terrible, et le marché couvert en vitres était un véritable four crématoire. Cet été passé en Argentine fut, du reste, exceptionnellement chaud, au dire des gens du pays. Ceci me rappelle le mot amusant d'un diplomate chez qui je fus reçu au début de mon voyage. Comme quelqu'un disait que l'année était exceptionnelle comme chaleurs précoces : «Ne vous étonnez pas, me dit le spirituel ministre; moi, dans tous les pays où m'a conduit ma carrière, je suis toujours arrivé une année exceptionnelle!» Et depuis, j'ai pu apprécier ce sage avertissement : en quelques mois j'ai vu une année exceptionnelle comme sécheresse prolongée dans les Etats de Rio et de Saint-Paul, exceptionnelle comme pluies dans les Etats du Parana et Rio Grande do Sul, et exceptionnelle encore comme chaleurs mortelles dans la Plata... Je ne doute pas que lorsque j'irai au pôle nord ma malchance ne me fasse tomber sur un hiver exceptionnellement rigoureux.

Quoi qu'il en soit, j'ai vu dans une rue de Buenos-Ayres un thermomètre marquer 49 degrés à l'ombre... On respirait du feu, et, pendant quelques jours, une véritable panique s'étendit sur la ville en raison du grand nombre d'insolations provoquées par l'extrême chaleur et de l'augmentation du nombre des décès dans des proportions effrayantes. Les nuits étaient à peu près aussi chaudes que les journées, et il n'y avait guère qu'à *Palermo* ou au *Tigre* qu'on pouvait espérer trouver une fraîcheur relative.

Palermo est situé au bord du fleuve et près des quartiers élégants. Ce magnifique parc, que décore une belle allée de palmiers, était, par ces chaudes soirées, sillonné de voitures, et l'établissement situé tout au fond n'avait pas assez de tables pour les nombreux clients, ni assez de bière pour désaltérer des centaines de gosiers desséchés!

Le *Tigre* est une petite ville de villégiature, située à quelques lieues de Buenos-Ayres, au bord de l'eau, dans le delta du rio Parana, à l'endroit où il joint ses eaux à celles de l'Uruguay pour former le majestueux rio de la Plata.

Le site est enchanteur. Le canot glisse silencieux sur cette rivière paisible semblant s'attarder à plaisir dans le chapelet des petites îles qui encombrent son lit, et sur lesquelles de jolies constructions évoquent les chalets suisses ou les coquettes villas de la banlieue parisienne. Derrière les massifs de rosiers, on aperçoit

parfois la silhouette gracieuse d'une jeune femme parcourant d'un regard distrait les pages du dernier roman français, évocateur du prestigieux Paris.

Car les Argentines lisent beaucoup et se tiennent très au courant de tout ce qui s'écrit, se fait ou se dit dans notre pays. Leurs journaux les renseignent. Quelques-unes de ces feuilles quotidiennes sont des modèles que nous pourrions copier, car, américaines par l'information rapide, donnant le soir même les faits et les gestes de la journée du monde entier, câblés par leurs correspondants spéciaux, elles sont aussi européennes par la forme littéraire de leurs articles et l'originalité de l'inédit. De ce nombre, il y a lieu de citer tout particulièrement la *Prensa* (*la Presse*), journal du matin, et *El Tiempo* (*le Temps*), journal du soir, de création plus récente, mais qui a pris très vite une grande extension, grâce à l'intelligente direction de son propriétaire, héritier d'un grand nom, et qui ne ment pas à ses origines.

CHAPITRE IX

ESTANCIAS ET ESTANCIEROS

Après quelques semaines de séjour à Buenos-Ayres, je partis pour le sud de la province. Je me rendis d'abord chez un ami d'enfance établi depuis plusieurs années en Argentine, et qui, par un concours de circonstances spéciales, se trouve aujourd'hui à la tête d'une des plus belles *estancias* de la République.

J'ai déjà dit que l'*estancia* (1) est le nom qu'on donne en Argentine à la propriété. Comme pour la *fazenda* brésilienne, l'*estancia* argentine peut être un vaste champ inhabité; c'est plus généralement une propriété d'élevage et de rapport ou même d'agrément, avec maison de maître, remise, maisons pour les *capatas* (majordomes), *péons* (ouvriers), etc., etc. Le propriétaire d'une *estancia* est un *estanciero*.

L'estancia la *Tigra*, où je vais conduire mes lecteurs, est située à 400 kilomètres, environ, au sud de Buenos-

(1) Prononcez : *estance*.

Ayres, dans le district d'Olivaria. C'était, il y a quelque vingt-cinq ans, un immense terrain recouvert de hautes herbes, où paissaient quelques rares troupeaux; les Indiens y faisaient, à cette époque, des invasions périodiques, et le propriétaire d'alors fut obligé, à mainte reprise, de s'enfuir devant ces hordes barbares.

Il y a environ quinze ans, deux Français, MM. de M.-D..., dont l'un occupait à Buenos-Ayres une importante situation, louèrent cette propriété et en entreprirent l'exploitation. Grâce à leur esprit de suite et à leur intelligence, ils en ont fait une ferme d'élevage modèle qui leur fait le plus grand honneur et est d'un bel exemple pour réfuter les théories fâcheuses qui découragent les bonnes volontés en prétendant que le Français n'est pas colonisateur.

Ces messieurs sont rentrés en France goûter un repos mérité, laissant à leurs gendres le soin de continuer et d'agrandir encore le large et beau sillon tracé par leur énergique et opiniâtre labeur; leur laissant aussi la charge de perpétuer la tradition de cordiale hospitalité de cette maison, proverbiale dans la colonie française.

Aussi, quand un jeune Français se présente à la légation de France, à Buenos-Ayres, porteur de lettres de recommandation, et demande au ministre, ou à celui qui en fait fonctions, de le diriger chez un compatriote où il pourra étudier sur place la façon très

spéciale dont se pratique l'élevage dans ce pays, on lui indique tout de suite la *Tigra.* Et si le même jeune homme n'a aucune raison pour frapper à la légation, s'il a seulement une lettre d'introduction pour un commerçant français de la place, il a de grandes chances pour obtenir la même réponse...

Le voyage s'accomplit en chemin de fer.

Les trains argentins ne ressemblent pas à nos trains français; il n'y a que deux classes, et les premières, avec de petits fauteuils très durs, séparés par un large couloir, au milieu, ne valent pas les nôtres. Mais, en revanche, moyennant un supplément très modique, on peut se procurer pour la nuit un bon lit dans le *dormitorio.* Oserai-je avouer que je préfère ce paisible confortable aux cahots de l'antique et très pittoresque *galera* qu'on ne retrouve plus guère que dans les provinces éloignées, et privées encore de voies ferrées? Le mot *galera*, en espagnol, veut dire à la fois bateau, diligence et chapeau à haute forme. On n'aperçoit pas tout d'abord une analogie immédiate entre ces divers objets, mais en réfléchissant, on se rend compte que le bateau par une mer houleuse, la diligence sur un chemin cahoteux et le chapeau à haute forme par un temps chaud et orageux sont autant de supplices très propres à châtier les criminels...

La *galera*, en tant que diligence, était et est encore une lourde machine peu engageante, attelée de six, huit ou dix chevaux, haut perchée sur roues, toujours

couverte de crotte jusqu'à la bâche, aux coussins éventrés, aux portières disloquées, aux vitres absentes ou couvertes d'une taie de crasse préhistorique. Douze heures là dedans, et on est frais... On s'y fait, à la longue, mais on commence par s'y défaire; les premières fois, on en sort moulu et on se tâte pour s'assurer qu'on n'est, en somme, que partiellement endommagé.

On me racontait à ce sujet une assez amusante histoire. Il y a quelques années, un jeune Français, boursier élégant de Paris, très brillant clubman, très habitué des petites premières, très « escarpin verni » enfin, débarquait en Argentine avec l'intention bien arrêtée d'y faire une rapide fortune et de ne s'étonner de rien.

Quelqu'un lui proposa une excursion dans la pampa centrale. Il accepta. — Mais il n'y avait pas de chemin de fer. — Parfait! On prendrait la diligence, ce serait bien plus « Buffalo Bill ».

Au départ, on était quinze pour huit places... Enfin, en se serrant un peu... Les sardines tiennent bien vingt-quatre dans une boîte grande comme ça!

Le soir, au relais, les lits brillant par leur absence, il fallut se coucher sur la terre battue, roulé dans le *poncho*. Vers onze heures du soir, un orage terrible éclata, l'eau envahit le rez-de-chaussée, et, comme il n'y avait pas de premier étage, on dut passer debout, les pieds dans l'eau, le reste de la nuit. Il était défendu

de s'asseoir, mais on pouvait fumer! Enfin, à l'aube, l'orage s'étant calmé, on put repartir. Le chemin était détrempé, et, vers midi, le char s'embourba sérieusement. Il fallut dételer, et, les renforts se faisant attendre, camper sur le lieu même de l'accident. Notre clubman était un homme d'esprit : il rit le premier de sa mésaventure. Ses débuts pénibles dans la pampa ne l'ont pas empêché de devenir un estanciero de premier ordre. Il ne semble pas regretter Paris et ses pompes, et se venge aujourd'hui de sa première aventure pampéenne en se moquant agréablement de nos petits « smokings » du boulevard.

J'avais pris pour aller à la *Tigra* le train de nuit, et le matin, de bonne heure, le soleil vint m'arracher aux douceurs de ma couchette. Je fus vite debout, et plus vite encore à la fenêtre. Cette fois, j'y étais bien, dans l'immense Plata, cette mer de verdure, à peine coupée de petites ondulations de terrain qu'on ne peut appeler des collines, et qui s'étend sur des milliers de lieues, à l'ouest, jusqu'à la chaîne des Andes; au sud, jusqu'au détroit de Magellan. Pas un arbre, pas un arbuste; la végétation semble nulle. Ce serait un désert insipidement vert sans les grands troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons qui animent ce paysage mélancolique, mais saisissant de grandeur, d'étendue et d'aspect sauvage. Il faut se faire à ces sites nouveaux; il faut aller chez les habitants de ces contrées, vivre de leur vie, s'initier à leurs travaux, pour goûter tout l'attrait

de cette vie du *campo*, qui semble, tout d'abord, austère et pénible.

A voir ces innombrables troupeaux paissant tranquillement le long de la voie et aussi loin que l'œil peut aller, on croirait que ces espèces ne sont, dans ces régions, que les descendants de races préexistantes. Il n'en est rien, et ces richesses vivantes ne sont que le résultat du travail civilisé, apporté par la vieille Europe aux solitudes de la jeune Amérique.

L'Espagnol Nuñez de Chavez amena en 1550 six brebis de médiocre qualité à la Plata, et actuellement les dernières statistiques montrent que l'Argentine a exporté en une seule année 429,946 moutons vivants, 41,882 tonnes de viande congelée et 33,664 tonnes de peaux de moutons (1).

Pour les chevaux, la tradition veut que les troupeaux peuplant aujourd'hui les *pampas* et les *serranias* descendent de sept étalons et cinq juments abandonnés par Pedro de Mendoza, qui ne put les rassembler quand, harcelé par les Indiens, il dut abandonner Buenos-Ayres, dont il venait de jeter les fondations. Après trois siècles et demi, le nombre des équidés en Argentine se décompose en 4,016,297 individus de race créole, 414,985 de métis et 15,577 de pur sang, formant un total d'une valeur approximative de 76,469,220 $.

(1) Ch. Wienner.

Le rapide accroissement de ces troupeaux n'est pas encore à son apogée, et de grandes étendues restent à peupler. Mais si la quantité a à subir une marche progressivement ascendante, la qualité s'améliorera beaucoup plus rapidement. Jusqu'à ces dernières années, le type de ces animaux, — dans les différentes espèces — n'était assurément pas ce qu'il y avait de mieux. Aux qualités vraies qui les distinguent, il y avait encore beaucoup à ajouter. Les éleveurs l'ont compris et ont fait venir à grands frais des étalons anglais, des taureaux *Durham* et des béliers *Lincoln*, *Mérinos-Rambouillet*, *Négrettes*, etc.

Les essais demeurèrent stériles au début, sans pour cela décourager l'éleveur. Les races fines s'accommodaient mal de cette existence perpétuelle en plein air, dans ces vastes plaines couvertes de cette herbe haute et dure connue sous le nom de *gynerium argenteum* ou *pampa*.

Les bêtes, de leur sabot; l'homme, par la charrue ou le feu, ont purgé le sol de cette plante absorbante, jonc élégant mais inutile, remplacé petit à petit par des graines fourragères.

La race créole, moins fine, mais plus rustique et plus résistante, fut utilement employée à cette première transformation des prairies vierges *(pastos fuertos)*, et permit d'améliorer la race par la sélection, et de faire réussir les moutons *Lincoln*. A mesure que les pâturages *mixtes* et *tendres (pastos tiernos)* se déve-

loppent, grâce à la fumure fournie par les paissants de toute sorte, les races primitives, races d'avant-garde, si je puis m'exprimer ainsi, s'enfoncent dans les provinces lointaines, disparaissent par une sélection judicieuse et l'emploi constant de reproducteurs européens ou nord-américains.

Aujourd'hui, cette heureuse transformation des races, suivant celle du sol, est presque un fait accompli dans toute la province de Buenos-Ayres, et les produits de quelques *estancias* ou *cabañas* (1) pourraient figurer avec succès dans les concours agricoles de France ou d'Angleterre. Mais dans les autres provinces, dans la pampa centrale, dans l'immense et presque déserte Patagonie, un vaste champ reste ouvert à l'activité humaine, bien que l'éloignement des lieux d'embarquement et de consommation et la cherté des moyens de transport rendent cette transformation, dans ces contrées, beaucoup plus lente et difficile.

La station de *Pourtalè*, terme de mon voyage en chemin de fer, est située sur la propriété même de la *Tigra*, mais éloignée d'une dizaine de kilomètres environ des bâtiments de l'estancia. Cet éloignement, qui semblerait déjà important en France, est fort peu de chose pour ce pays, où les distances ne sont, en aucun cas, considérées comme un obstacle sérieux.

(1) On donne le nom de *cabañas* aux établissements se livrant exclusivement à l'élevage des reproducteurs fins et de pure race.

Je trouve mon ami sur le quai d'arrivée de la gare, et, après avoir été nous rafraîchir à l'*almacen* de la station, nous partons en voiture à travers champs.

Savez-vous ce que c'est qu'un *almacen?* L'*almacen* est un épicier, marchand de vins, alcools et nouveautés, banquier des estancieros du voisinage, acheteur de laines, cuirs et peaux, etc. Il vend aussi le *matte* précieux, dont les gauchos font une si grande consommation. (Vous savez, l'*herva-matte*, dont nous avons cueilli et « bénéficié » quelques branches ensemble, quand nous étions dans l'Etat du Parana...) On désigne aussi l'établissement d'un *almacen* sous le nom de *pulperia* ou *esquina*. *Esquina*, qui veut dire « coin de rue », indique que ces commerçants, dans les villes, sont généralement établis à l'angle de deux rues. Dans les campagnes, où leur maison est quelquefois toute seule dans la solitude infinie du champ, le mot n'en subsiste pas moins, bien qu'il n'ait plus aucune raison d'être.

J'ai dit que l'*almacen* servait de banquier aux estancieros. C'est en effet une habitude très généralement répandue. Soit par besoin, soit par commodité, l'estanciero paie ses *péons* en bons sur l'almacen; celui-ci, en échange du bon, donne aux ouvriers, aux *gauchos*, ce dont ils ont besoin : le *matte*, qui est très sain, et la fâcheuse eau-de-vie de canne, qui l'est moins, et qu'on retrouve partout et toujours dans toute l'Amérique du Sud. Le règlement de comptes entre estanciero et almacen se fait soit en espèces, soit en ventes

d'animaux, de laines ou de cuirs. On le voit, l'almacen est un monsieur ayant plus d'une flèche à son arc, et qui fait un peu tous les métiers. L'emploi, malaisé mais rémunérateur, est généralement tenu par des Basques ou des Italiens.

Nous montons donc avec mon ami dans une élégante charrette attelée de deux chevaux vigoureux, galopant à travers champs, car ici les routes sont très vaguement tracées, et l'on va librement dans le *campo*, en se dirigeant approximativement sur un point donné. Quand on n'en a pas l'habitude, on se perd, du reste, avec une extrême facilité. Chemin faisant, mon camarade m'initie aux termes usuels de l'estancia et me fournit quelques premiers renseignements sur la propriété.

Formée par deux champs différents, l'estancia la *Tigra* a six lieues (1) dans sa plus grande longueur et quatre dans sa plus grande largeur. Elle offre un lot de 45,000 hectares d'un seul tenant. Cent cinquante mille moutons, vingt mille bêtes à cornes et trois mille chevaux constituent le troupeau de ce petit empire d'élevage! Ce chiffre de 173,000 têtes de bétail paissant sur 45,000 hectares, même en tenant compte du nombre considérable d'ovidées, donne encore la belle proportion d'une tête et demie à l'hectare, et dans les estancias plus petites et plus rapprochées de Buenos-

(1) La lieue argentine est de cinq kilomètres.

Ayres, on arrive, grâce à la culture de l'*alfalfa* (luzerne), à élever deux têtes à l'hectare (1).

On atteint bien rarement cette proportion, mais rien de ce qui se fait comme élevage, en France, ne peut être comparé à ce qui se fait ici : la luzerne donne cinq ou six coupes par an et dure vingt ans; les chevaux de service de l'estancia (et Dieu sait quel service!) sont dans un petit *potrero* (enclos), à côté de la maison, où on va les prendre quand on en a besoin (il y en a une cinquantaine); ils ne mangent pas autre chose que l'herbe du potrero et sont gras à lard; et tout à l'avenant.

On doit penser que d'aussi vastes étendues, parfois sans un bois ni cours d'eau, nécessitent un entourage et des séparations solides, sans lesquelles les différentes catégories du troupeau se mélangeraient entre elles, et même avec les troupeaux voisins, au plus grand dommage des propriétaires. Toute l'estancia est donc entourée d'une clôture. Elle est faite de six ou sept fils d'acier, supportés de quinze en quinze mètres par des pieux solides, apportés là, où nul arbre ne se rencontre, des provinces du nord-est de la république. Chacun d'eux représente environ 5 francs, mis au lieu où nous sommes. Le coût de ces clôtures en fil

(1) J'ai vu, par la suite, une propriété de ce genre où, sur 150 hectares, on élevait 1,500 moutons, 80 vaches et 30 chevaux; mais c'est, je crois, un maximum, qui ne pourrait être dépassé sans danger.

de fer est environ de 5,000 francs par lieue courante. On jugera du capital nécessité par une telle entreprise quand on saura que le champ, ainsi clôturé, est divisé par le même moyen en une infinité de *potreros* d'une grandeur très variable. Dans les potreros avoisinant la maison, on est accoutumé de faire quelques hectares de luzerne. Coupée et fanée, elle sert d'alimentation, l'hiver, aux reproducteurs fins, encore mal acclimatés, et restant à l'étable. Pour obtenir cette luzerne, on laboure et on prend tout d'abord une récolte ou deux de maïs; puis on sème la luzerne, qui dure de dix à vingt ans, suivant la qualité du terrain, et donne, en général, au moins trois ou quatre coupes par an. Dans les autres *potreros* sont les animaux, parqués suivant âge et qualité, et vivant en liberté toute l'année, sous la surveillance des *puesteros*.

Il est impossible de surveiller un aussi nombreux troupeau de l'estancia même. Aussi le champ est-il divisé administrativement en soixante *puestos* ou postes, habités par un *puestero* ou gardien de troupeau. Dans certaines propriétés, le *puestero* est l'associé de son patron, dans une mesure déterminée (20, 25 % et plus), mais seulement pour le produit du troupeau dont il a la garde. On semble généralement préférer le payement à gages, bien qu'il nécessite une plus grande surveillance des gardiens.

Ces *puestos* n'ont qu'une analogie très lointaine avec nos fermes françaises... Ce sont des cabanes en torchis

divisées en deux parties; aucun meuble, aucune image n'en égayent l'intérieur, et la propreté ne semble pas y régner d'une façon immuable. Le *puestero* vit là dedans avec sa femme et ses très nombreux enfants, surveillant son troupeau, buvant le *matte*, tuant un mouton de temps en temps pour se nourrir. Autour de la maison, nulle verdure; pas même un petit jardin potager. Quelques hardes, sommairement lavées par la ménagère, fraternisent avec des peaux de mouton séchant au soleil; car le *puestero*, qui a reçu un nombre compté de moutons et de bœufs, doit, théoriquement, représenter au recensement annuel le même nombre d'animaux, par têtes vivantes ou par peaux, augmenté des petits nés dans le courant de l'exercice. Aussi un de ses travaux principaux consiste à parcourir sans cesse la section confiée à sa garde et à lever le cuir des animaux crevés.

Après nous être arrêtés à un *puesto* placé sur notre route, nous arrivons à l'estancia, qui, de loin, avec tous ses bâtiments, m'apparaît comme une véritable petite ville. La maison d'habitation, très sommaire dans beaucoup de propriétés argentines, est ici un château extrêmement confortable et commode, entouré d'un joli jardin ombragé et frais. Les arbres et les arbustes ont été plantés à profusion et cachent, autant que faire se peut, la nudité de la plaine environnante. C'est une exception qu'il est intéressant de noter. Le fils du pays, l'Argentin, quand il achète une propriété, a pour pre-

mier soin de faire arracher les arbres qui s'y trouvent. Cette coutume avait sa raison d'être autrefois, où chaque estancia était menacée d'une invasion d'Indiens, par conséquent intéressée à voir de loin les mouvements de l'ennemi. Elle tend à disparaître aujourd'hui, bien que certains préfèrent à l'ombre discrète des grands arbres la vue de cet océan de verdure où l'œil se perd parmi les vagues des hautes herbes et les troupeaux disséminés des paisibles ruminants.

Une estancia de l'importance de celle que nous visitons nécessite, en raison de son éloignement des grands centres, à peu près tous les corps de métiers : il y a le boucher, le boulanger, le charpentier, le mécanicien, le lampiste, etc. Chacun a son « magasin », nécessaire à sa petite sphère d'action. On trouve en outre un fabricant de fromages, travaillant de compte à demi avec le patron, qui fournit les vaches laitières et le matériel, tandis que lui donne son travail. Le bénéfice de la laiterie, pour l'estanciero, ne forme pas une fraction importante dans le total annuel, mais il y voit un moyen efficace d'adoucir le caractère un peu sauvage des animaux. Il faut tenir compte, en effet, que l'élevage argentin subit une transformation. Avec l'amélioration de la race, l'ambition est venue; on veut lutter — et on lutte déjà avantageusement — sur les marchés européens, dont les prix sont plus rémunérateurs. On envoie à Londres une grande quantité d'animaux. Le grand obstacle, au début, était le peu de

p. 270

LA « MANGA »

civilité de ces bœufs demi-sauvages; ils refusaient obstinément de tenter la traversée et montraient une préférence marquée pour le «plancher des vaches». Une préoccupation constante de l'éleveur est donc d'adoucir progressivement le caractère de ses irascibles pensionnaires. Nous retrouverons plusieurs fois, au cours de notre visite, cette préoccupation et les améliorations qu'elle a engendrées, mais la laiterie-fromagerie est le plus efficace des moyens. Les bêtes s'habituent à être maniées et non maltraitées par l'homme, qu'elles avaient considéré jusqu'ici comme un empêcheur de manger en rond, armé du *lasso* qui vous prend au cou et vous étrangle à moitié.

Outre les bâtiments déjà indiqués, on trouve encore autour de l'estancia les maisons des employés, des *capatas* ou majordomes, des *péons* ou ouvriers, qui se divisent en deux catégories, celle des péons à cheval et celle des péons à pied; les *galpons* ou hangars, où sont remisés les machines, les charrettes, les laines, les cuirs et toutes choses qu'on soigne particulièrement, où se font aussi certains travaux de l'estancia, comme la tonte des laines; les écuries pour les étalons, les béliers et les taureaux fins; le *coral*, la *manga*, le *bain des moutons*, le *potrero* des chevaux de service, etc.

Le *coral* est un enclos destiné à parquer les animaux auxquels on a une opération quelconque à faire subir : moutons à tondre ou à soigner, bêtes à cornes à marquer ou à castrer, etc.

La *manga* est une sorte de long couloir à claire-voie où les animaux ne peuvent passer qu'un par un, en file indienne. Son usage était presque inconnu il y a quelques années. Pour tous les travaux que nous passerons en revue tout à l'heure, on se contentait de réunir les animaux au coral et de les prendre au lasso (1). Cette manière de faire ne plaisait pas aux animaux, qui se défendaient de leur mieux; elle les rendait méfiants et méchants. La *manga* supprime en partie cet inconvénient.

Les bains donnés aux moutons ont pour but de les guérir de la gale. Cette maladie est très répandue dans toute la Plata, et on n'est arrivé à s'en défaire que partiellement. Aussi presque toutes les estancias que j'ai visitées étaient-elles pourvues d'une baignoire à moutons plus ou moins bien organisée. Le troupeau est enfermé dans un coral d'où on pousse les moutons, par groupes de cinq ou six, dans un petit enclos dont le plancher à claire-voie est mobile. On produit un déclenchement, le plancher s'abaisse et les animaux se trouvent plongés dans le bain, consistant en une solution d'eau et d'arsenic dans des proportions que j'ai oubliées et qui vous intéressent peut-être infiniment peu; les pauvres bêtes, perdant pied, reniflant ce bouillon peu agréable, se mettent à nager, dirigées par les

(1) Tout le monde connaît aujourd'hui le *lasso*, cette longue corde terminée par un nœud coulant, dont se servent les *gauchos* de la Plata pour prendre les animaux.

ouvriers, au moyen d'un bâton long et recourbé, dans une sorte de ruisseau cimenté ayant 1^{m},10 de profondeur, 0^{m},60 de largeur et quelques mètres de long; un peu suffoquées, éternuant et toussant, elles reprennent pied enfin et remontent, toutes ruisselantes, dans un coral où le soleil a tôt fait de les sécher.

Parfois il y en a qui, malades ou sans énergie, ou ayant omis d'apprendre les premiers principes de la natation, se laissent couler et se noient. On les retire prestement, un ouvrier lève le cuir, et on recommence vite à baigner une autre série. Si le bain a été bien donné, l'acarus est à peu près détruit, et la laine poussera drue et forte. Sinon, il faudra recommencer au bout de quelques semaines. Parfois, l'abondance de la toison, ou l'étendue du mal, empêche l'efficacité du bain; c'est à la main, alors, que le remède sera appliqué. Dans les petites exploitations, où le troupeau est faible et où il n'y a pas de bain, c'est même la seule manière d'opérer.

Le troupeau qui doit être baigné est amené à l'estancia la veille au soir et enfermé au coral, afin que le lendemain, de bonne heure, les moutons soient à jeun. Le bain est donné le matin, à la première heure, afin que les animaux soient bien secs avant la fraîcheur de la nuit, qui pourrait, sans cela, leur procurer des fluxions de poitrine fâcheuses pour leur existence et la bourse de leur propriétaire.

Puisque nous en sommes sur le chapitre mou-

ton, nous allons, si vous le voulez bien, les tondre...

Tondre 150,000 moutons ne se fait pas en une journée! Pour perdre le moins de temps possible, on tond à la vapeur... ou plus exactement, au pétrole.

Je m'explique.

Un moteur à pétrole actionne tout un mécanisme. Cinquante tondeurs, payés à raison de six *centavos* par mouton, tondent, avec une tondeuse mue par la transmission, environ 150 moutons chacun, soit 7,500 moutons, en chiffres ronds, à la fin de la journée. Les animaux, enfermés dans un *galpon*, sont liés par les pattes et conduits aux tondeurs sur des petits wagonnets Decauville. Armé de sa mécanique, l'ouvrier prend le mouton, coupe la toison, délie les pattes de l'animal ainsi dépouillé et le fait passer dans un petit enclos dont la porte est derrière lui. Chaque homme ayant ainsi sont petit *coral*, où il met les moutons tondus par lui, et chaque enclos ayant un numéro d'ordre correspondant à celui de l'ouvrier, il est facile de contrôler et de surveiller le travail de chacun.

Les toisons sont ramassées par des péons spécialement affectés à ce service. Ils les jettent sur une large courroie sans fin qui les monte à un étage supérieur et les fait tomber sur une claie autour de laquelle cinq ou six employés les attendent. Chaque toison est prise par l'un d'eux, roulée, serrée, empaquetée et rejetée sur une autre courroie sans fin qui la conduit dans le *lienzo*, sorte de sac formé de deux grandes toiles et

pouvant contenir environ 100 kilos de laine. Quand un *lienzo* est plein, il est ficelé, pesé et traîné à une fenêtre sous laquelle se trouve une charrette tout attelée. Quand elle est suffisamment chargée, elle part à la gare, où son contenu est déchargé dans un magasin ou dans les wagons de l'acheteur. L'estanciero n'a plus rien à faire, qu'à attendre le payement de son produit, et vous pensez bien que ce payement ne se règle pas par un chèque de trois sous... L'estancia qui nous occupe en ce moment produit 350,000 kilos de laine par an, soit au bas mot 500,000 francs par an.

Malgré la surveillance quotidienne et les clôtures, il arrive souvent que quelques bœufs ou une *tropilla* (1) de chevaux sautent les fils de fer et s'en vont en visite chez les bœufs et les chevaux du voisin. Parfois aussi, des individus complaisants abaissent ou coupent les fils de fer pour faciliter le passage aux animaux, et les conduisent à l'abattoir, où ils les vendent aussi vite qu'ils peuvent... Pour obvier à ce double inconvénient du mélange des troupeaux et des voleurs d'animaux, chaque estancia a sa marque, signe conventionnel enregistré au bureau désigné à cet effet dans chaque canton (2). D'après les lois et coutumes, tout animal non marqué n'appartient à personne. C'est donc une obligation pour tout estanciero d'avoir une

(1) Petite troupe.

(2) Le bureau général des marques se trouve dans la capitale de chaque province.

marque à lui, différente de celles employées dans sa région. Elle consiste en un signe quelconque, ou une initiale que l'on applique au fer rouge sur la cuisse gauche de l'animal. A cet effet, la bête, un an après sa naissance, est amenée au coral, prise au lasso, jetée par terre et ligotée; on lui grille un peu l'épiderme, et la voilà poinçonnée à tout jamais. Cette opération n'étant pas faite pour augmenter la douceur des jeunes veaux, on remplace aujourd'hui pour la *hierra* (travail de la marque) l'usage du *lasso* par celui de la *manga*, dont j'ai déjà donné une courte description. Prise entre les parois à claire-voie de ce long et étroit couloir, pressée devant et derrière par d'autres animaux, la bête ne peut plus ni avancer ni reculer; on peut marquer beaucoup plus vite, et on évite les débats du lasso.

En cas de vente d'estancia à estancia, l'animal, avant de quitter son ancien propriétaire, est démarqué, c'est-à-dire qu'à côté de la première empreinte, on lui en applique une seconde, mais à l'envers. Puis le nouveau propriétaire, toujours par le même procédé, imprime un nouveau signe, et ainsi de suite. J'ai vu ainsi une vieille vache qui avait beaucoup voyagé, dont la cuisse ressemblait à l'obélisque de Louqsor par la multiplicité des hiéroglyphes. Un membre de l'Académie des inscriptions s'y serait attardé!

C'est là un inconvénient. On l'a compris, et l'usage tend à se généraliser de donner, au moment d'une vente, un certificat à l'acheteur, constatant qu'il a en

p. 276

LA « HIERRA »





sa possession légitime une ou plusieurs bêtes portant la marque de l'estancia d'origine. Si le nouveau propriétaire revend ces animaux, il donne au second acquéreur un autre certificat accompagné du premier.

Maintenant, nous monterons à cheval pour aller assister à un *rodeo* dans le champ.

Soit que vous vouliez vendre un troupeau, et afin de montrer sa qualité moyenne à l'acheteur, soit qu'un voisin suppose plusieurs de ses bœufs passés chez vous et vous demande le rodeo (suivant les usages du pays, vous ne pouvez le lui refuser), soit que vous vouliez faire un *aparte*, c'est-à-dire séparer une catégorie de bêtes du reste du troupeau, ou pour toute autre raison, il arrive que vous soyez obligé de rassembler tous les animaux disséminés sur un même *potrero* (1). Vous faites alors un *rodeo*.

C'est un des plus curieux travaux de l'estancia : dix ou douze *péons* à cheval parcourent le *potrero* au galop, chassant devant eux les animaux. Du point où on veut les réunir, on les voit arriver en troupes serrées, mugissant et beuglant; ce sont d'abord les plus maigres, que la graisse ne gêne pas pour courir, puis d'autres plus gras, et en dernier lieu les vaches suivies des petits veaux nouveau-nés, qui ne peuvent «suivre le train» de cette course plate. De temps à autre, quel-

(1) La dimension d'un *potrero* est très variable. Il y en a de 500 hectares, d'autres de 1,200, 1,500 hectares et plus.

ques mauvaises têtes se dérobent, tentent de s'échapper par la tangente; il faut voir alors les *gauchos* lancer leur petit cheval au triple galop et ramener rapidement le bétail affolé, l'excitant de la voix et du geste, faisant tournoyer la *rebenque*, sorte de cravache à manche court, fixée au poignet, et terminée par une longue lanière de cuir.

Dans l'immense étendue ensoleillée, à voir arriver à vive allure toute cette masse, qu'on distingue mal encore, et, derrière et sur les flancs, ces cavaliers au galop, on a l'illusion d'assister à quelque fantastique manœuvre d'un régiment de cavalerie. C'est à ces travaux spéciaux qu'on peut le mieux apprécier la hardiesse, l'adresse et l'endurance du *gaucho* ou cavalier de la pampa, et les grandes qualités du cheval argentin, qui pourrait être employé utilement en France dans la cavalerie : son bas prix fournirait en temps de paix une économie appréciable au budget, et ses qualités de résistance et de sobriété rendraient en temps de guerre de grands services. Je sais qu'une tentative de ce genre a échoué piteusement, et, de cet échec, on a conclu en France que le cheval de la Plata était d'un caractère méchant et sauvage et ne servait absolument à rien, car, après quelques manœuvres, il était fourbu... Cette opinion, très répandue parmi les Français, et plus particulièrement parmi les officiers de cavalerie, est fausse du commencement à la fin. Il suffit de passer quelque temps à l'*estancia* pour s'en rendre compte.

Elle tient à ce que les essais tentés le furent dans de mauvaises conditions.

Tout d'abord, quand on fit à Buenos-Ayres l'achat de chevaux pour la cavalerie française, on choisit des animaux mal domptés et, la plupart, plus ou moins vicieux. A leur arrivée en France, on les distribua à des régiments qui devaient les essayer, les livrant à des soldats excellents pour soigner des chevaux français, mais ignorant complètement la manière de traiter et d'approcher le cheval argentin.

Le cheval du *campo* est *dompté* et non *dressé;* le gaucho le broie par la fatigue et la terreur. Il lui abîme la bouche, d'abord par un cuir enroulé autour des mâchoires et de la lèvre inférieure, ensuite il lui met sur les barres un mors en général très dur. Le cheval s'y habitue, et vous en faites ce que vous voulez, non pas tant par l'action du mors que par la pression des rênes sur le cou. Il tourne à droite, si vous portez votre main sur sa droite, faisant ainsi pression de la rêne gauche sur son cou; il tourne à gauche par le mouvement inverse. Soit au galop, son allure habituelle, soit au pas ou au trot, le *gaucho* laisse les rênes molles, et le cheval est abandonné à la sûreté de son pied.

La selle ou *recado*, dont les éléments principaux se composent d'un ou plusieurs tapis de selle, un grand cuir qui les recouvre, un bât d'où pendent les étriers, deux ou trois couvertures ou peaux de brebis et un léger cuir fin qui recouvre le tout, n'est maintenue que

par une large sangle prenant la bête très en arrière sous le ventre et serrée médiocrement au moyen d'une lanière passée plusieurs fois dans une boucle.

Tout cela est spécial, sujet à critiques, mais, enfin, les chevaux argentins y sont habitués; arrivés dans nos écuries régimentaires, on les a mis tout de suite au régime des fourrages secs et de l'avoine, qu'ils ne connaissaient pas et qui ont échauffé leurs entrailles, faites à l'herbe verte. Cela les a irrités encore plus, et une fois harnachés de la selle d'ordonnance, à sous-ventrière étroite et sanglée, ils se sont vus montés par des hommes qui avaient les coudes au corps au lieu d'ouvrir et fermer alternativement les bras, les rênes rassemblées et tendues au lieu d'être molles, les genoux serrés, qui maniaient un mors nouveau, faisant la pression sur les barres au lieu de la faire sur le cou. Ils reculaient en sentant la main du cavalier, au lieu d'avancer; ils tournaient à droite quand on leur indiquait la gauche, et *vice versa*. Recevant alors la correction des éperons, ne comprenant plus, abasourdis, échauffés, blessés par la sangle, épouvantés, ils devenaient fous et se défendaient de la dent et du pied, devenant réellement méchants.

Et nos officiers, ignorant la façon de conduire les chevaux de la Plata, ne voyant qu'une seule méthode, la française, ont déclaré unanimement que les chevaux argentins ne valaient rien. Combien faudra-t-il de temps pour détruire ce préjugé?... Dans la récente

C. RUCKERT Sc.

p. 280

UN « RODEO » EN ARGENTINE





guerre du Transvaal, les seuls chevaux ayant résisté, dans l'armée anglaise, aux rigueurs de cette campagne sont justement ceux achetés à Buenos-Ayres par le gouvernement anglais. C'est un précieux argument pour ceux qui préconisent la remonte en chevaux de la Pampa pour une partie de nos troupes de cavalerie.

Les jours s'écoulent à l'*estancia* sans qu'on s'en aperçoive. Tous les jours c'est un travail nouveau à surveiller qui sollicite l'*estanciero ;* il passe son temps au milieu de son troupeau, de ses *péons*, galopant sur ses terres, sans avoir le temps de penser à sa solitude, à son éloignement des centres soi-disant civilisés, où les avocats pérorent, où les politiciens s'agitent, où les mondains voltigent inutilement. Comme ils lui semblent lointains et ridicules, à l'*estanciero*, ces fantoches de la civilisation!

Après une journée active, des galopades effrénées sous le soleil, il goûte délicieusement le calme reposant de l'intérieur familial, pour recommencer le lendemain, dès l'aube, le travail quotidien.

Mais tout ce que je viens de dire touche surtout l'estanciero établi, celui dont le travail consiste surtout en une surveillance des rouages de sa vaste exploitation. Pour les organiser, pour les créer, ces rouages, que de temps et de patience, que d'efforts dépensés! Et ce métier, pas plus que les autres, ne s'apprend en deux jours. Le jeune homme qui viendra de notre Europe

ici, fort des quelques capitaux qu'il apporte avec lui, sera tout étonné de les voir fondre comme neige au soleil, s'il a la prétention de les employer de suite dans l'achat et l'exploitation d'une *estancia*, et de vouloir être général sans avoir été simple soldat, ou tout au moins sous-officier dans cette armée de l'élevage argentin où il désire faire sa carrière...

Qu'il prenne l'exemple, ce nouvel arrivant, d'un Français, porteur d'un nom illustre, et dans l'*estancia* duquel j'ai été reçu fort aimablement durant mon séjour là-bas. Ce n'est pas lui qui m'a conté ses débuts, et il sera bien étonné de les retrouver ici.

Possesseur d'une jolie fortune, marié à une femme charmante et père d'une délicieuse fillette, il pouvait, comme tant d'autres, mener une existence tranquille, inutile et brillante, apanage trop fréquent des gens de son monde. Il a préféré au baccara du club et à la vie du turf la vie plus dure, mais plus libre, plus large, plus honorable, de l'*estanciero*. Voulant faire sérieusement les choses, il vint seul, une première fois, en Argentine et passa un an comme *péon* dans une grande *estancia* du sud. Au bout de quelques mois, jugeant son éducation suffisante, il prit congé de son patron, le priant de le venir voir à Buenos-Ayres. Il lui indiqua, pour sa demeure, un des meilleurs hôtels de la capitale.

Cette particularité avait piqué la curiosité de l'Argentin; quelques semaines après, venant à Buenos-

Ayres pour affaires, il voulut rendre visite à son ancien ouvrier, bien installé réellement dans l'hôtel indiqué. Mais ce n'est pas tout. Le *péon* amateur rentra à Paris. Son ancien patron lui ayant dit son espoir d'aller bientôt visiter la grande ville, il lui avait dit de le venir voir. L'autre vint en effet, et alla sonner à l'adresse donnée : un concierge important vint ouvrir et demanda « si c'était à monsieur le duc ou à monsieur le comte que monsieur désirait parler »... Le pauvre *estanciero* n'en savait rien du tout, ignorant même que son ancien *gaucho* eût un titre... Heureusement celui-ci rentrait à ce moment à l'hôtel, élégant et joyeux; il retint à déjeuner son ex-patron, tout à fait étonné de retrouver sous le costume du mondain l'ouvrier qui avait *lassé* (1) ses bœufs et ses vaches pendant plusieurs mois...

Cet exemple devra être médité et suivi par les jeunes gens que hante l'idée d'un établissement dans ces grandes solitudes. Le fait de connaître la langue du pays où on va ne suffit pas pour y réussir; il faut en connaître les usages, les coutumes; si l'on veut être éleveur, il faut savoir reconnaître un bon champ d'un mauvais, un bœuf de bonne qualité d'un bœuf médiocre, etc., toutes choses qui ne s'apprennent pas dans les livres, mais par une longue pratique. Sans cela le nouveau venu qui, du jour au lendemain, veut s'impro-

(1) Jeté le *lasso*.

viser *estanciero* sera pour tous le *gringo*, c'est-à-dire l'*étranger*, celui qu'on peut tromper facilement. *Gringo* d'abord pour celui qui lui vendra le champ, et habilement lui en montrera les parties excellentes, mais aucun des inconvénients qu'il ne connaîtra que plus tard (1); *gringo* pour celui qui, lui vendant des animaux, lui fera prendre des vessies pour des lanternes et des vaches créoles, c'est-à-dire de race inférieure, pour des bêtes de haute *mestisation*, c'est-à-dire de sang amélioré par les croisements; *gringo* encore pour ses *péons*, qui s'entendront comme larrons en foire et lui feront disparaître des animaux sans qu'il s'en doute; *gringo* même pour bon nombre de ses compatriotes installés avant lui, — c'est triste à dire, mais c'est souvent ainsi, — et qui ne craindront pas d'abuser comme les autres de sa crédulité et de sa confiance. Peu à peu, il acquerra de l'expérience, — mais à ses dépens. Au contraire, s'il s'instruit d'abord, avant d'engager ses capitaux, il pourra pallier une partie de ces inconvénients et affronter la lutte avec plus de chances de succès.

Le prix des terres est très difficile à évaluer, car il se calcule suivant la proximité d'un chemin de fer, la qualité du terrain, le nombre d'animaux qu'on peut y

(1) Une *estancia* peut avoir quelques parties très saines et très bonnes et d'autres où le pâturage ne vaut rien, comme en France, dans une ferme, il se trouve des champs de qualités très différentes.

tenir, les améliorations qui y ont déjà été faites (constructions, clôtures, puits, etc.) Dans un même district, j'ai vu, à quelques semaines de distance, des ventes variant de 26 $ à 90 $ l'hectare.

J'ai donné en une seule fois un aperçu général des travaux d'un *estanciero*. Je ferai grâce au lecteur de mes pérégrinations à travers les *estancias* argentines ; le récit, à la longue, lui en paraîtrait monotone.

Par une belle matinée de mars, je quittai Buenos-Ayres.

Monté sur la dunette du commandant, je vis disparaître peu à peu les coupoles des monuments de la grande ville, capitale d'un grand pays, dont le développement agricole absolu — et il arrivera plus vite qu'on ne le croit — atteindra profondément le Vieux Monde.

Quand je ne vis plus rien que les eaux limoneuses du rio de la Plata, je me retournai vers l'avant du bateau, dont chaque tour d'hélice, maintenant, me rapprochait de la France! cette « France » tant aimée, où il fait si bon vivre...

Et, pourtant! ses enfants trouveraient profit à regarder un peu plus au delà de ses frontières. Ils s'exposent à de pénibles réveils en s'endormant dans la contemplation complaisante d'un bien-être illusoire et

restreint. L'axe des progrès économiques, peu à peu se déplace : il y a quelques siècles, le Nouveau Monde était inconnu; il y a quelques années encore, il nous demandait de subvenir à ses besoins; aujourd'hui il se suffit à lui-même; demain il nous submergera de ses produits...

Ceux qui ferment les yeux et ne veulent point voir ces vérités seront vaincus dans leur descendance.

FIN

BAHIA

GOYAZ

MINAS

GERAES

O PAULO

Jaboticabal

S.Carlos

Jahu

ESPIRITO SANTO

RIO DE JANEIRO

Petropolis

Campos



TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1688.

